

RÉPÉTITIONS ÉCRITES
Pour la Préparation de tous les
EXAMENS DE DROIT

1942-1943

467

DIPLOME D'ÉTUDES SUPÉRIEURES
ÉCONOMIE POLITIQUE
REPETITIONS ECRITES

D'

Economie
et
Législation Coloniales

rédigées d'après le Cours et avec l'autorisation

de

M. MAUNIER

Professeur à la Faculté de Droit de Paris

—— *doctorat* ——
" LES COURS DE DROIT "

RÉPÉTITIONS ÉCRITES & ORALES

PRÉPARATION A L'EXAMEN ÉCRIT

—— *SPF* ——
3, Place de la Sorbonne (au premier)

— PARIS —



LEGISLATION, ECONOMIE ET SOCIOLOGIE COLONIALES

(Doctorat)

LA TRANSFORMATION ECONOMIQUE
DE LA SOCIETE INDIGENEère LECOM :

L'étude que nous entreprenons est la suite de celles que depuis plusieurs années nous poursuivons sur le contact des peuples en pays colonial, sur les relations de société en fait et en droit des gouvernants avec les gouvernés.

L'étude des phénomènes coloniaux offre en effet deux aspects principaux : celui des relations avec les choses, celui

OBJET DE CETTE ETUDE :

des relations avec les hommes. Quand les conquérants s'en vont en pays d'outre-mer, ils ont d'abord évidemment à réorganiser les choses matérielles du pays nouveau et c'est le problème de mise en valeur, mais ils ont aussi nécessairement à entrer en contact avec les habitants du pays éloigné. Des relations avec les hommes viennent ainsi se dérouler inévitablement, c'est ce que nous appelons non plus mise en valeur mais bien mise en contact. Mise en valeur, mise en contact, ce sont les deux grands faits et les deux grands effets de notre occupation en pays colonial. Mise en valeur, c'est ce qu'on peut nommer l'économie coloniale, mise en contact, c'est ce qu'on peut nommer la sociologie coloniale. Ayant ainsi ces dernières années étudié dans ces cours, la transformation sociale des collectivités indigènes, nous en

arrivons maintenant à leur transformation économique et c'est l'examen des changements qui peuvent survenir dans l'activité matérielle des populations exotiques que nous allons entreprendre. Nous verrons comment leur existence économique est transformée profondément et radicalement du fait de l'arrivée des nouveaux occupants qui sont, comme on le sait, des dominants ou disons mieux des gouvernants.

Il nous faudra par des exemples dépeindre en premier lieu l'économie des peuples éloignés avant la venue des Européens, comme se déployait l'activité de ces populations plus ou moins retardées, plus ou moins arriérées dans le plan matériel, avant que l'occupant ne fût intervenu. Ensuite, l'on pourra examiner ce qu'est devenue en pays lointains cette activité d'ordre matériel des populations et quels changements ont été apportés du fait de leur entrée en relations avec leurs gouvernants. En un mot, nous dépeindrons ce qui avait lieu avant la conquête ou l'occupation pour dépeindre ce qui a eu lieu après la conquête, et pour y parvenir, tout en nous aidant ainsi qu'il convient, des documents des observateurs, des explorateurs lesquels se sont multipliés depuis surtout un demi-siècle, ou environ, en pays éloignés, nous ferons état à maintes reprises des observations d'ordre personnel faites au cours de nos séjours en pays éloignés. Nous tâcherons ainsi, du moins souvent, de présenter du vu et du vécu, des habitants tels que nous avons pu les observer tantôt longuement, tantôt brièvement et par rapport à qui nous pouvons donc prétendre ainsi être informé réellement, concrètement, directement, bien mieux dès lors que par des documents toujours interposés entre les faits et nous.

Ce préambule suffira, si bref qu'il soit, pour exprimer l'objet et indiquer l'esprit de ces quelques leçons, en faisant un appel constant, autant qu'il se pourra, aux constatations, aux observations, pour déterminer ce qui avait lieu avant les Français et pour déterminer aussi ce qui a eu lieu après.

Tout d'abord, il sied de rappeler en quelques mots très brefs ce que sont les colonies, afin de préciser le domaine même où nous pénétrons. Qu'entendons-nous par phénomènes économiques, tout au moins à propos des peuples éloignés, quel est le domaine des faits jusqu'où ils s'étendent ? C'est là ce qu'il nous faut en premier lieu évoquer.

Introduction

Les phénomènes économiques relatifs aux colonies.

Dans les sociétés même primitives, deux ordres de faits sont constatés : des faits collectifs, des faits matériels.

Les faits collectifs ou les faits sociaux, comme on dit aussi,

LES FAITS COLLECTIFS, OU SOCIAUX. LEURS SUJETS. : lesquels sont proprement l'objet de la sociologie et qui sont les actions, les faits et gestes, que nous étudierons aussi, réalisés

et consommés par les groupes humains. Ces phénomènes collectifs que l'on appelle aussi, aux temps récents, comportements sociaux se déploient au sein des groupements humains. Ils ont leurs sujets et ont leur objet. Ils ont leurs sujets qui sont leurs auteurs ou bien leurs acteurs, ceux qui les réalisent et qui les accomplissent; sujets qui sont ou bien des hommes ou bien des groupes d'hommes. Ce sont, en premier lieu, des hommes isolés, des hommes séparés, autrement dit, des individus qui fréquemment ont faculté d'agir isolément, séparément, mais toujours dans le sein d'un groupe social, encadrés qu'ils sont dans tous les pays par les sociétés dont ils font partie.

Ces hommes donc agissent déjà au sein des groupes ou bien des sociétés qui sont l'autre sujet ou qui sont l'autre acteur des phénomènes collectifs.

Surtout, parmi les primitifs, parmi les attardés, les actes matériels sont les actes communs, faits et gestes de groupe accomplis par le genre de la tribu, par la famille ou tout au moins initiés, contrôlés, surveillés par le groupe social. Ces actes communs, des faits, des gestes sociaux, c'est toujours là ce que nous trouverons en pays primitif.

Si ces faits collectifs ont leur sujet, les hommes et puis surtout les groupes, ils ont leur objet, c'est-à-dire les ordres de faits auxquels ces actions viennent s'appliquer. Il

LEURS OBJETS : y a trois grands objets qui sont les choses, les hommes et les dieux.

L'action humaine individuelle ou collective est appliquée HOMMES ET CHOSES : d'abord aux objets matériels, aux choses du dehors. C'est là, nous le verrons, l'action économique à proprement parler. Quand nous produisons, quand nous détruisons, nos actes sont appliqués à un objet du monde extérieur. L'action individuelle ou collective est donc en relation avec les choses matérielles et c'est la vie économique à proprement parler.

Il y a aussi, c'est un second aspect des phénomènes collectifs, non plus des relations des hommes avec les choses, mais

HOMMES ET HOMMES : bien des relations des hommes avec des hommes.

Quand nous perions, quand nous traitons, quand nous combattons ou nous convenons, ce sont des relations de l'ordre humain au

sens étroit de l'expression, des relations d'hommes à hommes qui s'établissent. Ainsi ce cours est aussi un fait social; il est relation d'homme à homme; il implique ainsi divers aspects des relations qui se déploient des humains aux humains, l'aspect de la langue et l'aspect du droit. Il faut un langage pour que le rapport de l'ordre social ait lieu entre nous, il faut un droit aussi, il faut un statut et des règles reconnues et des usages acceptés pour que la réunion que nous formons durant quelques instants, soit réunion paisible et puisse durer.

Enfin, dans tout état de société, soit anciennement, soit nouvellement, il s'établit du moins aux yeux des habitants,

RELATIONS ET DIEUX : des relations des hommes avec les dieux. Ils croient, à raison ou à tort, être en relation avec des génies, avec des esprits, des divinités d'un monde éloigné, d'un monde invisible, mais qu'on croit réel et qu'on tient pour vrai, le monde, on l'a dit, du surnaturel. Dans toute société, et principalement peut-être bien dans les sociétés des pays lointains, les relations sont établies par un rituel, par un statut, par un clergé, par des agents et des acteurs multiples. Des relations ainsi sont établies non seulement d'abord des hommes avec les choses, non seulement aussi des hommes avec les hommes, mais d'autre part, enfin des hommes avec les dieux ou avec les esprits. Le culte et le rituel, toutes sortes d'actions, viennent se déployer et remplissent la vie des peuples primitifs pour assurer précisément la relation des hommes avec les dieux.

Si ce sont donc là des faits collectifs, sous leurs trois aspects, il y a parmi eux des faits particuliers qu'il faut considérer séparément, des faits matériels, des faits collectifs, mais dont l'objet ou le dessein est d'établir, de maintenir la relation des hommes avec les choses. D'où l'ordre des actions des hommes isolés, ou bien des hommes associés, sur les choses du monde extérieur. C'est là vraiment ce qui doit être réuni sous le nom de phénomène économique.

LES PHENOMENES ECONOMIQUES, GROUPEMENTS ET IMPORTEMENTS : l'économie coloniale étant ainsi la peinture de la description et l'analyse des relations de fait qui s'établissent des hommes avec les choses, de toutes les actions multipliées et diversifiées que les hommes pourront exercer selon leur pouvoir, selon leur esprit, sur les objets du milieu extérieur.

Mais ces faits matériels qui sont ainsi l'objet de l'économie coloniale comportent eux-mêmes différents ordres d'activité qui doivent être soigneusement distingués, en sorte que pour esquisser, comme je dois le faire, un tableau très cursif du phénomène économique, dans le monde colonial, il y a lieu de séparer dès à présent deux ordres de ces faits qui sont les groupements et les comportements.

Les groupements sont agents, acteurs de cette action sur

le monde extérieur, les sociétés, les agrégats ainsi qu'on dit très fréquemment, sont toujours le milieu et sont le jeu d'intervention, de relation de l'homme avec les choses. Ces groupements sont eux-mêmes très multiples en leurs aspects, changeant dans les lieux, mouvant dans le temps, nous le montrerons et plus d'une fois, parmi ces leçons.

Il y a trois sortes de groupements : les

DIVISION DES GROUPEMENTS. groupements de parents, les groupes de voisins ; et les groupes d'amis. Tous les groupements que nous trouverons parmi ces pays situés outre-mer, les groupements d'ailleurs aussi que nous trouverons chez nous, sont à ranger dans l'un de ces types :

PARENTS : Groupes de parents, puisqu'ils sont formés de gens qui sont toujours liés ou qui se croient liés par l'unité de sang, par la filiation, descendants qu'ils sont ou bien qu'ils croient être, peu importe ici, d'un aïeul lointain, ancêtre commun, le groupe étant ainsi toujours fondé au jugement de ses partisans sur l'unité de sang. Ainsi, la famille est le clan, le groupe archaïque primitif. C'est toujours profondément un groupe de parents.

Mais il apparaît aussi que les groupes humains trouvent leur unité dans un fait différent : le voisinage ou bien l'habitation.

VOISINS : Le fait que des hommes ont parlé, vécu, dans des mêmes lieux, les lie entre eux. Ils ont esprit commun, dessein commun ou vouloir commun. Pour ce motif, ils sont devenus des voisins qui se sont établis les uns auprès des autres. Ils ont formé d'abord des villages ruraux, plus tard des villes qui grandissent infiniment, du moins dans nos pays. Tous ces groupements dont on fait partie, du fait, et du seul fait, que l'on s'est établi en un endroit donné de l'espace social, du fait qu'on est voisin, du fait qu'on est resté pour un temps long ou un temps bref en même lieu, sont des groupements territoriaux, comme on peut les nommer ou bien des groupements locaux dont l'unité reste fondée sur le voisinage ou l'habitation.

AMIS : Viennent enfin plus récemment et dans les sociétés toujours plus avancées les groupements qu'on peut nommer les groupements d'amis, puisqu'ils sont formés sur la volonté, sur l'intention d'agir ensemble et d'être ensemble, poursuivant un but qui devient commun, but accepté, but recherché en sorte que ces sociétés d'ordre amical ont leur fondement dans la volonté et la liberté. Telle est la réunion que nous formons en ce moment. Nous ne sommes point ni parents, ni voisins, mais nous sommes ici par notre volonté, sans y être tenus, ce qui nous lie du moins pour un instant. C'est une

intention que nous poursuivons, c'est le vouloir et l'enseigner pour moi et d'écouter pour vous. C'est l'objet commun, le but commun, le dessein dès lors toujours accepté et qui fait l'unité de ce groupe social que nous réalisons.

Groupes de parents, groupes de voisins, et groupes d'amis c'est dans le sein de tous ces groupes infiniment divers que vont se déployer les phénomènes matériels qui constituent l'économie; l'action des hommes réunis sur les choses qui composent tout le monde du dehors et sans vouloir y insister, je vous renvoie pour le détail ou pour plus de détails à mon petit volume intitulé "Essais sur les groupements sociaux" dans lequel précisément j'ai tenté d'esquisser une classification générale des associations humaines et dans lequel j'ai tâché de faire voir comment les groupements humains peuvent être réduits à des parentés, à des voisinages, à des amitiés, en prenant ce mot dans un sens plénier.

L'action économique, ayant ainsi pour ses sujets ou ses acteurs des groupements qui sont divers infiniment et que nous trouverons et retrouverons dans leur complexité, est appelée comportement dans le vocabulaire usité aujourd'hui en Psychologie et en Sociologie. Nous dirons, peut-être plus, "activité", en désignant par là les gestes créateurs

DEFINITION ET DIVISION DES COMPORTEMENTS. : et maintes fois aussi les gestes destructeurs : accomplis par les groupements humains dans leurs

relations avec les objets du monde extérieur. Ces comportements, ces activités qui constituent à proprement parler le phénomène économique en son plan matériel, ont aussi leurs trois aspects : la production, la transplantation, la relation

PRODUCTION : La production consiste, on le sait bien, à transformer, à modifier, un objet matériel, pour l'adapter à nos besoins, pour le rendre utile, lui donner une valeur in singule, disent les économistes.

Quand le bon La Fontaine met en scène l'artiste de la fable qui, placé devant un bloc de marbre, se demande s'il sera dieu, table ou cuvette, il pose par là-même le problème de la transformation. Il se demande dans quel sens et de quelle façon il transformera cet objet abrupt, inutile et qui ne peut servir à contenter aucun besoin, pour le rendre utile et pour l'adapter à l'un des besoins des êtres humains, à en faire une statue ou bien à en faire un objet utile au confort vulgaire.

TRANSLATION : Il y a aussi parmi ces activités d'ordre matériel des groupements sociaux qui ont des activités propres. C'est ce qu'il faut nommer la translation, puisque c'est là un autre moyen de faire que les objets matériels répondent à nos besoins, qu'ils deviennent utiles et qu'ils puissent nous servir. Il suffit pour cela de se saisir d'un objet éloigné qui n'était pas à la portée de ceux à qui il peut servir, et

de transformer cet objet de façon que, désormais, ceux qui en ont désir puissent en disposer. En sorte que la translation ou le transport des objets matériels, ce qu'on peut nommer un cycle, est bien aussi une façon de rendre utiles les objets que nous pouvons trouver dans le monde extérieur. Elle consiste à prendre des objets dans les colonies, pour les conduire ici et les répartir parmi les humains qui en ont besoin. C'est là aussi, sans qu'il y ait à proprement parler, transformation de ces objets, création d'utilité.

La production, la translation, ce sont ainsi actions économiques ou productives et créatrices au premier chef, mais il y a une autre action qui doit être marquée : la des-

DESTRUCTION. DI- : truction des biens qui est non seulement consomm-
VERS ASPECTS. : tion au sens du langage des économistes, mais aus-
si destruction de diverses façons. Voir à cet égard le pe-
tit ouvrage de M. le Professeur Maunier, intitulé "Introduc-
tion à la sociologie" dans lequel aux pages 38 et suivantes,
il exprime comment, selon lui, les économistes n'ont pas pré-
té suffisante attention à cet aspect de l'activité collecti-
ve qui est la destruction des choses, qui est de provoquer
la disparition des objets matériels, mais de façon toute dif-
férente, puisque quand nous parlons de destruction, il ne
peut pas être question de destruction au sens absolu. Rien
ne se perd, rien ne se crée, et l'acte destructeur n'a d'au-
tre objet et d'autre effet que de changer la texture ma-
térielle et la disposition extérieure d'un objet de façon à
ce qu'au lieu d'être utile, il devient inutile et peut-être
même nuisible. Si par exemple, un iconoclaste détruit une
statue, on ne peut pas dire que cet objet ait été détruit au
sens absolu, mais il a changé de forme, il est retourné pour
ainsi dire, à la matière première, d'oeuvre d'art qu'il était,
il est devenu une chose informe.

DESTRUCTION MA- : Qu'il s'agisse donc de détruire un objet maté-
TERIELLE. : riel par la consommation qu'il peut procurer à
l'homme, ou bien qu'il s'agisse comme il est, hélas, bien
fréquent, de détruire pour détruire, qu'il s'agisse de nuire
à autrui par ses actions de l'ordre de destruction, il s'agit
bien toujours d'un des trois objets de l'activité économique,
et qui a joué dans l'histoire de l'humanité un rôle de tout
premier plan.

Il y a même d'autres formes du plan de destruction des
choses, tellement ces actions matérielles sont mouvantes et
vivantes : Ce que j'ai appelé la destruction figurée, l'oppo-

DESTRUCTION: sant ainsi à la destruction matérielle; par exemple,
FIGURÉE. : cette coutume invétérée et si répandue parmi les peuples
exotiques d'enterrer avec les défunts les richesses qu'ils
possédaient, non seulement les aliments qui leur sont appor-
tés, croyant ainsi qu'on nourrit leur esprit ou leur âme,
mais encore tous les objets de valeur qu'ils auraient pu

(1)

« Les Cours de Droit »
3, Place de la Sorbonne, 3

C

Répétitions écrites et orales
Reproduction interdite

posséder de leur vivant et quelquefois même, comme on le sait, leurs femmes et leurs esclaves. Il n'y a pas si longtemps, pas beaucoup plus de cent ans, qu'en France même, les attributs principaux de la souveraineté étaient enterrés avec le souverain et cette cérémonie a eu lieu pour la dernière fois lors de la mort du roi Louis XVIII à l'abbaye de Saint-Denis. On enterrait tout ce qu'on appelait les attributs régaliens, quantité d'objets de valeur, de choses précieuses qui ne se trouvaient pas détruits matériellement, puisqu'ils existaient toujours dans leur intégrité, mais qui cessaient d'être à la portée des groupes sociaux, qui cessaient donc de pouvoir leur servir, des objets dont on ne pouvait désormais plus disposer et qui, étant devenus inutiles, étaient ainsi comme s'ils n'étaient point. C'est là ce qu'il faut nommer la destruction figurée, phénomène extrêmement fréquent dans toute la civilisation.

Lorsqu'on a découvert, il y a une vingtaine d'années le fameux tombeau du pharaon Tut-Ank-Ammon, on a pu mettre au jour une infinité de richesses, notamment des sièges d'or massifs qui sont exposés au Musée du Caire et qui se sont trouvés pendant plusieurs millénaires des objets complètement inutiles disparus de la circulation, comme s'ils étaient détruits, mais qui l'étaient si peu matériellement que les grains que l'on a trouvés parmi ces tombeaux, les grains déposés là pour nourrir les âmes ou les esprits des défunts ont pu germer. Ils n'étaient détruits que tout à fait au figuré.

Il conviendra, tout au moins, dans les remarques que nous aurons à poursuivre sur la transformation économique des populations indigènes, de prêter attention plus que ne le font d'habitude les économistes, à ces phénomènes de destruction des choses matérielles, destruction figurée ou bien destruction effective, en même temps que nous prêterons attention, ainsi qu'il convient, aux phénomènes de reproduction et aux phénomènes de translation.

LES ETATS SPIRITUELS : Quand nous parlons des sociétés indigènes,
ET MATERIELS DES POPULATIONS INDIGENES : ou des civilisations indigènes, c'est-à-dire
LA "LOI DES TROIS ETATS" : ce qu'avaient pu élaborer, dans les pays
 d'outre-mer, les anciens habitants, il faut,
 dès à présent, nous figurer et nous représen-
 ter qu'il ne s'agit pas là du tout de quelque chose de simple
 et que c'est bien à tort qu'on a désigné pendant longtemps ces
 civilisations sous le nom de civilisations primitives, arrié-
 rées, comme si toujours l'état spirituel et l'état matériel
 des populations exotiques étaient tout à fait ce qu'il a pu
 être au début même de notre histoire. En vérité, il convien-
 dra que nous nous inquiétions d'abord de dépeindre à grands

traits les différents aspects de la société et de l'économie des peuples éloignés, tels qu'ils existaient et tels qu'ils existent parmi notre Empire et plus généralement, à l'occasion, parmi les grands empires coloniaux. Nous verrons alors que la diversité de ces états spirituels et matériels où sont parvenues ces populations est extrême et presque infinie et il conviendra de vous en rendre compte tout à fait par le menu. Nous pouvons tout au moins simplifier les choses un peu grossièrement, comme il le faut, bien que nous sommes en présence, en pays colonial, de trois états sociaux tout à fait différents au point de vue de l'avancement spirituel, et aussi, ce qui nous touchera davantage pour l'objet même de ce cours, au point de vue de l'avancement matériel. Ce sera pour ainsi dire une nouvelle loi des trois états que nous aurons formulée, non pas dans le temps, comme était la fameuse loi des Trois états d'Auguste Comte, mais bien dans l'espace : ce qu'on peut nommer l'état primitif, l'état mitoyen et l'état avancé. Il existait dans notre Empire colonial, comme d'ailleurs dans les Empires étrangers, des populations nombreuses qui appartenaient totalement ou partiellement à l'un ou à l'autre de ces trois états, en sorte que nous pourrions nous rendre compte qu'il n'est pas vrai de croire que l'on a nécessairement et inévitablement affaire, aux colonies, à des peuples primitifs. Il ne faut pas toujours, et à beaucoup près, prétendre traiter les populations de nos colonies comme si elles étaient des nations primitives. Il y en a, mais elles ne sont pas les plus nombreuses et les plus nombreuses des populations auxquelles nous aurons affaire sont celles qui sont parvenues à cet état intermédiaire que je propose de nommer l'état mitoyen. Ce sont des populations qui ne sont plus des populations primitives, et qui ne sont pas encore des populations avancées, mais qui ont dépassé déjà le stade original et puis quelquefois, non pas le plus souvent, mais assez souvent, nous trouverons dans notre Empire colonial, des populations très civilisées en maintes occasions, et qui se trouvaient depuis longtemps en un troisième état que l'on peut nommer l'état avancé, des populations qu'il ne pourra pas être question de traiter comme si elles étaient restées à l'état primitif ou même aussi comme si elles étaient restées à l'état mitoyen.

Il est bon de souligner dès à présent, que la diversité ainsi marquée et soulignée de ces états sociaux a pu être constatée dans un même pays, dans une même région et lorsqu'on arrive dans une colonie, il n'est pas besoin quelquefois d'aller bien loin du port où l'on a débarqué pour trouver des populations qui ne sont plus avancées comme celles qu'on a pu rencontrer en premier lieu et qui sont quelquefois tout à fait primitives. Il suffit d'aller à cent kilomètres d'Alger pour trouver au fond des montagnes de la Berbérie des Kabyles

cultivateurs et villageois qui sont à un état qu'on peut nommer mitoyen et il n'est pas nécessaire d'aller à plus de cent kilomètres de Hué, la capitale de l'Annam, pour trouver, dans le sein des forêts, des sauvages parfaits qui sont des primitifs, vivant quasiment nus, tout à fait arriérés et infiniment loin de ce que sont les Annamites de Hué, avec leur roi et son palais, avec sa cour, ses mandarins, un peuple à maints égards, nous le dirons, extrêmement civilisé. Dans un même pays, par conséquent, et proches maintes fois les uns des autres, nous pourrions rencontrer ces trois états sociaux juxtaposés, l'état primitif, l'état mitoyen et l'état avancé.

Avant d'entrer dans un peu plus de détails, avant de dépeindre en leurs traits précis, les trois grands états de la société dans les colonies, voyons d'abord ce qu'on peut concevoir comme état primitif, d'après les résultats de l'anthropologie et de l'ethnologie.

Définition de l'état primitif.

DEFINITION DE L'ETAT :

PRIMITIF. CARACTERES :

DE CES GROUPEMENTS :

Que faut-il donc nommer un peuple primitif ? Faut-il donc faire ainsi ce que l'on faisait au XVIII^{ème} siècle, au temps de Rousseau, imaginer qu'il était primitif a pu vivre à l'état isolé, qu'il était séparé et que la société a pu être créée postérieurement, après un long temps et au moyen peut-être d'un long contrat social. Ce sont là des idées qui ne conviennent plus, qui ne sont pas conformes à ces observations, à ces constatations qu'on a pu faire en ces pays depuis cent ans et parfois plus. Si nous voulons donner une première vue cavalière de cet état primitif, et en particulier, de ce qu'il faut nommer l'économie primitive, il faut regarder vers les peuples connus dont l'état soit le plus arriéré, vers les peuples dont il nous semble que les ressources économiques et que les inventions matérielles soient moins avancées et si nous faisons à grands pas et à grands traits, le tour de quelques-unes de ces populations qui peuvent encore subsister et qui disparaissent de plus en plus, nous trouverons que l'économie primitive la plus arriérée qu'on puisse découvrir, est caractérisée par deux ordres d'attributs : ce que l'on rapporte aux groupements, ou aux comportements, puisque un état social est un ensemble de groupements qui déploient dans leur sein des activités, des comportements. Si nous considérons, par exemple, les anciens habitants de la Tasmanie qui ont aujourd'hui disparu, dont nous avons des descriptions assez concrètes et assez précises qui étaient vraiment un peuple primitif ou bien les habitants de l'Australie dont il subsiste quelques-uns, du point de vue des groupements qu'ils peuvent constituer, nous constatons que ces groupements offrent toujours deux

traits : la faible étendue, la simple structure.

LA FAIBLE ETENDUE :

La faible étendue, puisque les groupements que de telles peuplades peuvent constituer sont comptés par des dizaines d'unités tout au plus, mais bien plus rarement par des centaines d'unités. Ils forment ce que l'on a nommé des hordes, des clans, une petite famille plus ou moins errante, plus ou moins distante, ils tendent sans cesse à se défaire et à se refaire, à se décomposer et à se recomposer, mais ils ne sont toujours que de menues troupes dans le vieux sens que l'on donnait à cette expression, dans notre vieille langue française, des troupes, c'est-à-dire la réunion de quelques dizaines d'individus tout au plus et quelquefois même de quelques unités qui n'atteignaient pas la dizaine. Il s'agit du clan, de la famille, de la horde et d'autres groupements dont nous ne pouvons dire les noms. C'est toujours la menue ampleur du groupement social qui caractérise l'économie la plus primitive, la situation la plus arriérée, que notre imagination ne peut même pas concevoir mais que nous pouvons découvrir dans la réalité par la soigneuse observation, de sorte que cela déjà nous explique la grande impuissance matérielle de ces sociétés qui ne parviennent jamais à grouper dans leur sein plus d'une poignée d'hommes et cela nous fait comprendre pourquoi elles sont restées matériellement des primitives.

LA SIMPLE STRUCTURE :

Mais la faible étendue implique un autre caractère qui est lié pratiquement à celui-ci : c'est la simple structure.

Un groupement social ne peut pas être compliqué lorsqu'il n'est formé que de quelques unités et tout au plus de quelques dizaines d'unités. Il faut nécessairement que sa composition reste tout à fait simple, qu'il n'y ait pas un grand nombre d'étages à l'intérieur du groupement social, une subdivision, une organisation savante et compliquée comme nous la trouvons déjà en germe dans l'état mitoyen et davantage réalisée dans l'état avancé, en somme cette petite horde formée de quelques personnes est presque inorganisée et plutôt un organe qu'un organisme et cela aussi contribue à expliquer son impuissance matérielle, son incapacité productrice et même destructrice. Les indigènes eux-mêmes se sont présentés la chose avec cette faculté qu'ils ont d'imaginer parfois avec un relief coloré, lorsqu'ils figurent le clan, par exemple, comme une main dont les subdivisions sont représentées par les cinq doigts ou bien comme font les Kabyles lorsqu'ils figurent leur groupement comme un fruit dont les éléments sont les pépins, que l'on trouve à l'intérieur. Ce sont déjà des images que les primitifs eux-mêmes ont déployées pour se figurer à eux-mêmes la contexture de leur agrégation, en sorte que ce serait eux qui auraient inventé si l'on voulait bien chercher, cette doctrine qui a fait beaucoup de bruit il y a une cinquantaine

d'années, qu'on a appelée l'organisme social. C'est le fait de représenter les sociétés humaines comme des façons d'organismes vivants animaux ou végétaux, et de leur appliquer par conséquent les lois générales qui régissent les organismes vivants. Les primitifs se sont rendus compte de l'étendue et de la structure de leur agrégation en les figurant ainsi.

Mais ce tableau si cursif qu'il soit de

L'ETAT PRIMITIF : l'économie primitive, ne peut vraiment se préciser et se concrétiser que si nous examinons LES COMPORTEMENTS OU ACTIVITES PRIMITIVES : après les groupements primitifs, les comportements ou les activités primitives, en les distinguant quant à leur objet, et à leurs moyens, quant à leur objet et quant à leur but.

LEURS OBJETS : On peut parler de primitif quand l'activité économique n'a pas d'autre objet que d'employer, d'utiliser les biens qui se trouvent à la disposition des hommes, de saisir des choses telles qu'elles sont et de les employer presque sans changement. C'est ce qu'on appelle la cueillette, la chasse et la pêche. Si les peuples primitifs sont restés des peuples cueilleurs, chasseurs et pêcheurs, c'est précisément que leur activité économique considérée dans son objet, n'a d'autre dessein que de se servir des choses du dehors, de les employer telles qu'elles sont, de les cueillir en un mot, ou bien de les chasser, et de les pêcher. C'est ce que nous pouvons nommer l'économie de la dévastation, puisqu'il s'agit de prendre les choses, non pas de créer les choses et de trouver des choses et de les employer telles qu'elles sont, de les détruire par conséquent, par la consommation qu'on en fait sans les reproduire ou les reconstituer, en sorte que considérée du dehors, l'activité économique primitive sera essentiellement une action dévastatrice. Il n'arrivera chez eux que rarement qu'ils feront effort, non plus pour employer les biens qui existent autour d'eux, et quelquefois déjà pour les imiter, pour les reproduire, mais ils feront effort pour les transformer, pour les fabriquer ou tout au moins pour les transporter. Cela est déjà un phénomène moins ancien, cela suppose déjà des actions plus coordonnées, plus organisées et ce sont des phénomènes que nous trouverons plutôt parmi l'état mitoyen et surtout parmi l'état avancé.

Si ce sont là les objets des activités économiques primitives quels sont leurs moyens ? Cela aussi peut nous renseigner de façon saisissante lorsque par hypothèse, nous nous plaçons devant une population, s'il nous était donné de débarquer dans une île déserte, nous n'aurions qu'à regarder les moyens matériels, les outils des indigènes pour nous rendre compte s'ils sont primitifs, ou s'ils sont

mitoyens, ou s'ils sont avancés, puisque chez les primitifs, c'est à peine s'il existe un outil proprement dit. Ce sont les membres humains, la main et les pieds qui sont les instruments de la production ou de la destruction. Les primitifs sont en partie seulement des peuples sans outils et ce sont les mains et les pieds, quelquefois les dents, qui leur ont servi d'instruments, afin de se saisir de ces choses matérielles destinées à satisfaire leurs besoins. Ce n'est pas à dire qu'ils n'aient aucun outil, mais ils en ont si peu que rien. Ils en ont deux surtout auxquels on reconnaît les peuples primitifs, quant aux comportements de l'ordre matériel, c'est le bâton et c'est le coup de poing.

Le bâton est parfois épointé, parfois déjà durci au feu. C'est le seul moyen pour eux de cultiver. Ils n'ont pas la charrue, ils en sont bien loin et ils n'ont pas non plus la houe, dont nous reparlerons, qui est l'instrument des peuples mitoyens. S'ils cultivent un peu, c'est au moyen de ce bâton primitif, seul instrument parmi ces primitifs, d'exploitation du sol.

Ils ont aussi ce que l'on a nommé chez les préhistoriens le coup de poing, autrement dit un gros caillou soit lissé ou poli, soit taillé, qui leur sert de marteau à briser, à décapper les fruits et les objets du milieu extérieur.

Ce sont les deux outils et les deux seuls outils des peuples primitifs.

Nous sommes donc très loin de la machine-outil des temps contemporains. Nous nous plaçons, pour ainsi dire, à l'autre bout. Sans peut-être trop chercher, nous découvrons dans notre Empire colonial un certain nombre de ces peuples primitifs qui ont subsisté jusqu'à nos temps présents, qui sont déjà entrés depuis longtemps en relation avec les conquérants, les dominants, des peuples dont le comportement ou dont l'activité a dû se transformer radicalement et profondément.

Pour mieux marquer, dans ses termes concrets, ce ème LECON : problème de la transformation économique des populations indigènes en pays colonial, il sied de préciser et d'approfondir, du moins sommairement, la loi des trois états. Par A LOI DES 3 ETATS : cette expression, nous voulons souligner que nous trouvons, en pays colonial, différents états de population, et que Robinson se trouvant en pays lointain ne rencontre pas un seul Vendredi, mais il a chance d'en rencontrer trois qui sont tout à fait différents, par leur état d'avancement, et matériel, et spirituel. Appelons-les, comme je l'ai fait, le primitif, le mitoyen, et l'avancé, et examinons-les chacun en particulier, et avec leurs traits essentiels.

L'ÉTAT PRIMITIF
DÉFINITION.

Tout d'abord, nous rencontrons en pays colonial des gens qui sont restés à l'état primitif, et l'on dirait parfois tout à fait primitif; des gens qui sont, par conséquent, les moins civilisés ou bien comme on les a nommés parfois les non-civilisés. Je n'aime pas cette expression, puisque parmi les peuples arriérés, les plus arriérés qu'on puisse rencontrer, il y a déjà toute une industrie, une technique, une activité qui mérite le nom de civilisation et il convient par conséquent de les nommer plutôt les moins civilisés, en les mettant à part des semi-civilisés qui sont les mitoyens selon le mot dont j'ai usé, et puis surtout en les mettant à part des plus civilisés, de ces avancés que nous rencontrons en maintes provinces, dans nos colonies.

Il nous faut peindre ici, du moins à larges traits, cet état primitif qu'on nommait aussi dans les vieux bouquins la sauvagerie ou la barbarie. Ce sont des mots qui ne conviennent point non plus, puisque sauvage avait le sens, chez les anciens, d'isolé et non pas de groupé, d'associé, alors qu'en vérité parmi les primitifs, et les plus primitifs, nous allons le montrer, règne déjà le groupement, l'agrégation. Les plus primitifs forment des troupes, des hordes et ils ne sont jamais dans aucun cas, on a pu le constater, des isolés, des solitaires, au sens qu'avait le mot sauvage en notre vieux parler. Il ne sied pas non plus, me semble-t-il, de les nommer des barbares. Si arriérés qu'ils soient, ils ont, répétons-le, leurs industries, ils ont aussi leur société. Abandonnons, par conséquent, ces mots; usons, ainsi qu'on fait le plus communément, du mot primitif en l'entendant, bien entendu, non pas dans le sens du temps, non pas en tant que nous serions à contempler ces populations en présence de l'état originel, mais en donnant au mot primitif le sens tout relatif de moins civilisé ou de plus arriéré, les attardés, comme on pourrait peut-être bien aussi les dénommer. Le mot de primitif nous ne l'oublierons pas, et c'est bien essentiel, est pris dans le sens littéraire. Nous l'entendons, par conséquent, pour désigner cet état inférieur, le plus inférieur des civilisations, au plan matériel et au plan spirituel, qu'on peut rencontrer dans l'humanité, cet état inférieur que notre histoire ou notre préhistoire a pu connaître aussi et dont elle nous offre des parallèles assez nombreux. C'est un grand ethnographe, Edwar Tylor, l'auteur du livre traduit en français, sur la Civilisation primitive, qui, en 1875, a posé le premier l'identité ou tout au moins l'analogie, la ressemblance entre les civilisations arriérées d'aujourd'hui, telles qu'on peut les contempler dans les pays éloignés et, d'autre part, les civilisations archaïques, les plus archaïques que nous puissions atteindre, celles dont la préhistoire

a pu nous offrir le tableau. Tylor a pu ainsi identifier l'état social des Australiens avec l'état social des paléolithiques et des néolithiques, c'est-à-dire ceux qui vivaient à l'époque de la pierre polie et ceux qui vivaient à l'époque de la pierre taillée. Ces primitifs que l'on pourrait nommer peut-être bien aussi des instinctifs, puisque communément normalement, ils sont la proie de leurs instincts, que leurs actions ne sont donc pas délibérées et calculées, que leurs institutions et que leurs procédés relèvent de l'instinct et de la tradition invétérée et obstinée, ces primitifs, ces instinctifs, qui sont-ils ?

En premier lieu, où peut-on les trouver, REPARTITION DE CES PRIMITIFS DANS LE MONDE. : existent-ils toujours ? N'ont-ils pas disparu ? Le plus communément, ils ont disparu, mais il en reste cependant quelques-uns, nous l'allons voir. Quelle est leur répartition parmi les pays de nos grands empires, et particulièrement de l'Empire français ?

ARCHIPEL Océanien : C'est tout d'abord dans l'archipel océanien. TASMANIE-AUSTRALIE. : rien que l'on pourrait et que l'on peut même aujourd'hui trouver des primitifs au sens de la définition que nous en donnons. Ainsi, les Tasmaniens aujourd'hui disparus qui déjà n'étaient que quelques-uns en 1870, étaient restés précisément à l'âge de la pierre et c'est en parlant d'eux que Tylor a rapproché très hardiment, pour la première fois, les primitifs du temps présent avec les primitifs des temps les plus anciens. Les Australiens sont aussi ou étaient des primitifs. Ils n'ont pas disparu, il en subsiste quelques-uns, des tribus et des clans, çà et là, dans le centre australien, au milieu du désert et, en particulier, dans la région d'Alice Springs, à la limite des territoires du Nord. Ceux-là, quand on les a trouvés voici un demi-siècle environ, étaient vraiment des primitifs par leurs outils, par leurs travaux, par leurs rapports aussi, quant au matériel, quant au spirituel. Mais, s'ils n'ont pas tout à fait disparu, ils ont cessé pour tant presque toujours d'être des primitifs. Ils sont entrés dans le monde nouveau, ils ont participé à cette action de l'ordre productif des colons australiens. Ils sont presque toujours dans notre temps, des employés, des salariés chez les colons, chez les squatters, éleveurs de moutons, ou bien aussi plus récemment, ils sont venus dans les cités, dans les grands ports, s'y employant comme ouvriers et notamment comme dockers. Voici quelques années, ils se mettaient en grève et ils formaient déjà des syndicats professionnels pour se défendre des patrons. Ils ont cessé, par conséquent, du point de vue de la sociologie d'être des Australiens et ils sont aujourd'hui non plus des primitifs, mais des ex-primitifs.

ARCHIPEL DU NORD : Il faut chercher dans l'archipel du Nord. BORNEO-PHILIPPINES. : pour rencontrer même aujourd'hui des arriérés

qui soient vraiment des primitifs. Ainsi, à Bornéo, ainsi aux Philippines. A Bornéo, on trouve des Dayaks dans la forêt, chasseurs de têtes, ainsi qu'on dit, c'est-à-dire qu'ils exercent la vengeance en coupant les têtes de leurs ennemis, en les boucanant et les exposant sous les vérandas des habitations. C'est un titre d'honneur que de pouvoir montrer ainsi des têtes plus nombreuses que celles qu'un voisin peut exhiber et si le Musée de l'Homme au Trocadéro ouvre encore les magnifiques salles de l'Océanie, qu'il avait organisées, on peut y voir dans une vitrine un certain nombre de ces têtes soigneusement boucanées, réduites beaucoup dans leur volume, à la suite de la dessiccation à laquelle elles sont soumises et qui sont pour ainsi dire, le titre de gloire des guerriers. Si l'on veut faire, dans une tribu de Dayaks ou dans une tribu de Luçons, aux îles Philippines, un beau mariage, il faut pouvoir produire un certain nombre de têtes qui attestent la valeur guerrière. Ainsi, au centre même de la plus étendue des îles de l'archipel philippin, l'île de Luçon, il y a encore des populations extrêmement primitives, vivant dans la forêt, les Igorrotes, par exemple, et maints autres qui ont pu être étudiés depuis une vingtaine d'années par la mission qu'entretenait en permanence dans l'île de Luçon, non sans risque parfois, l'Université de Californie. C'est grâce aux volumes publiés par cette Université que nous connaissons les moeurs restées étranges de ces populations tout à fait attardées.

ASIE : INDOUSTAN, ILES : En pays asiatique, il subsiste aussi, ANDAMANS ET CEYLAN. : mais fort peu nombreux, quelques primitifs et tout d'abord dans des régions de l'Indoustan, des régions reculées et restées à l'écart du mouvement nouveau, et puis aussi parmi des îles ou des archipels. Ainsi, aux îles Andamans, il y a des populations restées très sauvages. Ainsi, dans l'île de Ceylan, en s'éloignant des côtes, les fameux Védahs vivant en forêt qui subsistent encore aujourd'hui à l'état primitif.

INDOCHINE : Dans le pays indochinois, nous trouvons des primitifs que j'ai vus à deux reprises au cours de mes séjours. Ce sont tous ces Mois vivant au sein de la forêt dans le pays d'Annam, quasiment nus, mais ayant déjà des institutions et des traditions, possédant des maisons qu'ils tiennent des Malais, ayant des productions, possédant des trésors, épargnant, en sorte que tous ces Mois, s'ils sont à maints égards restés des primitifs, ne le sont plus parfaitement. Ils ont changé d'état, ils sont à mi-champ de l'état primitif et de cet autre état que j'ai dénommé l'état mitoyen. De vrais primitifs, au sens où l'ont été les Tasmaniens, les Australiens, presque sans outil, presque sans produit, comme nous dirons d'ici un instant, il n'y en a pas dans notre Indochine, mais d'anciens primitifs, des primitifs d'hier, batailleurs, meurtriers,

féroces maintes fois et dont la relation a pu coûter la vie depuis trente ans ou environ à de nombreux explorateurs.

AFRIQUE : PYGMÉES : En pays africain, l'on peut trouver même HOTTENTOTS, ZOULOUS : aujourd'hui des peuples primitifs, mais bien peu nombreux et bien moins nombreux qu'ils pouvaient l'être aux temps plus anciens. Dans le Congo français, au contraire, vivent parmi les noirs, ces noirs sédentaires et cultivateurs qui sont, nous le dirons des mitoyens, des demi-civilisés. Parmi ces noirs, mais demeurant toujours pourtant éloignés d'eux, nous trouvons les Pygmées, nommés déjà par les anciens qui les avaient connus et les avaient nommés les nains de la forêt, vivant dans les arbres qui sont le seul abri des populations ainsi isolées. Les Belges notamment ont pu les observer et même un peu les étudier, bien qu'ils soient sauvages au sens vrai du mot, qu'autrement dit, ils furent l'Européen, qu'il est très malaisé de les atteindre, donc de les recenser. Chez nous et chez les Belges aussi, on a tenté d'en opérer le recensement. Ils sont dans les arbres quasiment toujours, presque jamais sur le sol. Ils sont absolument nus. On peut prévoir leur disparition d'ici peu de temps.

Au sud du pays africain vivent les Hottentots, les Bochimans et les Zoulous qui sont bien moins primitifs, moins arriérés que ne le sont les Pygmées, mais ils sont primitifs pourtant par plus d'un attribut. On a mis à part, afin d'empêcher leur complète disparition, ces primitifs dans des réserves où les Européens n'ont pas le droit d'entrer. Ils sont parqués très loin des agglomérations. J'ai pu les voir brièvement un jour en Afrique du Sud dans les maisons ou dans les huttes des Zoulous qui sont vraiment aussi des demi-primitifs, mais non vraiment des primitifs au sens parfait.

AMÉRIQUE : AU NORD : En Amérique enfin, l'on peut trouver même IROQUOIS ET HURONS : aujourd'hui des peuples primitifs non pas dans le Nord, mais dans le Sud, car dans le Nord, tous ces Indiens, tous ces Peaux-Rouges nommés aujourd'hui les Amé-Indiens ont été depuis toujours assez civilisés. Ils étaient donc des mitoyens sinon des avancés, mais non du tout des primitifs. Ils ont d'ailleurs perdu beaucoup aussi de leur activité, ils sont bien moins nombreux qu'ils n'étaient autrefois, un quart de million presque exactement. Ils sont recensés pour cette raison qu'ils sont parqués dans les états du Sud de la République américaine, en particulier dans l'Oklahoma. Ils se sont enrichis, transformés et ils se sont urbanisés dans tous les sens de l'expression. Nous dirons donc civilisés, pour le motif qu'il s'est trouvé, quelques années après, que les puits de pétrole ont été découverts précisément dans la région où le gouvernement les avait établis, mais le gouvernement a été beau joueur, il a abandonné à ces Indiens la concession de ces puits pétroliers, trouvés dans leur terrain.

Ils sont donc riches, milliardaires parfois, beaucoup d'entre eux vivent dans les cités et même ceux du Nord restés très pauvres en vérité, ayant perdu leurs vieux moyens de subsister, ces Iroquois et ces Hurons qui se sont battus contre les Anglais et les Français, ont presque disparu. J'en ai vu quelques-uns dans le lieu où ils sont tous, près de Québec, les derniers Hurons, mais christianisés et civilisés, portant déjà depuis longtemps le vêtement anglo-saxon.

AU SUD, SAUVAGES DU : C'est à l'extrême Sud du continent américain
BRESIL, FUEGIENS ET : cain qu'on peut trouver même aujourd'hui des
BOTOCUDOS. : peuples primitifs dans le Brésil d'abord, au centre du Brésil où d'immenses territoires recouverts de forêts restent inexplorés. C'est là aujourd'hui que pourrait aller l'explorateur hardi qui serait curieux d'observer encore les peuples sauvages.

A l'extrême Sud, il y a aussi les Fuégiens et les Botocudos qui sont demeurés primitifs.

Cette énumération suffit à nous montrer qu'ils ne sont pas nombreux dans notre Empire colonial français et même dans les empires coloniaux étrangers, ces peuples primitifs qui sont l'exception. Insistons bien sur ce fait commun qu'ils sont toujours ou bien des peuples de forêts ou bien des peuples de désert, des peuples donc qui, par le lieu, par la situation, sont restés écartés, isolés, retranchés du mouvement humain et qui, par là, n'ont pas été atteints par la diffusion des besoins nouveaux. Peuples de forêts, peuples de déserts, ce sont ces deux peuples donc qu'il faut étudier puisqu'ils sont nécessairement en relations avec le dominant. Il ne se peut pas qu'ils soient isolés et le problème à leur égard se pose donc, d'un ordre tout particulier, de relations, qui devront s'instituer entre les peuples attardés et les peuples nouveaux qui sont devenus les gouvernants.

Définition au point de vue sociologique et technologique de ces peuples primitifs.

Ayant ainsi tracé la distribution, la répartition de ces primitifs, parmi nos Empires, il est temps d'opérer une présentation de ces peuples lointains, de les décrire ou bien de les dépeindre, avec l'ambition d'esquisser les traits qui les définissent.

Nous étudierons leurs activités sur le plan de l'ethnologie et le plan de la sociologie. Ce sont les plans auxquels il faudra nous plader pour définir, pour qualifier et comparer les peuples différents que nous trouvons dans les Empires coloniaux les primitifs, les mitoyens, et les avancés. Ils ont leurs industries et leurs sociétés, un plan matériel, un plan collectif. Par conséquent, nous les définirons chemin faisant, les uns et les autres, en premier lieu du point de vue de la technologie,

en second lieu du point de vue de la sociologie.

Que sont-ils donc ces primitifs du point de vue d'abord de la technologie ? ou plus simplement quelle est leur industrie et leur activité dans le plan matériel ?

I) AU POINT DE VUE : Pour le marquer, il faut parler et du LOGIS - L'OUTIL - LE TRAVAIL : gis et de l'outil et du travail. Ce sont trois points qu'il faut mettre à part par lesquels se définissent l'activité technologique et le travail économique des peuples primitifs.

LE LOGIS : Le logis n'est d'abord qu'un abri, jamais rien de plus, nous dirions un écran, un simple paravent, non pas une maison, un logement proprement dit avec des murs, un toit, fut-il en roseaux ou en branchages. C'est comme on le voit chez les Australiens un simple paravent formé de roseaux entrelacés, entrecroisés et qu'on dispose sur le sol pour s'abriter tant bien que mal et plutôt mal que bien, des intempéries courantes au désert. Le paravent, l'écran, c'est là vraiment le premier abri, le premier bâtiment pour ainsi m'exprimer ou la première construction, précédent de la maison ou du logis proprement dit, pour ce motif surtout que ces primitifs, nous l'allons marquer d'ici un instant, sont très nomades. Ce sont essentiellement des errants, des itinérants quasiment toujours, non pas, notons-le bien, nomades au sens ancien de l'expression, non pas errant sans mesure et sans borne à la façon du fameux Juif errant, mais se déplaçant parmi un terroir très grand, mais restant limité. Ce sont des hordes ou bien des clans et parfois des tribus, comme nous l'allons voir, mais qui déjà ont leurs terrains très étendus, terrains de parcours et terrains de chasse. S'ils nomadisent donc, c'est sur un terroir toujours limité. Mais dans ce terroir qui leur appartient puisque déjà un lien se trouve réalisé et affirmé de l'homme avec le sol, bien moins marqué qu'il ne le sera chez les sédentaires et les cultivateurs, soit les mitoyens, soit les avancés, mais un lien pourtant, insistons-y, puisque les arriérés des arriérés ont déjà l'idée de possession du sol de l'ordre collectif, du sol délimité par des frontières dessinées, des objets de terrain, des accidents naturels, de liens par conséquent de l'ordre collectif entre le groupe et son terroir. Ils sont nomades limités, ordonnés, mais nomades pourtant. C'est le motif pour lequel nous l'allons voir, ils ont si peu d'outils.

LES OUTILS : Leurs outils sont vraiment primitifs. C'est là que nous voyons le mieux comment ils sont loin de ces mitoyens, de ces avancés que nous rencontrons beaucoup plus souvent dans les pays d'outre-mer. Leurs outils, méritent-ils vraiment ce nom ?

L'ORGANE NATUREL : On peut même en douter. Ils ont en vérité MAIN - PIED - DENT. : deux sortes d'instruments. D'abord, nous le

disions hier déjà, l'instrument naturel, l'organe naturel pour mieux nous exprimer : la main, le pied, la dent qui sont les trois outils fournis aux travailleurs par l'organisme humain, outils dont l'arriéré sait déjà se servir pour accomplir certains travaux qui n'ont besoin d'aucun outil proprement dit, d'un outil extérieur ajouté à la main et la prolongeant. Ainsi pétrir, ainsi porter, ainsi mêler ou combiner, d'autres gestes aussi de l'acte productif peuvent être accomplis par l'unique secours de la main et du pied, parfois de la dent.

OUTILS NATURELS : : Mais d'autres outils sont déjà connus par
PIERRE - BÂTON - : le primitif et il a inventé des outils naturels.
PEAUX : : comme on peut les nommer, mais dans un autre sens, objets non fabriqués, objets non modifiés qu'il a trouvés tels quels, dans le monde extérieur et dont il s'est saisi pour aider son travail, de la même façon qu'il est cueilleur, chasseur, pêcheur. Il ne fait qu'exploiter les ressources du sol telles qu'il les trouve et sans les transformer. De la même façon, il a trouvé des outils dans des objets déjà tout prêts qui pouvaient lui servir à grandir son effort, qu'il n'a pas fabriqués, qui ne sont pas, par conséquent, outils ou instruments au sens moderne de ce mot. Ainsi, les pierres du foyer, pierres brutes et sans lissage ou sans taillage aucun, ainsi le bâton trouvé sur le sol et qui leur servira, nous l'avons dit, à cultiver, ainsi la mâchoire, comme fit Sanson, lorsqu'il vainquit les Philistins, ainsi le roseau qui les abritera, ainsi l'écorce dont on fait un récipient, ainsi la calebasse, ce fruit du cocotier, ainsi les outres, peaux des animaux et toutes sortes d'objets qui sont, on le voit bien, des objets naturels et non du tout des objets fabriqués.

OUTILS FABRIQUÉS : : Outils naturels, outils recueillis et non
RÂCLOIR, GRATTOIR, : transformés, ce sont ainsi les tout premiers ou
COUTEAU, PIERRE, : tils du travailleur humain, mais le primitif
POTERIES. : possède déjà du moins à certains lieux, chez certains peuples, des outils fabriqués et quelques-uns du moins outils proprement dits, qui sont des objets que la main humaine ne a su transformer afin de leur donner plus d'efficacité. Ainsi, le râcloir, ainsi le grattoir, ainsi le perceur, le couteau, qui sont toujours, entendons-le, il va de soi, objets de pierre ici et non objets de bois ou objets de métal. Si vous pouviez aller à ce très beau Musée des Antiquités Nationales qui est dans le château de Saint Germain-en-Laye, vous verriez avec quel art, quelquefois déjà ingénieux, avec quelle sorte de génie technique, des peuples primitifs ont réussi à modifier la contexture de la pierre de façon à se procurer ainsi toutes sortes d'outils, tels que couteau, râcloir, grattoir, perceur et maints autres outils, le premier marteau étant une pierre, tout un outillage donc déjà fabriqué et élaboré par la main humaine, un outil déjà au sens nouveau.

Notons pour mettre à part toujours ces primitifs, même en

parlant des outils fabriqués, que leurs outils toujours n'ont point de manche afin de les saisir. C'est l'outil lui-même qu'il faut prendre en main, la pierre polie, la pierre taillée, la lame de pierre, pour ainsi parler, sans prolongement qui rendrait plus aisé l'usage de l'outil. L'outil s'emmanche directement, il est toujours par conséquent, l'outil du primitif, si même il est déjà un outil fabriqué.

De la même façon, parmi ces primitifs, le récipient. Ils ont déjà le vase. Il n'est pas fabriqué et il n'est pas comme plus tard en poterie, même grossière. Il est toujours objet naturel, laalebasse ou bien la peau d'un animal et si parfois déjà chez les plus avancés, ou les moins arriérés des peuples primitifs, nous pouvons rencontrer des vases fabriqués, des poteries d'argile crue, faites de boue recueillie au ruisseau, ce sont toujours des poteries faites sans four. Ce sont aussi toujours des poteries faites sans tour. La poterie sans four ni tour, la poterie crue et non jamais cuite, et la poterie non jamais tournée, c'est là toujours la poterie des primitifs, mais qui encore une fois, demeure l'exception, les récipients étant presque toujours des objets naturels.

Avec ces abris, avec ces outils, quels sont donc les travaux que le primitif saura accomplir ?

LES TRAVAUX. ECONO- : Ce seront des travaux grossiers, travaux
MIE DE DEVASTATION. : de recherche, travaux de cueillette, selon qu'il s'agit ou de saisir des fruits du sol trouvés sous la main et de prendre aux arbres les fruits qu'ils offrent, ou bien qu'il s'agisse parmi les chasseurs parmi les pêcheurs de se saisir des animaux par des moyens appropriés, mais peu perfectionnés, une arme de pierre, un crochet de pierre, sorte d'hameçon à peine taillé, comme on en pourrait voir à ce musée de Saint-Germain. C'étaient là les outils du chasseur et du pêcheur. La hache de pierre, mais non emmanchée, nommée coup de poing, c'était par ce moyen que l'on pouvait frapper de loin les animaux pour s'en nourrir. Des chasseurs, pêcheurs, plus souvent des cueilleurs ou de simples récolteurs, nous pourrions dire aussi, tels sont les primitifs considérés dans leurs travaux et leur économie, ainsi que je le disais, dévastation et non du tout transformation, épuisement des fruits du sol, des animaux, gibiers, poissons, dont le primitif peut se substantier, épuisement et non jamais amélioration, reconstitution des produits du sol. L'économie de la dévastation est toujours sans exception l'économie des primitifs et aussi des semi-primitifs comme sont ces Mois dont nous avons parlé et dont nous reparlerons, qui sont déjà en quelque sens modérément cultivateurs, qui même sèment du grain afin de récolter, afin de moissonner; mais ils n'ont pas trouvé d'autres moyens pour cultiver le sol que de mettre le feu à la savane ou à la forêt. C'est le ray, ainsi qu'il est nommé là-bas - ceci pour cultiver durant une saison seulement les fruits du sol. Il

suffit de traverser ce grand pays, cette forêt impénétrable, où depuis vingt ans de nombreuses pistes ont été tracées, pour se trouver très fréquemment au milieu d'un ray pour voir flamber comme des torches ces arbres immenses hauts de 30 mètres, et quelquefois de plus de 50 mètres, vomissant vers le ciel une ample fumée noire.

On voit ainsi par un exemple très frappant comment va se marquer très nettement et fermement le conflit d'intérêt entre ces primitifs et le peuple dominant. Il faudra bien qu'on mette fin à la dévastation de la forêt par l'incendie et le ray; en Indochine, cela est défendu par le législateur, mais jusqu'à présent, comme il est fréquent dans l'économie, le ray n'a pu être empêché. Les plantations de nos colons découpées quelquefois au sein de la forêt ont été fréquemment dévastées par le ray.

Cueilleur, chasseur et pêcheur, le primitif n'est donc rien d'autre en réalité, et quand il s'est logé derrière son abri, et quelquefois comme le font ces Pygmées, dans le sommet d'un arbre, quand il s'est vêtu et si peu que rien étant presque nu, quand il a mangé et si peu que rien, son cycle économique est accompli par là et est consommé.

II - AU POINT DE VUE : SOCIOLOGIQUE.

Si l'on veut pénétrer dans ce tableau, il faut considérer non plus le plan de la technologie, mais bien le plan de la sociologie. Quel est l'état des primitifs non plus dans l'ordre matériel, mais bien dans l'ordre collectif ? Puisqu'ils sont nomades, ils sont peu nombreux. Ils sont groupés toujours puisqu'il n'y a jamais en aucun pays du globe des hommes isolés, Rousseau a dû rêver en le croyant et le disant. Ils sont groupés toujours, ils forment des sociétés, mais des sociétés tout à fait menues, des groupes qui se comptent par dizaines très communément et plus rarement parfois par centaines. Ces groupes menus, qui sont aussi des groupes dispersés, ne durent pas toujours, n'étant pas toujours en rassemblement ou en réunion, mais puisqu'ils sont cueilleurs, se dispersant dès le matin au sein de la savane ou bien de la forêt, se retrouvant le soir pour manger en commun les viandes crues ou les fruits crus qu'ils ont pu récolter, car ils sont les hommes de simple récolte, selon l'expression qu'a forgée l'école de Le Play. Le plus souvent, ne connaissant pas le feu, ils n'ont pas l'habitude de préparer les aliments.

Ne parlons pas de la cuisine, en pays primitif ou semi-primitif, mais nous en parlerons déjà dès la prochaine fois, au sujet des mitoyens et surtout des avancés. Mais les primitifs sont des mangeurs de récoltes crues ou de viandes crues, non pas qu'ils ignorent tout à fait le feu, mais ils en usent peu, car ils n'ont pas de procédés vraiment valables et efficaces pour allumer le feu et pour l'entretenir.

Quelques-uns parmi eux savent créer du feu en frottant deux bois secs, ou bien déjà en faisant tourner sur un fragment de bois un autre fragment déjà épointé, très rapidement entre les mains. Il leur faut longtemps, parfois très longtemps pour avoir du feu. Ils ne sont pas, par conséquent, inventeurs d'aliments, et ils font donc usage des produits de leur milieu, tels qu'ils leur sont donnés par la nature même, sauf de très rares exceptions.

Étant peu nombreux, étant dispersés par nécessité, surtout les chasseurs doivent s'en aller vers les animaux et courir après eux ou les chasser vraiment au sens premier de l'expression, s'en allant ainsi maintes fois très loin de leur habitat, sans franchir pourtant les frontières connues et les limites désignées des terrains de chasse ou de parcours.

Quels sont ainsi les groupements, toujours menus et peu nombreux et dispersés, qu'ils peuvent composer ?

LES 3 GROUPEMENTS QU'ILS COMPOSENT

Il y a trois groupements élémentaires des primitifs :

LA HORDE ! La horde, ainsi nommée par divers écrivains, et notamment par les anglo-saxons, la société informe et inorganisée à l'intérieur de quoi tout est commun, tout est pareil, les quelques composants de cette agrégation vivant ainsi dans une façon de promiscuité, n'est cependant pas connue. Elle est plutôt réclivée par imagination en prolongeant vers la simplicité l'état social que l'on peut observer parmi les primitifs, en pays colonial.

LA FAMILLE

Au sein même de la horde divisée et inorganisée, existe la famille, au sens ancien du mot, et non du tout au sens nouveau. J'entends par là un groupe de parents, se croyant descendus, à tort ou à raison, il nous importe peu, d'un ancêtre commun. Souvent, ils croient que cet ancêtre était un animal mythique ou fabuleux, animal totem, ainsi qu'il est nommé parmi les Australiens, qui a légué à tous ses descendants son sang, sa vertu et son esprit; peu nous importe donc qu'ils soient ou non réellement les descendants de leur ancêtre supposé, qu'ils croient ou qu'ils soient les descendants d'un ancêtre commun. Ils sont des parents, puisque leur groupement est dès lors recruté par la filiation; ils forment une famille qui comprend, non seulement comme aujourd'hui le couple des époux avec ses descendants directs, mais tous les descendants groupés ensemble d'un aïeul commun ou d'une même ancêtre : les fils, les petits-fils et les arrière-petits-fils à l'occasion et parmi eux les frères et sœurs, vivant ensemble et en communauté de famille étendue. Ce n'est plus la notion de famille comme elle est entendue dans nos pays. Un clan est formé de deux, de trois, de quatre à l'occasion, de ces familles ainsi formées. Un clan est composé, dès lors, de quelques dizaines de

(12)

participants qui sont déjà subdivisés en un sens vraiment grossier, organisés, puisque parmi le groupe ainsi formé, le groupe total, plénier qui est société, nommons le clan, il y a déjà des divisions et des subdivisions, plusieurs familles étant distinctes et opposées déjà au sein du clan.

Mais, à l'intérieur de la famille, il

LE MENAGE

n'apparaît point chez les primitifs ce groupe nouveau qui apparaîtra chez les mitoyens et les avancés: le couple conjugal, famille en notre sens, que je propose de nommer ménage, pour le distinguer de cette famille plus étendue chez les primitifs et qui comprend les descendants pour plusieurs générations d'un ancêtre commun réel ou supposé. Point de ménage en pays primitif, sinon par accident, sinon par occasion, vivant séparément, ayant son existence à part, ayant son foyer, son abri et son travail, ayant son vêtir, et son manger. Rien de pareil, insistons-y, en vérité c'est important, mais le ménage est confondu, absorbé parmi les primitifs au sein du groupement de l'ordre familial formé de tous les descendants d'un ancêtre commun réel ou supposé. La horde d'abord à peine entrevue, mais surtout le clan, l'ordre divisé et subdivisé, comprenant des familles qui n'ont pas pourtant d'existence à part, mais qui sont distinctes et qui, par exemple, dans le campement ont leur place à part, leur foyer à part, tout en restant proches encore, en collaborant entre elles, tel est vraiment le vrai tableau que l'on peut se former de l'état primitif du point de vue de la sociologie; des groupements, par conséquent, des agrégats, comme disait Herbert Spencer, qui ne sont pas vraiment des sociétés à notre sens, élaborées, organisés, subdivisés, des agrégats qui sont pourtant déjà formés d'éléments séparés, distincts et tendent à former des groupes différents, comme ils le deviendront parmi les mitoyens.

A côté de cette distinction de famille,

DISTINCTION D'ÂGES L'ÂGE ET LE SEXE

il y a les distinctions d'âge et de sexe.

Parmi les primitifs, si l'on peut trouver une autorité et si l'on peut donc parler d'un pouvoir, ce sont les vieillards qui l'ont pour eux-mêmes et pour eux seuls. C'est l'autorité des vieux, le pouvoir des anciens, à l'exclusion vraiment de tout autre pouvoir qui figure l'état parmi les primitifs. Il y existe une séparation déjà marquée entre les enfants et les adultes et surtout entre les vieillards et les enfants. Les vieillards sont, parmi ces primitifs, vraiment législateurs et gouverneurs.

Il y a, d'autre part, une séparation des sexes, qui sont vraiment, dans ces populations, tout à fait opposés, séparés qu'ils sont par de vrais tabous. Vous connaissez probablement l'expression tabou qui vient du mot polynésien tapu pour indiquer l'interdiction d'entrer en relation avec un objet ou avec un homme, l'interdiction parfois de voir, interdiction tout au

moins de parler, interdiction aussi, par conséquent, d'agir. Les sexes, en pays primitif, sont séparés par de vrais tabous, les hommes ont leurs travaux, les femmes ont leurs travaux tout à fait différents, et, dans certains moments, il demeure interdit rigoureusement et sous peine de mort, d'entrer en relation d'un sexe avec l'autre sexe. Ainsi apparaît-il, parmi les agrégats des primitifs, des divisions déjà et des subdivisions, mais ils demeurent élémentaires et quasiment informés en plus d'un sens. Des familles déjà se trouvent distinguées et, dans leur intérieur, les sexes sont tracés, vivant séparément, ayant leur culte et leurs travaux différents. Les âges sont séparés aussi, puisque le pouvoir, dans le sein du clan comme dans la horde, appartient toujours aux plus anciens, à ces vieillards qui forment le sénat, si j'ose dire.

Tel est l'état dont sont partis les habitants de nos empires coloniaux, tel est l'état où sont restés jusqu'à aujourd'hui certains d'entre eux et nous concevons, dès à présent, qu'il nous faudra pour l'aborder et pour le transformer, nous conquérants, des moyens singuliers, moyens originaux, tout différents de ceux qu'il nous faudra pour transformer les mitoyens et surtout les avancés.

Troisième Leçon

LES ETATS SOCIAUX DES PEUPLES NATIFS (Suite)

II - L'état mitoyen

Sommaire

Vision liminaire

Distribution (continents et archipels)

Présentation

A - Technologie

Logis

Outils

Actions : Combat

Travail : pastoral
cultural

B - Sociologie

Dimension et structure

Groupes anciens (parents)

tribu

famille

ménage

Groupes nouveaux (voisins)
village
métier
classe

Propos conclusif

Des groupes fermés aux groupes ouverts.

Après avoir dépeint l'état primitif,

L'ETAT MITOYEN

! venons-en à peindre ce second état que l'on peut nommer "l'état mitoyen" ou l'"état moyen", celui qui est, et de beaucoup, le plus fréquent parmi les peuples d'outremer dans notre empire colonial, celui qui est, par conséquent, l'état commun, normal, celui, dès lors, auquel devra se référer la politique coloniale. Marquons, pour ces populations parvenues à un tel état, d'abord leur distribution, leur répartition : Où sont-ils ? Qui sont-ils ? Sont-ils surtout nombreux et très nombreux dans les empires coloniaux du temps présent ?

REPARTITION DE CES

PEUPLADES MITOYENNES

Il y en a - et notamment dans notre empire colonial - un peu partout. Il y en a aussi un peu partout anciennement puisque dans les pays nord-américains et, en particulier, au Canada

AMERIQUE DU NORD

français, les peuples avec lesquels nous fumes en rapport de combat ou d'accord étaient précisément des peuples mitoyens, "demi civilisés" comme on dit quelquefois, selon une expression qui ne me plait que peu. Ainsi, les Iroquois, nos ennemis dans la Nouvelle-France, et ainsi les Hurons demeurés nos amis, combattant avec nous contre les Iroquois, étaient précisément des peuples mitoyens, sédentaires, déjà un peu cultivateurs, restés nomades cependant ou demi-nomades et qui, par leurs institutions étaient vraiment à mi chemin entre les primitifs et, d'autre part, les avancés. Cela est du passé.

AFRIQUE DU NORD

Mais en Afrique, nous trouvons précisément dans la plupart des possessions de notre Empire colonial, des habitants qui, justement, en sont restés à cet état intermédiaire ou mitoyen. Ainsi, les Berbères, ces Nord-Africains, gens de tribus dans le Maroc, gens de villages en Algérie, habitants de l'Atlas, le Haut et le Moyen, habitants aussi de la Kabylie, sont - nous le dirons bientôt avec plus de précision, des peuples mitoyens qui ne sont plus des primitifs, plus avancés et de beaucoup que ne l'étaient les insulaires des archipels océaniques, mais qui pourtant ne sont pas parvenus jusqu'à cet état que l'on peut nommer "état avancé".

AU CENTRE ET A L'OUEST

Mais les Bantous, les Nègres du centre, ceux de l'Ouest, tous ceux qui peuplent notre Afrique occidentale et notre Afrique équatoriale, sauf l'ex-

ception de ces Pygmées qui sont d'une autre race et d'une autre origine, sans exception, sont des mitoyens ou des demi-civilisés, demi-nomades et demi-sédentaires, assez avancés, bien plus que ne le sont divers autres peuples, mais qui, pourtant, n'ont pas su parvenir à cet état de civilisation que nous pourrions trouver chez les Arabes citadins de l'Algérie ou du Maroc.

TOUAREGS NOMADES ! Bartouls et Kabyles, et aussi tous ces Touaregs demeurés nomades qui font cultiver par des serviteurs ou des esclaves, qui sont restés, par conséquent, des cavaliers, des chameliers, ainsi qu'au temps de Mahomet, qui ont des chefs, mais contestés et sans cesse ébranlés, qui ne sont pas, par conséquent, parfaitement civilisés et avancés.

Ainsi, vingt millions d'hommes environ, en pays africain, sont des mitoyens ou des demi-civilisés.

ASIE
INDOCHINE ! Mais en Asie, nous trouvons ainsi, dans le pays indochinois certains de ces Moïs, habitants des forêts, qui font le lien, la transition des primitifs aux mitoyens, qui sont par tradition des primitifs et qui, pourtant, déjà ont adopté certains progrès dans le plan matériel que leur ont appris les peuples voisins. Ils ont de grandes maisons à l'intérieur desquelles on peut trouver des groupes familiaux très étendus, maisons sur pilotis, qu'on a souvent décrites. Ils ont des champs aussi et si, par conséquent, au plan social et collectif, ils sont restés des primitifs, au plan matériel, productif, ils sont déjà plus avancés, plus affinés et il convient de les ranger ainsi parmi tous les mitoyens.

Dans le Nord aussi de ce pays indochinois, dans les montagnes du Tonkin, maintes populations vivant à part des Tonkinois ou bien des Annamites : ainsi les Mécas et les Mans; d'autres encore ici et là, jusqu'en Cochinchine et au Cambodge; ils sont aussi des mitoyens, demi-civilisés, déjà cultivateurs, sédentaires, établis, ayant des industries, produisant, échangeant, étant en relations avec les peuples avancés, les Annamites notamment, et marquant aussi à leur façon la transition du primitif au mitoyen.

ARCHIPEL Océanien ! Et même enfin, dans l'archipel océanien, nous rencontrons aussi des peuples mitoyens, demi-civilisés qui ne sont plus, à beaucoup près, des primitifs et qui, en plus d'un sens, seraient déjà peut-être bien des avancés; non plus les ou les Dayaks de Bornéo, ou bien les Philippins de l'île de Luçon, qui sont des primitifs et de vrais primitifs, mais bien des Taïtiens, Polynésiens déjà plus affinés, plus cultivés, plus avancés, ayant des industries, ayant aussi des arts industriels, étant navigateurs, marins aventureux, puisqu'ils ont su franchir les mers jusqu'à Madagascar et jusqu'en Amérique.

Ils sont donc des mitoyens et non, comme on le dit, même aujourd'hui - ainsi Alain Certault dans son dernier ouvrage non plus des primitifs, des arriérés, des hommes naturels, mais bien déjà, en plus d'un sens, civilisés, contaminés ou infectés par le progrès.

**DESCRIPTION AU PLAN
TECHNOLOGIQUE ET AU
PLAN SOCIOLOGIQUE**

Si, par cette distribution, nous pouvons voir qu'ils sont nombreux, disséminés partout sur tous les continents de notre Empire colonial, il nous reste à en esquisser la présentation, faisant leur portrait, disant ce qu'ils sont, soulignant leurs traits, leurs caractères, au plan de la technologie et au plan de la sociologie.

A - S'ils sont disséminés et répartis un peu partout dans les pays d'outremer, le motif en est clair. Ils ne sont plus, ainsi qu'étaient les primitifs, les peuples de désert, de forêts, mais insulaires et montagnards, montagnards toujours comme on pourrait dire puisque les îles, en vérité, sont montagnes dans l'eau et que l'Océanie surtout est peuplée d'habitants qui sont, en même temps, des riverains navigateurs, mais, d'autre part, des montagnards cultivateurs

A - Au plan technologique

Insulaires, montagnards, peuples de savanes, non plus de forêts ou bien de désert, tels sont les mitoyens marqués ainsi, visiblement par leur décor, par leur milieu, lequel d'abord a réagi directement sur la technologie de ces populations, autrement dit leur industrie, leur faculté de production, leur économie.

A cet égard, le trait fondamental, c'est qu'ils sont toujours ou presque toujours des demi-fixés, non plus nomades ou errants, ou tout au moins semi-errants, comme l'étaient les primitifs, mais établis et habitants (dans le vieux sens de l'expression où l'on prenait ce mot dans les îles Antilles au temps de notre ancienne monarchie). Autrement dit, cultivateurs et éfricheurs, exploitant le sol, domiciliés en un lieu nommé, mais qui pourtant restent nomades en quelque sens itinérants par occasion et de façon intermittente ou périodique, restant éleveurs, demeurant pasteurs et restant chasseurs, bien qu'ils soient aussi des cultivateurs ou des exploitants.

**DOUBLE ACTIVITE DE CES
POPULATIONS :
AGRICULTEURS ET SEMI-
ITINERANTS**

Ce qui dépeint, par conséquent, l'économie des mitoyens, c'est une double activité : agriculteurs, bien sûr, sédentaires bien sûr, mais d'autre part nomades aussi, itinérants, suivant leurs troupeaux, pratiquant ainsi cette transhumance qu'on pratique encore parmi les montagnes de la métropole, vivant l'hiver en savane, ou en plaine, vivant l'été en désert, en montagne, suivant le troupeau ainsi qu'autrefois les vieux primitifs, nous l'avons marqué,

suivaient le gibier. Demi-sédentaires et demi-errants, tels sont toujours et quasiment sans exception les peuples nitoyens dont nous allons parler.

Cela se voit en regardant aux trois

LES TROIS ASPECTS DE LEUR TECHNOLOGIE

aspects de leur technologie et de leur industrie : leurs logis, leurs outils, leur action.

I° - Leurs logis - Ce ne sont plus, comme tantôt, de menus abris avec des branches d'arbres, mais bien des constructions, et nous dirons sans trop

I. - LEURS LOGIS

forcer peut-être bien cette expression, des "bâtimens", nommant par là la tente ou la maison, car la tente d'abord est un bâtiment qu'on peut planter et déplanter fort aisément, qui permet

LA TENTE

donc le changement de lieu pour l'habitant, un bâtiment pourtant et parfois compliqué qu'il faut des heures pour fixer et qui comprend déjà parfois en pays africain des compartimens et des divisions, pouvant d'ailleurs parfois avoir très grandes dimensions, cinq ou dix mètres et maintes fois plus.

La tente ainsi est donc en plus d'un sens un véritable bâtiment. Il n'y a tente au sens vrai du mot que si l'on cultive sur quelque terrain, s'il faut s'arrêter pour quelques semaines ou plusieurs mois, ainsi que font les Moïs.

Ailleurs, ce sont chez les Hurons et chez les Iroquois, comme chez les Peaux-Rouges subsistant aujourd'hui, de très menues tentes, légères, qu'on peut transporter ailleurs sur le dos du cheval qui a mission de les porter. Mais c'est la maison qui déjà paraît chez ces nitoyens

LA MAISON DE PAILLE (PAILLOTE, CAGNA) ET LA MAISON DE PIERRE

semi-avancés : la maison de roseau, la maison de branchage ou la maison de paille; c'est la pailote ou la cagna (d'un mot indochinois), vraie maison déjà puisqu'elle est bâtie, qu'elle doit rester et que, si l'on part, il faut la quitter. Mais déjà parfois il nous apparaît chez ces nitoyens la maison de pierre, ainsi que chez nous : la vraie construction. Ainsi au Maroc et en Kabylie. Non seulement l'habitation façonnée de torchis, comme on peut le voir dans le monde arabe et qui se fonde et se dissout tout au milieu d'un lac, quand par hasard de grosses pluies viennent sévir, mais bien la maison de pierre au sens français, bâtie sur le tracé d'un plan, divisée déjà en compartimens, très sommairement, mais très nettement, et la maison où vivent aujourd'hui tous les Kabyles d'Algérie est l'exemplaire, en vérité, le plus archaïque qu'on puisse trouver de l'habitation dans le sens nouveau, l'habitation qui vient donc impliquer que l'on est cultivateur, que l'on a un champ, que l'on doit rester pour plusieurs années dans un même lieu, quitte à s'en aller pendant quelques mois au cœur de l'été, parmi les montagnes, suivant les troupeaux, comme font les Kabyles et comme font les Marocains dans le Moyen Atlas et le Haut Atlas, ou bien comme le font aussi tous ces Berbères de l'Aurès qui sont plus nomades que

cultivateurs, ou comme font enfin dans nos pays européens, jusqu'aujourd'hui, les insulaires de la Corse ou de la Sardaigne avec les montagnards des Alpes ou des Pyrénées. Tout un état d'activité, tout un moment de l'industrie qui n'est donc pas, et il s'en faut, disparu de notre propre continent.

2 - Si le logis implique ainsi évolution,

2 - L'OUTIL

! transformation très déclarée et caractérisée, c'est l'outil surtout qui vient l'attester, puisqu'un progrès à cet égard tout à fait radical a pu être opéré depuis nos primitifs jusqu'à ces mitoyens qui sont séparés de ces primitifs par un vrai fossé.

Les primitifs avaient, nous l'avons dit, de très simples outils, prolongement direct de la main ou du pied, objets utilisés, mais non pas fabriqués, mais non pas transformés, du moins sauf exceptions.

Mais ce qui apparaît parmi ces mitoyens au plan proprement de la technologie ou bien de l'industrie, c'est l'outil fabriqué, nous le dirions artificiel, cet instrument confectionné à l'image sans doute de quelque membre humain, mais cependant tout adapté et s'éloignant de plus en plus de son modèle primitif. Outil proprement dit au sens européen :

c'est la houe, tout d'abord, et l'arsaire aussi

LA HOUE

! La houe surtout, qui vient remplacer ce bâton pointu, appointi au feu, déjà un instrument de fer, forgé, qui implique ainsi une connaissance de métallurgie, et qui suppose, en vérité, tout un progrès presque infini, depuis le primitif jusqu'au mitoyen, la houe recourbée dont usent encore nos paysans dans la Sardaigne ou dans la Corse, dans l'Italie et la Provence ou bien le Languedoc. Les journaliers de ces derniers pays n'aiment point se servir de la pioche nouvelle, la pioche piémontaise, dont on use dans le Nord, mais ils retournent autant qu'ils le peuvent à la vieille houe qui leur vient des Romains, et, par eux, des Grecs. La houe c'est le premier des instruments forgés, moyen déjà de pénétrer le sol, de violer la terre plus profondément que n'ont pu le faire tous les primitifs.

Mais ce n'est pas le seul progrès qu'aient

L'ARSAIRE

! apporté les mitoyens. Ils ont connu aussi un instrument qui impliquait l'intervention des animaux et c'est l'arsaire, autrement dit l'aspect premier de la charrue. L'arsaire de bois muni d'une pointe ou bien d'un couteau, d'abord en bois dur, et plus tard en fer, le plus fréquemment comme chez les Noirs dans toute l'Afrique.

Impliquant ainsi la métallurgie, cette découverte est révolutionnaire, impliquant aussi, du moins pour bien agir, et avec plein effet, l'intervention des animaux. J'ai déjà dit au début qu'à la rigueur cet instrument n'implique pas tout strictement et rigoureusement l'intervention des ani-

**AU DEBUT L'APPAIRE
NECESSITE L'INTERVEN-
TION DES HUMAINS,
PUIS, PLUS TARD,
PROVOQUE CELLE DES
ANIMAUX DOMESTIQUES**

maux. L'araire léger qui gratte le sol, sur-
tout en surface, ou qui l'égratigne ainsi
qu'on le dit, peut être conduit, poussé par
l'animal humain. On le peut voir tirer en de
certains pays par la femme ou par l'homme,
ou bien, tout au moins en un état de transi-
tion, par une femme ou une femme avec un homme,
ou par une femme et un chameau. Par conséquent, cet instrument
n'implique pas en soi l'intervention des animaux.

Mais dès qu'il progresse, et lorsqu'on prétend qu'il ouvre
le sol plus profondément, il faut alors que l'animal entre en
action. Autre progrès qui met vraiment un fossé profond du
mitoyen au primitif. Cet animal domestique serviteur de l'hom-
me, travaillant pour lui, et tout d'abord tirant cet instrument
de violation du sol sans lequel bien sûr une exploitation au
sens vrai du mot n'aurait pas eue lieu dans les pays neufs.

L'intervention des animaux domestiques constitue le plus
grand progrès qu'ont apporté dans l'industrie les mitoyens :
le chien d'abord, et puis le boeuf et le chameau, puis l'âne
aussi dans certains pays. Tous ces animaux coopérateurs de
l'espèce humaine et qui ont pu porter ainsi de plus en plus le
poids de ce travail industriel et culturel qui a pu permettre
à ces mitoyens de s'émanciper en s'enrichissant de la servitude
où restaient toujours les plus primitifs.

Mais les animaux, s'ils ont pu aider ces cultivateurs
demi-sédentaires à cultiver mieux, n'ont pas pu pourtant les
alléger d'une autre tâche ou les soulager d'un autre fardeau
puisque ces mitoyens, sauf rares exceptions, ignoraient la
voiture. Ils ne connaissaient pas le véhicule pour ce motif

**DIFFICULTES DE
TRANSPORT DU FAIT DE
L'IGNORANCE DE LA ROUE**

qu'ils ignoraient la roue, cette invention
surgie ici et là et que n'ont pas connue,
ne l'oublions jamais, des peuples très nom-
breux, parfois très avancés en plus d'un
sens : ainsi les Mexicains, ainsi les Péruviens, grand peuple,
Etat organisé, ignoraient la roue. Ils n'avaient pas de véhi-
cules, ne connaissaient donc nul autre procédé pour transpor-
ter les hommes ou les fardeaux que le portage auxquels les
Nègres d'aujourd'hui ou les Nègres d'hier demeureraient attardés.

Le transport par voiture étant donc ignoré des peuples
mitoyens, sauf très rares exceptions, n'a pas pu servir à
l'avancement d'ordre matériel des populations, ainsi retardées.
C'est le motif, ou c'est l'un des motifs de par lesquels ces
mitoyens sont demeurés bon gré mal gré demi-civilisés, n'ayant
pu accéder à l'état supérieur, à l'état avancé quant au plan
matériel.

**L'APPARITION DES
RECIPIENTS CHEZ EUX**

Un autre progrès concernant l'outil
s'est manifesté chez les mitoyens et c'est
l'apparition des récipients proprement dits.

Les primitifs, nous l'avons dit, ont ignoré, sauf exceptions,
la poterie. Ils avaient des outres ou bien des vessies, mais

(1)

(12)

non pas des vases ou bien des vaisseaux. La poterie va désormais surgir chez ces populations établies, vivant de la terre, cultivant le sol, qui sauront ainsi pétrir l'argile, le modeler, d'abord dans tour, ainsi qu'ont fait les primitifs, avec la main pour seul outil, et plus tard avec le tour à potier, lequel était nu, tantôt par la main, tantôt par le pied.

ETTE APPARITION LEUR
BRUIT ET DE CONSERVER
T D'ÉPARGNER POUR
VITER LA DISETTE

Ce fut aussi un second progrès, l'un de ceux qui ont permis de conserver et d'épargner et ce sont ainsi des populations déjà établies, cultivant le sol, qui ont pu pratiquer pour la première fois la mise en réserve, la conservation des produits du sol, et qui, par là ont pu se libérer de la menace de disette et de famine qui a pesé pour ainsi dire à tout instant parmi les peuples primitifs qui n'avaient nul moyen de garder leurs produits.

ADOPTION DE MACHINES:
MOULIN À EAU
MOULIN À HUILE

Bien plus, on a pu voir en de certains endroits, ces peuples mitoyens adopter la machine, autrement dit cet instrument qui n'est pas nu par un effort humain, qui n'est pas nu non plus par l'effort animal, mais dont la force vient d'un élément inanimé. La machine à eau fut déjà connue de certains des peuples que l'on peut ranger chez ces mitoyens : ainsi, les Berbères de notre Algérie connaissaient déjà le moulin à eau que les Romains avaient légué à ces populations de l'Afrique du Nord, ce qui suffit à souligner que ces populations de l'état mitoyen sont ouvertes déjà à l'emprunt extérieur. Autant les primitifs restent fermés à l'influence des pays circonvoisins qui leur offriraient la voie du progrès, autant les peuples mitoyens, les Nègres notamment et les Berbères aussi, ont su emprunter à ces étrangers tel de leurs progrès adaptant fréquemment diverses inventions dont ils font leur profit : le moulin à huile, venu des Romains, qui n'est pas machine, puisque nu toujours par le pouvoir des animaux. Mais, le moulin à eau que les Romains aussi leur ont légué, qui est machine au sens parfait et précis, puisqu'il est nu par la force de l'eau.

Le chemin dès lors viendra donc s'ouvrir à tous les progrès de notre industrie puisque ces peuples établis en un certain lieu déterminé seront tout prêts avec le temps, à accueillir nos inventions, qu'ils s'ouvriront très largement à nos révélations de l'ordre matériel, ce que les primitifs n'avaient jamais pu faire étant errants, itinérants, fuyant tant qu'ils le pouvaient la relation avec les concurrents civilisés.

3 - L'ACTION

3° - Voilà, n'est-il pas vrai, d'immenses nouveautés, touchant le loisir et touchant l'outil. Mais touchant l'action, le progrès aussi est manifeste

4) GUERRIERS AYANT
ADOPTÉ LE FER

S'ils sont toujours, comme l'étaient les primitifs, des peuples de combat, ils le sont bien mieux, avec plus d'effet, plus nourri-

rement, puisque le fer aussi vient désormais prendre son rang parmi leurs armes, ainsi qu'il prit son rang parmi tous leurs outils : des armes de fer, des armes forgées, ils les ont déjà. Des armes de cuivre, de bronze, tels les Africains, les Océaniens dont les casse-tête de bronze ou de fer peuvent être admirés dans de nombreux musées. C'est la métallurgie qui semble ici encore avoir offert à ces guerriers restés guerriers plus que jamais le chemin du progrès quant à la destruction.

Mais si le combat reste donc ainsi leur

b) TRAVAILLEURS ! activité dans la tradition, c'est le travail aussi et le travail de plus en plus industriel et productif, bien plus amplifié, bien plus compliqué que ne fut celui des vieux primitifs puisque, nous l'avons dit, s'ils sont pasteurs toujours, s'ils sont chasseurs encore, s'ils sont pêcheurs parfois, ils sont aussi de plus en plus cultivateurs, agriculteurs. Leur action est double et implique donc un plus grand effort, effort subdivisé, diversifié, qui requerra pour la première fois la division des tâches et des travaux les femmes cultivant et les hommes chassant ou pêchant. C'est là un fait des plus communs chez les Océaniens et Africains.

ETAT DE CULTIVATION ! désormais conjoints de plus en plus étroitement et l'on voit donc ces peuples mitoyens accéder à cet état nouveau auquel il nous faut bien arriver : non plus d'exploitation des ressources du sol par la chasse ou la pêche, sans les reconstituer et sans les reforgez, mais désormais il faut bien parler de culture, de mise en valeur puisque la culture, même primitive, même arriérée, culture par la houe, culture par l'araire qui implique toujours reconstitution des ressources du sol, refécondation du terroir cultivé.

Des cueilleurs, des chasseurs vivant tout seuls aux temps premiers, sont donc sortis, par des chemins tout divergents, d'une part les pasteurs qui, maintes fois, restent pasteurs, n'accédant pas à cet état nouveau de l'agriculture et d'autre part l'état nouveau plus avancé, plus productif, l'état fécondant et reconstituant, le stade colonial d'agriculteur, auquel il semble bien que certains primitifs aient atteint directement, ayant appris souvent de leurs voisins ce grand travail du fer qui est pour eux la porte du progrès.

B - Au plan sociologique.

Quel est donc, en second lieu, cet état considéré du point de vue de la sociologie ?

LES SOCIÉTÉS
HAMEAUX ET VILLAGES

Les innovations vont nous paraître radicales, aussi, marquant la distance de ces mitoyens aux vieux primitifs. D'abord, toujours, ainsi qu'il faut, considérer en premier lieu les

sociétés. C'est de l'ampleur, de la grandeur des groupements sociaux qu'il faut parler. Ils sont plus nombreux, ils sont plus peuplés. Ils sont comptés, non plus par des dizaines, et quelquefois, bien rarement, par des centaines, comme c'était le cas pour les primitifs, mais par des milliers et quelquefois des dizaines de milliers; ainsi les villages dans pays noirs, ainsi les tribus en pays berbère sont peuplés par fois de milliers d'habitants.

Etant plus nombreux, plus peuplés, les groupes sociaux de ces mitoyens sont aussi plus denses ou plus serrés. Les êtres humains se sont rapprochés; ils font des hameaux ou bien des villages. Ils sont des villageois agglomérés, organisés, et il se trouve ainsi que le groupe social offre des facultés, de possibilités d'autant plus grandes, plus souples que ne pouvait offrir la horde ou le clan des primitifs.

Etant plus nombreux, ils sont plus divers et la société se fait compliquée, compliquée bien plus qu'elle ne l'était chez les primitifs et nous trouvons déjà chez ces mitoyens des groupements sociaux de deux ordres surtout : les groupements anciens et les groupements nouveaux.

I - LES GROUPEMENTS ANCIENS

Par les premiers, j'entends ceux qui existaient déjà parmi les tous primitifs et en particulier les groupes de parents. Ils subsistent toujours parmi ces peuples, mais aussi la tribu

LA TRIBU TRANSFORMÉE

déjà très grande, très amplifiée, la tribu transformée et organisée, ayant réalisé pour la première fois un état de paix dans son intérieur qui n'existait pas chez les primitifs puisque la fixation du sol implique, en vérité, qu'à l'intérieur du groupement social, il règne en général l'état de paix, l'hostilité devant enfin cesser et c'est précisément l'état nouveau qu'ont réalisé au sein de la tribu les peuples mitoyens.

LA FAMILLE PLUS ORGANISÉE ET PLUS ORDONNÉE

Mais la famille aussi parmi les primitifs, que l'on a vue germer, existe toujours; elle est plus distincte et plus fermée; elle est retranchée de plus en plus au centre de la tribu, vivant pour soi, avec son chef; le paterfamilias - du moins, c'est le cas le plus fréquent chez les Berbères et les Nègres de l'Afrique - quelquefois aussi l'oncle maternel, frère de la mère, lequel exerce le pouvoir chez les populations qui sont dans cet état nommé "matriarcat", peut-être un peu à tort. Dans ces pays, la filiation se fait par les femmes et non par les hommes; et l'autorité, dans le sein du groupe, appartient dès lors, non plus au père, mais bien à la mère et le représentant, presque dans tous les cas, est l'oncle maternel, le frère de la mère qui joue ainsi chez cette population le rôle exactement qu'avait joué, chez les Romains des temps premiers, le paterfamilias.

Mais peu importe qu'elle soit paternelle ou maternelle,

patriarcale ou matriarcale, la famille est organisée et ordonnée. Elle a son chef et quasi tout puissant. Le groupe familial est désormais, parmi ses peuples mitoyens, le vase clos qu'il restera pendant longtemps jusqu'aux temps présents.

**NOUVEL ASPECT DE LA
FAMILLE :
LA POLYGYNIE**

C'est dans cet état qu'il apparaît une autre innovation que les primitifs avaient ignorée : la polygynie - et je ne dis pas la polygamie - Le polygyne épouse plusieurs femmes légitimement, non pas quatre femmes comme c'est la règle au nom du Coran, mais souvent bien plus, sans limitation, par dizaines souvent, par centaines parfois s'il est un chef puissant. Moyen précisément déjà de travailler, de cultiver, de s'agrandir, d'accroître son pouvoir, d'augmenter son profit. C'est, quel que soit l'intérêt maintes fois douloureux de cette institution, ce qui suffit à marquer que le progrès dans l'ordre matériel est apparu. Il faut exploiter; et c'est ainsi une première apparition d'une "main d'œuvre de couleur" ainsi que nous dirions, les femmes et les enfants étant alors les travailleurs et la famille étant ainsi une culture d'entreprise et d'industrie. Rien de pareil n'avait lieu parmi les primitifs dont nous avons parlé.

**LE MENAGE MEILLEUR
DESSINE DANS LA
FAMILLE**

Le ménage enfin, couple conjugal, a gagné aussi dans son influence et sa distinction. Il est mieux dessiné au sein du groupe familial. Il a son logis. Il a ses outils. Il a son travail. Il a son actif, son profit et j'ai pu montrer, touchant les Kabyles (dans un ouvrage intitulé : "Coutumes algériennes") que le pécule familial est désormais séparé de l'actif familial; le bien privé du couple conjugal apparaît déjà dans cet état social.

**II - LES GROUPEMENTS
NOUVEAUX**

Mais ces groupes anciens ne restent pas les seuls qui soient en vue dans ces populations et le progrès très fréquent au sens social est, par l'apparition de groupes nouveaux, inédits, que les primitifs n'avaient pas connus. Ces groupes nouveaux, puisqu'ils ne sont plus groupes de parents, ainsi que l'étaient famille ou tribu, ménage aussi, mais groupes de voisins, sociétés d'habitants, formées, gardées aussi et perpétuées pendant longtemps par le seul fait qu'on vit ensemble et par la seule vertu de cette habitation où, pour parler mieux, de cette cohabitation qui est le fait surtout des peuples mitoyens.

LE VILLAGE

Tous ces voisins qui sont venus parfois de tous les points de l'horizon pour se fixer dans un même terroir, ont acquis ainsi et par l'effet du temps un esprit social et un sens social. Ils se sentent liés par leurs pouvoirs et leurs devoirs. Ils sont de plus en plus tenus pour des parents, des pseudo-parents ou semi-parents, ayant mêmes devoirs, mêmes pouvoirs que les parents et cela va très loin, et dure longtemps. Et la société formée ainsi

par les voisins est restée vivante, active jusqu'aux temps présents, non seulement dans les tribus, mais bien aussi dans les cités. Et nous savons que dans de grandes villes du très Proche-Orient, les voisins sont tenus des devoirs des parents, portant le deuil, ainsi que des parents, devant secours à leurs voisins, punis aussi pour eux à l'occasion et responsables donc de ces délits commis par tel ou tel de leurs voisins. Ainsi, lorsque, selon une coutume toujours conservée jusqu'aux temps récents, le mari trompé était mis sur l'âne et promené dans la ville en signe dérisoire pour marquer le mépris qu'on doit avoir pour le mari qui ne sait pas régner dans sa propre maison, quand il était absent, c'était le voisin qui montait sur l'âne en son lieu et place, pour ce motif que le voisin, presque parent, aurait bien dû intervenir et jouer ainsi le rôle d'un vrai parent.

PARENTS, VOISINS, VILLAGEOIS

Ces parents-voisins, qui seront bientôt des voisins tout purs, ce sont les villageois qui vont former ainsi les groupements nouveaux des peuples mitoyens. Ces peuples sont presque toujours des peuples villageois, formant ainsi, toujours fixés au sol, ces agglomérations toujours plus comprimées, vivant ainsi dans une intimité de proches, groupes villageois qui ont leurs statuts ou leurs règlements, souvent coutumiers, quelquefois écrits, et qui sont liés en tant que voisins, par leurs pouvoirs et leurs devoirs, réalisant entre eux communauté d'habitation d'abord, vivant ensemble étroitement, intimement, se surveillant, se secourant aussi, mais d'autre part, réalisant aussi communauté d'occupation, d'activité, cultivant ensemble, voyageant ensemble. Enfin et surtout, ayant entre eux communauté de possession ou de propriété puisque le village et son territoire est propriété du groupe en entier, qu'ils ont ainsi en tous les sens leurs intérêts liés toujours étroitement, toujours intimement.

LE MÉTIER

Et ce village, si essentiel qu'il soit, définissant vraiment les peuples mitoyens au plan du moins de la sociologie, n'est pas le seul des groupes nouveaux et parmi eux apparaît déjà, en maintes occasions, ce groupe qui est le métier ou la classe : ils ont des artisans spécialisés, des forgerons tout principalement puisque c'est le travail du fer qui marque leurs progrès dans le plan matériel. Ils ont partout des forgerons spécialisés vivant à part, tenus pour sacrés ou pour impurs - toujours sacrés, en bien ou en mal. Et lorsque des relations pourront avoir lieu de village à village, ils formeront un corps, une caste, s'organiseront en un métier proprement dit, ayant ses traditions, ayant ses conceptions, ses superstitions.

Village et métiers, ce sont ainsi de grandes nouveautés qui sont apparues parmi tous ces peuples, progressivement à plus d'un égard. Il restera toujours que le pouvoir fondamental, l'autorité dans la tribu, la famille, le village,

sera, comme autrefois parmi les primitifs, le pouvoir des vieillards. Pouvoir déjà limité, compensé, c'est aussi la grande innovation qui apparaît parmi ces peuples mixtes, compensé par le pouvoir du chef, le pouvoir personnel qui vient grandir de plus en plus. Ce chef qui tend déjà à s'émanciper, à se libérer du pouvoir ancien des vieux de tribu, c'est là la transition qui s'accuse déjà sans toujours s'achever parmi ces peuples mixtes.

Pour conclure en un mot touchant la relation des mixtes avec les primitifs, nous dirons que tous ces peuples mixtes, s'ils sont plus nombreux, ils sont plus ouverts, ils sont entrés en relation avec des peuples étrangers, ils ont acquis des inventions, gagné des procédés; ils sont entrés déjà par les rapports de société à société, dans la voie d'un progrès, lequel s'est affirmé conjointement au plan de la technologie et au plan de la sociologie aussi.

Dans l'ordre matériel et l'ordre spirituel, ils ne sont plus, en aucun sens, des primitifs.

Quatrième Leçon

III - Les avancés

Sommaire

Vision générale

Distribution - Des côtes aux plateaux

Présentation

A - Technologie

Logis : temple et palais; atelier, magasin

Outils : combinés et composés,
charrue et chariot
meulin et vaisseau

Travaux : culture et pâture
fabriques et échange

Concepts nouveaux : monnaie et gain

B - Sociologie

Amplification : inter-relations des groupes sociaux.

Groupes anciens :

complication

effacement (sauf le village)

Groupes nouveaux

ville : protection et relation

métier

État (imparfait)

la route

le code

le scribe

Propos terminal : Souverains, Dynasties, l'Etat et l'impôt.

Si l'état mixte nous paraît loin déjà

L'ETAT AVANCE de l'état primitif, il est tout aussi vrai que l'état avancé dont nous allons parler soit fort loin aussi de l'état mixte.

Cet état avancé dont on douta pendant longtemps qu'il existât parmi les peuples d'outremer dans notre empire colonial, il existe pourtant tout au moins ça et là, et s'il n'est pas, comme il s'en faut, aussi fréquent que l'état mixte, il faut cependant qu'en on tienne compte dans la politique qu'il convient de suivre touchant nos sujets.

REPARTITION DES AVANCES

Marquons d'abord, comme déjà nous l'avons fait tantôt pour les primitifs et les mixtes, la distribution, la répartition de ces avances.

Ils ne sont plus des peuples de désert ou bien des peuples de forêt, des peuples de montagne ou de savane, mais des peuples de plaines et de plateaux, ou bien, s'ils sont des insulaires vivant quelquefois dans les archipels, ils sont peuples de côte ou bien peuples de rive. Et c'est déjà le fait qui peut nous expliquer pourquoi l'on peut trouver dans un même pays, non éloignés souvent les uns des autres, des peuples avancés avec des peuples mixtes, avec aussi parfois des peuples primitifs. Ainsi, dans l'île de Luçon, les trois degrés nous sont donnés : sur la côte, d'abord, des peuples avancés et imprégnés depuis longtemps de l'influence européenne; un peu plus loin, des peuples mixtes; enfin, au fond de la forêt, des peuples primitifs encore mal connus et jusqu'aujourd'hui peu pénétrés; ainsi les Bonsaï et les Igarrot.

Parfois aussi, on peut trouver dans le sein des déserts des peuples avancés lorsque dans ces déserts sont répartis des oasis fécondes et cultivées, au sein desquels, par le contact avec des peuples étrangers, ont pu venir se réfugier, s'abriter des peuples avancés.

Peuples de côtes ou bien de plaines ou de plateaux, quelquefois aussi peuples d'oasis, tels sont les peuples avancés, les peuples affinés, vraiment les plus civilisés que nous puissions trouver dans nos pays coloniaux. Où sont-ils donc ? Il faut le dire en quelques mots.

AFRIQUE DU NORD

En Afrique d'abord, puisque déjà tout le Nord africain est occupé depuis longtemps par des Etats ou des pseudo-Etats déjà organisés, ayant leur souverain, avec sa cour et ses bureaux, ayant déjà un germe donc d'une organisation, d'une administration, et qui, à coup sûr, sont plus avancés que les peuples noirs du Centre africain, infiniment plus et depuis longtemps.

Dans l'Afrique de l'Est, il est aussi des peuples

avancés, non seulement les Egyptiens, favorisés depuis longtemps par le contact européen, mais en un sens les Ethiopiens formant aussi depuis longtemps un Etat unifié, un pseudo-Etat, un para-Etat avec un souverain, un culte national,

**AFRIQUE DE L'EST:
EGYPTIENS
ET ETHIOPIENS**

mais qui, pourtant, n'ont pas connu domination sur le pays, domination incontestée, illimitée. En sorte que ce souverain figure de l'Etat, image du pouvoir est sur le chemin de l'autorité, sans qu'il y soit pourtant parvenu tout à fait. Tout récemment, ces ans derniers, lorsqu'un criminel était condamné par le tribunal à l'exécution - puisque déjà dans ce pays régnaient des tribunaux, ce signe de l'Etat - l'exécution était confiée à la victime du délit ou à ses parents ! L'Etat condamnait, mais ne savait pas, ne voulait peut-être pas exécuter. La vendetta, l'exécution privée s'insérait au sein de l'Etat et le ministre de la répression était la victime ou sa famille. Le vieux droit privé subsistait ainsi au sein du nouveau droit public.

Telle est la transition que nous pouvons trouver ici et là en pays africain, marquant ainsi que cet état plus avancé, moins attardé, dont nous parlons, a ses degrés, ses nuances et sa gamme quasi infinie.

En Asie aussi et surtout, nous pourrions rencontrer des peuples avancés et, en particulier, dans notre Empire colonial. Ainsi l'Annam, avec son souverain législateur, avec sa cour et ses bureaux, ayant déjà, depuis trois siècles environ, des codes écrits, textes rédigés, des lois par conséquent en notre sens français, puisque déjà dans le pays d'Annam, vers le milieu du XV^{ème} siècle, un code a pu être établi et promulgué sous le nom de code des L^{es}.

Un roi législateur, un Etat gouvernant, c'est là ce que possèdent dans notre état colonial, les Annamites tout d'abord, mais bien aussi les Cambodgiens, mais à un moindre degré, et d'autre part, surtout dans l'Empire

ASIE : ANNAM

hollandais, les Javanais, peuple très avancé et très civilisé, ayant son droit, son industrie, son art, tout un déploiement de raffinement qui fait de ce peuple une des avant-gardes du progrès matériel, du progrès spirituel, dans tout le monde indonésien. Des peuples donc qui sont déjà très loin par maints aspects de leur mentalité, par maints aspects aussi de leur activité, des peuples noirs de l'Afrique de l'Ouest ou bien, surtout, de l'Afrique du Sud.

En Amérique aussi il fut, du moins aux temps anciens, dans l'Empire espagnol, des peuples avancés. Ainsi les Mexicains, ainsi les Péruviens, lesquels avaient aussi leurs souverains et quasi tout puissants, leurs gouvernements qui régnaient partout sur de grands pays, états déjà suffisamment élaborés,

**AMERIQUE :
MEXIQUE - PEROU**

(1)

« Les Cours de Droit »
3, Place de la Sorbonne, 3

C

Répétitions écrites et orales
Reproduction Interdite

Source : BIU Cujas

(12)

suffisamment organisés, pour avoir fait des routes, avoir bâti des ponts, avoir pu étendre par tous ces moyens un pouvoir très grand sur le continent, avoir conquis des pays éloignés, avoir colonisé, avoir organisé, avoir assimilé aussi déjà par des moyens élaborés des peuples éloignés.

Ainsi, il existait et il existe toujours dans les Empires coloniaux et en particulier dans l'Empire français, des peuples français qu'il ne faut pas traiter ainsi qu'on traiterait, dans leur propre intérêt les peuples mitoyens ou bien surtout les peuples primitifs.

Pour le comprendre mieux, il nous faut procéder à la présentation des peuples avancés, brosser le tableau des populations méritant ce nom, en nous plaçant d'abord au point de vue de la technologie, en nous plaçant aussi et surtout au point de vue de la sociologie, autrement dit le matériel et le spirituel.

A - AU PLAN TECHNOLOGIQUE

A - Au plan d'abord de la technologie, ces peuples avancés le sont en tous les sens de l'expression puisqu'ils ont atteint à d'immenses progrès que n'ont pu soupçonner et approcher, fut-ce de fort loin, les peuples mitoyens. Quant au logis, quant aux travaux, quant aux outils, les peuples avancés sont comme un monde à part.

I - LES LOGIS

I° - Quant aux logis, d'abord, puisqu'ils ont des maisons comme déjà pouvaient avoir des bâtiments les peuples mitoyens, mais de grandes maisons et d'amples constructions, non seulement des bâtiments pour l'usage privé, mais bien ce fait nouveau qui apparaît ici pour la

première fois, des monuments d'ordre public et, en particulier, le temple et le palais.

2 CREATIONS : LE TEMPLE ET LE PALAIS

Ce sont deux créations des peuples avancés. Edifices donc déjà amplifiés, et de plus en plus où pourront se rassembler de très nombreuses réunions, où pourra donc se concentrer, se condenser la vie de société pour des milliers et des milliers d'individus, bien plus que ne pouvaient jamais réaliser la vie de société les peuples mitoyens. Le temple et le palais, lequel d'abord contient l'habitation du souverain, mais qui contient aussi tous ses bureaux, insigne de l'Etat, ces bureaux étendus et multipliés ainsi qu'on les peut voir dans les pays dont nous parlons. Entendons bien que ces monuments du point de vue architectonique, à les considérer dans l'histoire de l'art, ne sont pas très affinés et très perfectionnés, puisque la voûte, un autre grand progrès dans la technologie, est inconnue des peuples avancés des Empires lointains.

IGNORANCE DES VOUTES

Cet art, rendu possible par des voûtes, d'accroître à l'infini ou du moins grandement la dimension des temples et des palais n'est pas connu des peuples avancés. Même les Mexicains, même les Péruviens,

avaient la fausse voûte et non la voûte au sens occidental, en encorbellement qui permet les dômes et aussi d'accroître les toits dans leur étendue ou leur dimension. Ils ne sont donc toujours qu'à mi-chemin de nos progrès. Mais ils sont cependant déjà sur le chemin de ces grands monuments qui ont marqué toujours pour l'historien et le voyageur les grandes civilisations.

Mais ils ont aussi parmi leurs logis

ATELIER AVEC MAGASIN | d'autres bâtiments et qui sont nouveaux : c'est l'atelier avec le magasin. Les peuples mitoyens n'avaient point d'atelier, et l'artisan, s'il paraissait, ainsi le forgeron dont nous avons parlé, travaillait chez soi, au sein de sa maison, et l'atelier, le magasin, n'était donc point distinct de la maison privée. Ce qui va marquer, au

QUARTIERS D'ORDRE INDUSTRIEL ET QUARTIERS D'ORDRE COMMERCIAL | plan matériel, une innovation de ces avancés, c'est que des quartiers d'ordre industriel et des quartiers d'ordre commercial viendront surgir et grandir au sein des villes ou des cités qui paraîtront pour la première fois

parmi ces peuples, ces villes, ces cités parmi lesquelles on pourra voir grandir, non seulement les temples et les palais, mais les ateliers et les magasins, plus tard les fabriques et les usines, ce qui relie ainsi au tout premier aspect ces peuples avancés avec les peuples de notre civilisation.

2° - Quel sera donc l'outil des peuples

2 - L'OUTIL | avancés et qu'aura-t-il d'original quant à l'outil des peuples mitoyens ?

Il aura ceci d'essentiel que de plus en plus l'outil combiné, composé, viendra remplacer l'outil

OUTIL COMBINE | isolé, l'outil séparé. En d'autres mots, la production sera facilitée étrangement parmi ces peuples avancés par la combinaison ou la conjonction de différents outils, coopérant ensemble, ce que les mitoyens presque toujours n'auront pas connu. Ainsi le marteau avec le ciseau, le marteau avec le levier, la charrue avec le bétail, l'éléphant avec le traîneau ou le chariot. Cet éléphant qu'en notre temps nous pouvons voir parmi les routes de Ceylan ou de Malaisie, traînant le rouleau afin d'aplanir les pistes et chemins, c'est là vraiment la conjonction et la combinaison de divers instruments de différents âges qui fait le progrès au plan de la technique.

Enfin et surtout, autre fait nouveau qui

VEHICULE A ROUE | ne paraît pas parmi tous ces peuples, mais chez certains d'entre eux, plus avancés et plus favorisés, c'est la combinaison de l'animal et du chariot, l'apparition, autrement dit, du véhicule ayant ses roues. L'invention de la roue, la transmission de ce progrès parmi les peuples éloignés les uns des autres, a pu se consommer et se réaliser au cours des siècles lentement ici ou là, mais non

partout. Les Javanais ont possédé depuis longtemps le véhicule à roues que l'on peut voir toujours en Malaisie comme à Ceylan et Java, traîné par ces petits buffles qui sont l'instrument de tous les transports dans tout ce pays.

Les Annamites aussi ont connu le chariot qu'ils ont pris aux Chinois. Ils ont connu ce grand progrès de la circulation, la voiture à roues qui permet la route ou bien le chemin et qui met fin par là, avec le temps, à l'esclavage et au portage; autant de grands progrès dans le plan matériel et sans lesquels, nous allons le voir, ces peuples avancés n'auraient pas pu réaliser d'autres progrès dans le plan collectif et le plan spirituel.

OUTILS COMPOSÉS :
MOULIN ET VAISSEAU

Mais d'autres outils plus ingénieux ont pu apparaître chez ces avancés, non pas seulement outils combinés, mais outils composés, en ce sens de groupes d'outils simples, systèmes convergents et ensembles conjoints : ainsi, le moulin, ainsi le vaisseau qui sont parus en certains endroits, mais non pas partout chez ces avancés et en particulier dans tout le monde indonésien. Le moulin, le vaisseau ne sont plus des outils séparés, combinés tout au plus deux à deux, mais des systèmes et des transmissions, qui peut déjà en plus d'un sens, marquer l'annonce des procédés industriels si compliqués, si affinés du monde occidental.

3 - LE TRAVAIL

C'est pourquoi, quant au travail, ils sont aussi déjà très loin des peuples mitoyens. Ils ont d'autres travaux plus diversifiés, plus différenciés que ne les avaient les peuples

CULTURE : ASSOLEMENT
ET IRRIGATION

premiers dont nous avons parlé : la culture d'abord, avancée et raffinée avec l'assolement que connaissaient déjà parfois les peuples mitoyens, avec surtout l'irrigation que ne connaissaient pas les peuples mitoyens, ayant pour but, par des canaux et des barrages très menus de féconder le sol et d'augmenter par conséquent la production de celui-ci.

INDUSTRIE ET COMMERCE
ARTISANS, TRAFIQUANTS

Mais l'industrie aussi et le commerce enfin, ce sont d'autres travaux inédits que l'on peut voir se déployer parmi ces peuples avancés. Point d'industrie, sinon par exception, artisanale ou bien professionnelle parmi les peuples mitoyens. Mais chez ceux-ci, les artisans se sont déjà multipliés au sein des cités qu'ils ont su bâtir. Les gens de métier sont donc apparus; les artistes aussi, ou les ouvriers d'art, parmi ces peuples avancés. Ils sont parfois nombreux, et si nombreux qu'ils forment des quartiers au sein de ces cités bâties par tous ces peuples avancés. Ainsi, dans l'ancien temps, à Mexico, ainsi aujourd'hui chez les Annamites et les Javanais, ce sont des quartiers largement peuplés de ces artisans ou de ces artistes qui vont représenter tout ce progrès, frappant pour

nous, des arts industriels, et le commerce enfin vient donc, par voie d'effet, comme il le faut, se déployer très ample-ment parmi ces peuples avancés. Non seulement comme au début parmi les Noirs, ou bien les Blancs du pays africain. Nonseulement tous ces échanges primitifs d'ordre rituel ou solennel, tous ces trafics qui ne sont pas intéressés, qui ont lieu pour l'honneur ou pour la vanité (cf. "Coutumes algériennes"). Mais un troc nouveau, intéressé dès lors, qui dans l'Occident serait un échange vrai en vue du profit, recherchant le gain, la vente et l'achat dans les ateliers ou les magasins, car tous ces artisans vivant pour le public et vendant au public sont dans ces cités des peuples avancés des commerçants, des trafiquants en même temps qu'ils sont toujours des artisans.

Ce sont ainsi des éléments nouveaux de la population qui entrent sur la scène, vivant pour le gain, quêtant le profit, hommes économiques êtres commerçants, en même temps déjà qu'êtres fabricants.

CONCEPTS NOUVEAUX

Par conséquent, déjà sera changée profondément la mentalité des populations. Lorsque dans les cités viendra reposer la prospérité sur le commerce et l'industrie, lorsqu'on vivra de plus en plus en achetant et en vendant parmi les citadins, des concepts nouveaux apparaîtront donc parmi tous ces peuples, concepts inconnus, ou presque, aux peuples anciens : l'idée de valeur et l'idée de prix, l'idée de profit, de confort, de capital, d'épargne et de réserve; enfin, et surtout, chez certains d'entre eux, l'idée de monnaie, car ces populations d'ordre avancé ont découvert cet instrument de la circulation que ne connaissaient pas ou mal les peuples mitoyens.

Valeur et prix, épargne et capital, monnaie, c'est tout un horizon qui viendra s'ouvrir chez ces populations. Ils entreront vraiment, au sens occidental, dans l'activité d'ordre économique, recherchant surtout la prospérité d'ordre matériel, par leur travail d'abord, par leur trafic aussi. Des relations ainsi de l'ordre intéressé viendront se tisser entre les régions, entre les pays et quelquefois déjà, ainsi dans le monde indonésien, des îles avec les îles, des continents avec les continents, une amplification, un élargissement quasi déjà à l'infini, de l'horizon des peuples avancés, tout au moins dans le plan matériel.

B - AU PLAN SOCIOLOGIQUE

B - Mais si, par conséquent, considérées d'abord du point de vue de la technologie, les peuples avancés sont bien plus éloignés des peuples mitoyens que ne l'étaient ceux-ci des peuples primitifs, qu'en est-il donc en second lieu du point de vue de la sociologie ? Il faut ici nous arrêter plus longtemps. Non seulement, d'abord, il va se déployer ce qui déjà

AGRANDISSEMENT DES
GROUPES SOCIAUX

est apparu modérément, timidement parmi les peuples mitoyens, un élargissement, un agrandissement de ces groupes sociaux, de plus en plus nombreux, de plus en plus peuplés et où, par conséquent, la vie de société, la vie de relations, prendra de plus en plus d'intensité. Ce seront des peuples, parfois des nations, presque des Etats au sein desquels naîtront et grandiront des cités très peuplées, des sociétés par conséquent groupant non plus comme autrefois par centaines ou milliers, ou tout au plus par des dizaines de milliers des habitants, mais bien parfois par des centaines de milliers et quelquefois des millions : l'Empire péruvien, l'Empire mexicain, ainsi qu'au notre temps l'Empire marocain ou l'Empire amarnite sont peuplés déjà par des millions d'êtres humains. Ils sont étendus sur des territoires parfois très ouverts avec des frontières parfois très lointaines.

LES PEUPLES

S'ils ne sont pas Etats à proprement parler au sens occidental et européen, s'ils ne sont pas nations, ils sont des peuples tout au moins, de grands ensembles plus nombreux et mieux formés que ne l'étaient les groupements des peuples mitoyens.

A L'INTERIEUR DU
GROUPE SOCIAL,
COMPLICATION DE
L'EXISTENCE EN SOCIÉTÉ

Amplification, agrandissement, élargissement du groupe social. Et d'autre part, à l'intérieur de celui-ci augmentation de cette identité qui est la mesure du rapprochement des populations dans la société. Etant plus prospères, ils sont plus nombreux. Ils sont de plus en plus pressés, serrés, bien plus que ne l'étaient les habitants parmi les peuples mitoyens. Ainsi le groupement social plus ample en premier lieu et plus serré en second lieu, va donc gagner en efficience et en vertu d'ordre moral. Il va agir sur les individus bien plus que ne faisait le groupement social parmi les peuples primitifs ou bien aussi parmi les peuples mitoyens.

C'est la complication de l'existence en société qui va donc s'affirmer et s'affirmer de plus en plus et d'autant mieux que dureront toujours les groupements anciens que nous trouvons déjà parmi les peuples primitifs et mitoyens, mais de plus en plus paraîtront des groupements nouveaux, multipliés, superposés et compliqués aussi de plus en plus. Les groupements anciens, s'ils subsistent toujours, la famille d'abord et le village aussi, et surtout, sont mieux ordonnés et mieux organisés.

VIE DE FAMILLE

Dans ces pays cultivateurs en même temps qu'industriels, la vie des campagnards est, comme aujourd'hui dans nos pays occidentaux, la vie de famille en tout premier lieu, d'autre part, aussi, la vie de village. C'est dans ces pays que s'est consolidé et que s'est cimenté le groupe paternel ou patriarcal qu'ont connu les Romains et les Grecs, lesquels étaient bien, surtout au début du moins de leur

évolution, dans un état voisin, dans un état parent de cet état qui est celui, en notre temps, des peuples avancés en pays colonial. Le pouvoir paternel ainsi assumé, ainsi renforcé est celui qui règne en des pays de nos Empires coloniaux lorsqu'ils sont parvenus à cet état meilleur où on peut bien en quelque sens les dénommer civilisés.

Mais c'est d'autre part le village déjà

VIE DE VILLAGE } apparu chez les mitoyens qui a pu gagner en autorité, en solidité et il est vraiment, parmi tous ces peuples, le mode de vie caractéristique qu'on trouve au Maroc, en Algérie, en Tunisie, en Annam ou à Java. En sortant des villes dont je vais parler, ce grand fait nouveau, ce sont les villages qui nous apparaissent tout ainsi qu'en Chine, villages compacts ayant leur esprit, leur statut oral ou écrit, vivant de coutumes et de traditions, organisés étroitement, solidement, sous le pouvoir d'un chef, tantôt nommé, tantôt élu, toujours extrêmement puissant, qui a pu repousser dans l'ombre l'assemblée des vieillards, le Sénat des anciens, lequel régnait parmi les peuples primitifs et subsistait ou survivait parmi les peuples mitoyens; ce Sénat en haillons, démocratie régnante parmi les primitifs et qui, de plus en plus, a dû céder le pas au pouvoir personnel au sein du groupe villageois.

Le Chef ou le notable est apparu déjà. Il grandira de plus en plus et sera de plus en plus l'agent efficace du pouvoir central, au pouvoir royal dont nous dirons bientôt qu'il va germer, grandir aussi parmi ces peuples avancés.

Mais si ce sont là des groupes anciens, tantôt confirmés, tantôt effacés, il viendra aussi et surtout des groupes nouveaux, par lesquels les peuples avancés sont vraiment séparés par un profond fossé des peuples mitoyens : la ville d'abord, le métier aussi, et l'Etat enfin.

I° - La ville d'abord. Puisque la cité

GROUPES NOUVEAUX :
I- LA VILLE
MOYEN DE PROTECTION ET
DE RELATION

apparaît vraiment chez ces avancés, ils sont assez nombreux, assez pressés pour la première fois pour converger vers des cités, pour peupler des villes avec leurs murailles, vivant ainsi dans des maisons et côte à côte, dans des maisons toutes accolées, formant des rues, la rue ainsi apparaissant en tant qu'elle est chez ces populations le groupe de voisins, ainsi qu'elle l'était dans notre Moyen-Age occidental. La rue et la ville, deux aspects nouveaux de la société, société étroite, société intime, bien plus qu'autrefois. Les groupes de voisins s'épanouissent ainsi, chez ces populations déjà très amplement civilisées.

Et la Cité ou le groupe citadin étant d'abord, dans ces pays comme chez nous, dans nos débuts, moyen de protection permettant aux métiers d'accomplir leur travail, à l'abri des murailles et défendant donc contre ces pillards, ces

brigands sévissant toujours chez ces primitifs. Mais, d'autre part aussi, le groupe citadin devenant peu à peu moyen de relations - et c'est là l'important - car s'ouvrant au dehors, reentrant en rapports avec les cités des autres provinces et des pays lointains, répandant donc chez tous ces peuples les bienfaits de ce commerce ou de ce trafic qui va lier aussi de plus en plus les hommes éloignés. Protection tout d'abord, mais aussi et surtout relations, ouverture donc et de plus en plus, au monde extérieur, échange des produits, échange des denrées, et par là même échange des idées, par ces marchands-aventuriers comme on les nommait chez nous, au Moyen-Age occidental, tous ces caravaniers et tous ces colporteurs qui s'en allaient, - tel Mahomet qui fut caravanier - de ville en ville, de pays en pays, et quelquefois de continent en continent, reliant les hommes les plus éloignés, leur apprenant à vivre et à penser comme vivaient et d'autre part pensaient des peuples très lointains.

Elargissement, agrandissement des groupes sociaux que nous trouvons du fait des changements ainsi définis et soulignés.

2 - LA VILLE | Le métier et l'artisan, non seulement est apparu groupé, formant des métiers, des corps de métiers, des corporations ainsi qu'il l'avait fait dans notre Moyen Age occidental et qu'il l'a fait en pays musulman, corps de métiers vivant à l'abri des murs des cités, se multipliant et s'entre-croisant, formant ces bazars qu'on peut visiter en pays d'Islam, devenant plus nombreux, plus actifs, produisant toujours plus, exportant toujours plus, vendant toujours plus loin, par ces aventuriers et ces caravaniers, courant le risque des voyages d'outremer et donc aussi ouvrant des horizons, créant la relation avec des peuples éloignés. Enfin, après la ville et le métier qui grandit dans son sein, l'Etat apparaîtra, se formera, germera tout au moins, et incomplètement et imparfaitement, je l'ai montré ailleurs.

3 - L'ETAT | il peut se compter par millions d'habitants, l'une de ces cités grandit de plus en plus aux dépens souvent des autres cités, c'est la capitale où va être fixée de plus en plus la Cour avec le roi, ses serviteurs et ses bureaux. La capitale avec la Cour, siège du roi, abri du roi, c'est l'annonciation de ce fait nouveau qu'est vraiment l'Etat, car ces populations forment déjà en plus d'un sens des peuples et des nations, peuples nombreux, nations pressées qui ont d'abord ce trait commun d'être sujets, toujours, partout, dans le sein du pays du roi dictateur, du chef impérial qui a su grandir par le combat et la victoire aux dépens des autres chefs.

Mais, d'autre part, le peuple et la nation font un Etat en d'autres sens, puisque de plus en plus ils ont ces trois

attributs qui font un Etat : culte commun, parler commun, statut commun. Un culte national, un parler national, un statut national sont répandus ainsi par le vouloir du roi et son pouvoir dans le pays entier. Le chef déjà puissant devient donc plus puissant, CULTE, PARLER, STATUT COMMUNS Il sait gagner, par ses soldats et ses légistes, groupés déjà autour de lui, succès dans les provinces éloignées de son Empire, au culte, au parler, au statut national. Les Dieux de la nation s'en vont régner partout et le langage aussi est uniformisé. Et le statut enfin, le corps des lois, d'abord oral, puis écrit et codifié comme en Annam, à Java et au Maroc, s'en vient régner aussi et sans contestation, avec le temps, dans le pays entier.

Un philosophe a dit chez nous, au temps de la Révolution : "C'est la loi commune qui fait la nation"; et c'est précisément le fait que l'on peut voir parmi ces peuples avancés dont la concentration et l'organisation au sens législatif, ont pu permettre ainsi au souverain devenu tout puissant de faire régner une même loi, un même statut, bientôt codifié dans le pays qu'il a soumis en son entier.

POUVOIR DU SOUVERAIN TRES DISCUTE C'est là le début, le germe de l'Etat puisqu'il faut préciser et souligner que ce pouvoir du roi, aboutissent à l'unité au plan du droit, ainsi qu'au plan du fait, reste contesté, limité et attaqué. Le roi reste l'Etat et ne fait pas l'Etat, au sens occidental, l'Etat incontesté, indiscuté, mais il reste toujours dans la difficulté, menacé de combats, détrôné maintes fois, assassiné souvent. Il a toujours dans le pays, même très puissant, ses opposants, ses ennemis. C'est ainsi qu'au Maroc on faisait bien la distinction, et jusqu'hier, des deux pays : le pays Maghzen et le pays Siba, le premier, pays soumis, le second, pays résistant, dissident, et le sultan régnait dans les cités bien plus qu'il ne régnait parmi le plat pays, dans le sein des tribus où ses émissaires, en maintes occasions, étaient rejetés, étaient massacrés, où ses armées venaient se fondre ou se perdre, disparaissant parfois comme on l'a vu, et récemment, sans laisser de traces et de souvenirs. S'il régnait déjà, c'était donc fort peu; ce n'était pas partout, pas toujours; les dissidents souvent étaient plus nombreux, plus puissants que n'étaient toujours les obéissants.

Un pareil état a toujours régné parmi ces pays. Chez les Mexicains, les Péruviens, les Annamites, les Marocains, le souverain toujours demeurait contesté. Il restait ébranlé et il ne pouvait pas, par les moyens de l'ordre matériel qui lui étaient donnés, gouverner vraiment, dominer vraiment le pays entier.

Et c'est là le chemin qu'il faudra parcourir à tous ces peuples avancés, sous l'égide des Français, pour devenir

(12)

vraiment pays civilisés, pays organisés, ayant un Etat dominant partout, ayant un pouvoir légiférant et gouvernant, dans le pays en son entier.

SIGNES AVANT-COUREURS
DE L'ETAT MODERNE :
ROUTE ET CODE

Du moins déjà sont apparus avec l'Etat ou le germe d'Etat, le pseudo-Etat, le para-Etat, les signes de l'Etat et les annonces de l'Etat : la route et le code principalement, puisque pour régner dans un grand pays, il faut des chemins, qu'on ait su tracer pour ouvrir la voie aux grandes armées et il faut des codes qui soient obéis, appliqués, respectés.

Lorsque, chez nous, le royaume français deviendra un Etat proprement dit, au sens plénier, il n'y a pas plus de quatre cents ans, ce seront ces signes ou ces symptômes qui apparaîtront. Le tracé des routes dans la France entière et qui eut lieu tout au début du règne de Louis XI. Et, d'autre part, la rédaction des lois, l'unification des vieilles coutumes écrites, en des codes, afin que pût régner dans le pays entier l'unité de statut.

Ainsi en fut-il incomplètement parmi ces pays déjà avancés de notre empire colonial. En sorte que l'Etat s'y affirmant déjà, mais non pas tout à fait, pût déployer pourtant les pouvoirs de l'Etat, les attributs de ce gouvernement tout unifié que ces pays se donneront de plus en

IMPOT

plus : la taxation surtout, naissance de l'impôt; laquelle apparaîtra ou se déploiera dans la mesure où grandira le pouvoir de l'Etat, sous forme de Tribut, sous forme de présents - cadeaux qu'on fait au roi - sous forme de corvées, ou sous forme d'amendes, mais l'impôt toujours ou la taxation qui est imposée à tout habitant.

LE SCRIBE

Et donc apparaîtra aussi cet homme des bureaux, le scribe, signe de l'Etat pour le voyageur et le touriste, ce scribe accroupi que l'on pouvait voir au rez-de-chaussée du Musée du Louvre, qui écrivait sur ses genoux, ainsi qu'écrivait sur ses genoux, dans les temps présents, le scribe musulman, au pays marocain. Il est vraiment le signe de l'Etat; il est l'employé, l'officier, le fonctionnaire, cet agent de l'Etat qui répandra partout et dans tout le pays le pouvoir de l'Etat.

Voilà les nouveautés, considérables en vérité, qui sont apparues parmi ces Etats, ces semi-Etats, mieux organisés que n'avait pu l'être tous ces groupements qu'avaient pu connaître soit les primitifs, soit les mitoyens.

Le scribe avec le souverain, très fréquemment divinisé, tenu pour fils du Dieu ou du Ciel, descen-

DYNASTIES

dent du prophète et Chérif couronné comme l'est aujourd'hui le Sultan du Maroc, ou bien Fils du Ciel comme l'est toujours officiellement et fortement l'Empereur d'Annam, le souverain ayant autant qu'il peut sa dynastie, ouvrant sa voie aux héritiers, aux successeurs, se continuant

quand il le peut, créant ainsi la tradition de souveraineté et de gouvernement.

Et quand il réussit, ce qui advient parfois, on l'a vu au Maroc et en Annam, c'est l'idée de l'Etat qui apparaît vraiment chez ces populations, l'Etat abstrait, l'Etat catégorique, l'Etat qui n'est donc plus le souverain en tant qu'individu, le possesseur concret du royaume établi, mais bien le Royaume ainsi qu'on dira dans la vieille France, le royaume nommé et l'Etat défini en langage officiel, gouvernement ayant son nom et qui le rend distinct du souverain régnant : le Beylic, le Maghzen et d'autres noms. C'est l'abstraction, c'est la catégorie au sens politique et juridique qui s'en vient régner.

**IDEE D'ETAT
GOUVERNEMENT DISTINCT**

**IDEE DE POUVOIR
ABSOLU**

Et apparaît aussi pour se déchaîner en pays musulman principalement, une autre idée qui a régné aussi chez nous, sous notre ancienne monarchie, cette idée du domaine éminent qui donne au souverain et à l'Etat et à la dynastie des souverains, dans leur continuité, la possession du sol, le pouvoir absolu au sens personnel et au sens matériel. Autant d'idées qui demeureraient fermées aux peuples attardés dont nous avons parlé.

On est ici beaucoup plus près de notre monde occidental. Et quand je fus, voici six ans passés, l'hôte de l'Empereur, parmi la Cour d'Annam, j'ai eu vraiment la sensation, très vivement et fortement, entouré que j'étais par tous ces mandarins, tous ces officiers de l'Empire, établi, dans ce décor tout chinois de la Cour, l'Empereur lui-même siégeant sur son trône étant adoré par tous ses sujets, on sentait bien par ce spectacle coloré, fut-ce pour un passant que j'étais que le pouvoir au sens nouveau s'est établi et que la loi déjà s'en est venue régner parmi ces peuples avancés. Ils ont l'Etat, la loi; ils sont donc parvenus à une unité restant incomplète, imparfaite, mais qui, cependant, les avait approchés de nous et leur permet ainsi bien mieux de se montrer ouverts à la pénétration des mœurs et des idées du concurrent occidental.

Et c'est ainsi que nous venons à constater, à affirmer qu'il ne se peut pas que soit employée, touchant ces Etats et ces peuples, la même politique et que soit suivie la même attitude que celle qu'on avait touchant les peuples mitoyens, de celle qu'on avait surtout touchant les peuples primitifs. Il faudra savoir agir autrement et il faudra ainsi que nous ayons toujours au moins trois politiques, trois attitudes correspondantes pour s'adapter aux trois états décrits.

Cinquième leçon

L'ÉTAT MATÉRIEL DES NATIFS

I - Dévastateurs et Eleveurs

La prétendue séquence des trois états

A - Dévastateurs

Traits communs de la dévastation :

La quête et la chasse

Le nomadisme : ses aspects et ses effets :

aliment
logement
vêtement

Façons et moyens de dévastation :

poursuite, capture, réserve
actions techniques
actions rituelles

B - Pasteurs et Eleveurs

Superstitions et Traditions de l'Élevage

Logement, Vêtement, Aliment,

Ornement

La destruction des animaux.

Après avoir dépeint, dans ses traits généraux, l'état social des peuples d'outremer, dont l'objet de ce cours est d'examiner la transformation au plan matériel, il nous faut dépeindre, pour nous approcher de cet objet, leur état matériel, et non plus leur état général. Autrement dit, leur condition économique, la résumant du moins à

L'ÉTAT ÉCONOMIQUE | larges traits, puisque, l'an dernier, il en a été parlé un peu plus amplement (cf. pour le détail Cours 1941-1942).

L'état économique des populations de nos colonies, comment peut-on le définir et l'exprimer, du moins en traits cursifs ?

Pendant longtemps, on a formulé une loi

LOI DE SÉQUENCE | connue, loi de séquence ou d'évolution, qui était aussi une façon de loi des trois états, puisqu'on croyait que ces populations avaient toujours passé, dans leur activité de l'ordre matériel, par trois états, lesquels devaient se succéder inéluctablement, sans que jamais un mouvement d'avant en arrière pût se déployer. Et l'on croyait depuis les Anciens, Baron notamment, jusqu'aux économistes du siècle dernier, par exemple J.B. Say, que trois états devaient se succéder : l'état nomade ou errant, l'état pastoral, l'état

agricole ou bien cultivant.

LES TROIS MOTIFS QUI
METTENT EN ECHEC
CETTE LOI

Au cours de l'an dernier, nous avons tâché de démontrer précisément qu'il n'en est pas ainsi, qu'il n'y a pas à proprement parler, considérant l'évolution de ces activités de l'ordre matériel, de loi des trois états pour trois motifs

D'abord que les dépôts ne sont pas pareils puisque certains des peuples qu'on connaît se sont trouvés toujours à l'état pastoral ou bien aussi à l'Etat cultivant et sans que jamais on puisse remonter plus haut.

Que, d'autre part, souvent il y a des arrêts d'évolution ou de transformation en un point ou en l'autre de ce mouvement Et qu'enfin, maintes fois, il y a des retours et qu'on a vu tel peuple d'outremer redevenir pasteur ou éleveur, domestiquant les animaux, après avoir été anciennement agriculteur. On a pu voir aussi certains peuples pasteurs redevenir cueilleurs ou quêteurs, plus nomades, moins avancés et plus attachés.

Disons, par conséquent, que si nous rencontrons parmi les peuples d'outremer, sur le plan matériel, ces peuples qui vont être transformés par le contact avec les Blancs, si nous rencontrons trois états différents, ce sont des états et non des moments; autrement dit, ce sont des formes ou bien des modes de l'activité d'ordre matériel, mais qui ne sont pas nécessairement modes successifs, qui ne se suivent pas inéluctablement par une loi d'évolution qui régnerait ici et là sans modération, sans tempérament.

LES TROIS ETATS DE
L'ORDRE MATERIEL

Ces trois états de l'ordre matériel et par lesquels nous pourrions définir, du moins sommairement, l'économie des peuples primitifs, on peut les définir par trois mots, selon que ces populations exercent leur action ou bien à dévaster, ou bien à élever, ou bien à cultiver.

En premier lieu, parmi ces primitifs dont nous avons parlé, dévastation des végétations et animaux.

En second lieu, parmi les mitoyens : éducation et domestication des animaux. Et non pas seulement parmi eux, car, notons-le dès à présent, ces trois états ne coïncident pas forcément avec les trois états de société que nous avons dépeints : les primitifs, s'ils sont presque toujours dévastateurs, ne le sont pas toujours, puisque déjà ils sont parfois des éleveurs; les mitoyens, s'ils sont souvent pasteurs de leurs troupeaux, sont déjà en quelque sens, nous l'avons dit, agriculteurs; les avancés, enfin, s'ils sont toujours agriculteurs, sont restés maintes fois des pasteurs - éducation des animaux.

En troisième lieu, "cultivation" pour user d'un vieux mot expressif, et nous dirions maintenant "mise en valeur", exploitation des ressources du sol.

I - Economie de dévastation

I° - Parlons d'abord de l'économie de dévastation, ce qu'on peut nommer l'état prédateur ou bien l'état de prédation, puisqu'il s'agit de prendre, ou de trouver, ou de cueillir, mais sans épargner et sans réparer, ni reconstituer les ressources du sol.

LES CUEILLEURS
RACE NON DISPARUE
MEME AUJOURD'HUI

Ce sont les cueilleurs, les quêteurs, ou ceux qu'on a nommés chez les Américains, les collecteurs, ceux dont l'activité se borne, ainsi qu'on dit dans notre Ecole de Le Play,

à la "simple récolte ou bien à la cueillette", ceux qui se saisissent de tous ces objets, de tous ces produits qui leur sont donnés tout directement par le milieu où ils se sont trouvés placés, sans qu'ils aient jamais d'aucune façon à les transformer, à les adapter, et à faire acte ainsi de production en notre sens du mot.

Notons d'ailleurs que cet état de collecteur, de quêteur ou de cueilleur, a ses survivances aux temps bien plus récents et même en notre temps. Et dans nos villes d'aujourd'hui, on rencontre toujours maintes populations chez les gens des bas-fonds qui vivent de cueillette, de chasse ou de pêche, qui sont simples preneurs des moyens du dehors ou simples prédateurs, mais non pas producteurs, dévastant ainsi, mais sans épargner et sans rétablir ; ainsi les chiffonniers dans nos grandes cités ; ainsi d'autres quêteurs, d'autres chasseurs, chasseurs de rats, tueurs de vipères... Ce sont, en notre temps, les derniers représentants de ces humains tout primitifs qui ont vécu de cette activité exclusivement, et l'on pourrait parler dans notre ville de Paris, il n'y a pas cent ans, d'éleveurs en chambre, des gens qui nourrissaient dans les coins reculés des quartiers peuplés tels animaux pour les fournir ici et là, selon le besoin que l'on en avait.

Et dans les fermes aussi, non plus dans les cités, parmi les paysans, l'activité quêtuse ou chasseresse a toujours son rôle et son profit jusqu'aujourd'hui. Le paysan toujours est demeuré chasseur ; pendant longtemps - comme aujourd'hui pour les mêmes motifs, lorsque les transports sont plus profonds aux temps plus heureux, n'avaient donc pas lieu pendant l'hiver, il fallait bien que l'on vécut, soit du gibier, soit du poisson. La chasse et la pêche étaient intégrées essentiellement à l'activité de nos paysans.

LES TRAITS COMMUNS ET
LES FACONS DE CETTE
ECONOMIE

Ainsi l'économie de dévastation, telle qu'on la peut voir parmi les primitifs et, d'autre part aussi, parmi les mitoyens, a, par conséquent, en premier lieu, ces traits communs, ces attributs de l'ordre général qu'il nous faut dégager. Elle a, en second lieu, ses façons multiples, ses modes divers, selon qu'il s'agit, tout en dévastant, d'être quêteur ou cueilleur, d'être chasseur ou pêcheur, d'être pasteur aussi, ce qui est largement, parmi ces arriérés,

dévaster les biens qu'offre le milieu sans les rétablir et les augmenter.

a) Disons ainsi d'abord les traits com-

a) LES TRAITS COMMUNS | mais ou les attributs de l'ordre général de cette économie de la dévastation, en simplifiant comme il le faut, puisqu'il faudrait, si l'on voulait être complet, parler de deux aspects de cette activité, la quête ou le combat, car le combat, nous l'avons dit, est chez ces

QUETE - COMBAT | populations, aspect de tout premier plan de cette activité de la dévastation. Les prédateurs, ce sont d'abord et surtout et en tout temps, les combattants qui sont ainsi les récoltants.

Mais parlons des quêteurs et montrons bien comment ceux-ci, par leur définition sont nomades toujours, mais à la condition d'interpréter ce mot en un sens tout précis et tout particulier. Je l'ai marqué déjà, du moins sommairement, parmi les primitifs, mais il convient d'y revenir.

NOMADISME LIMITE | Le nomadisme, en tant qu'il est un tribut fondamental de ces populations, subsistant par dévastation, n'est en aucun sens errance illimitée. Mais il est, en tout cas, chez les primitifs, mouvement régulier, activité réglée qui se déploie parmi les bornes définies et dessinées d'un territoire limité. Toujours, autrement dit, même parmi les Australiens, ces arriérés des arriérés, le nomadisme est régi ainsi. Il a ses districts, ses "ressorts". Le terrain de parcours est très précisément limité et très précisément connu pour telle ou telle tribu. Et les conflits déjà, de tribu à tribu, qui se déplacent et qui provoquent des combats, ce sont en quelque sens déjà conflits territoriaux, conflits tout au moins pour terrain de chasse ou pour lieu de pêche, terroir de cueillette, qui font ainsi que cet état errant, même parmi les primitifs des primitifs, est réglé par le statut déjà connu et fixé de ces populations, statut bien entendu de l'ordre coutumier. On le peut voir d'ailleurs, même aujourd'hui, chez les Berbères du Maghreb, les peuples de l'Aurès, les peuples de l'Atlas; s'ils sont bien des errants, chasseurs et pasteurs en même temps, ce sont des errants dont le mouvement est toujours réglé, un mouvement de va et vient, depuis la plaine et le plateau, jusqu'à la montagne, un mouvement saisonnier de "transhumance" qui a ses lois, ses bornes et ses effets.

ETAT MATERIEL DE CETTE ECONOMIE | Mais ces traits généraux de l'économie de la dévastation, ils ont surtout affirmation dans le mode de vie de l'ordre matériel, chez ces populations; l'état matériel ou l'activité d'ordre économique, la "consommation" comme nous dirions, qui dans ces pays est manifestée bien plus simplement qu'elle ne l'est chez nous, par ses trois aspects: aliment, logement, vêtement.

ALIMENT :
FRUIT, LAIT AIGRE
VIANDE

Et il y a d'abord un aliment de ces dévastateurs, simples cueilleurs ou collecteurs, qui ne sont pas vraiment des producteurs. Ils vivent de fruits dans certains climats et sous certains cioux; ils vivent de lait, bien plus fréquemment, s'ils sont déjà soit plus, soit moins, éleveurs et pasteurs: le lait aigre, surtout dans les pays arabes, est le fond vraiment de l'alimentation de ces Berbères du Maghreb, ou de ces Touaregs dans le désert du Sahara, ou bien de ces Bédouins du désert de Syrie, chasseurs et pasteurs tout en même temps, vivaient ainsi des ressources du sol, sans les renouveler et sans les augmenter, ce qui toujours est l'attribut de cette économie de la dévastation.

Ils ont de la viande aussi, en tant qu'ils tuent des animaux (le chameau notamment), d'autres viandes aussi. Ils ne sont pas, par conséquent, végétariens, comme seront plus tard les peuples mitoyens, lorsqu'ils deviendront des cultivateurs, mais ils sont déjà des mangeurs de viande en même temps qu'ils sont surtout buveurs de lait.

LOGEMENT :
ABRIS ET TENTES

Le logement de ces populations définit aussi leur état matériel. Ils n'ont point d'édifices; ils n'ont point de maisons, ni bâtiments, ni monuments bien entendu, mais des abris, ou bien des tentes tout au plus. Point de meubles non plus ou point de mobilier, comme en aurait déjà certains des peuples avancés, cultivateurs et établis. A peine des outres, à peine des pots et les vaisseaux proprement fermés de poterie leur sont inconnus quasiment toujours.

VETEMENT :
OU BIEN TOUT NUS,
OU BIEN LE BURNOUS

Le vêtement enfin leur est particulier. Ou bien ils sont tout nus, ou bien quasiment nus, ainsi que l'étaient ou que sont les Australiens ou les Moïs. Ou bien déjà s'ils sont semi-pasteurs, ils sont vêtus de laine, ou bien de poil, sachant tisser déjà - et leurs femmes surtout - sur un métier vraiment tout primitif, le croût des animaux, ayant déjà, sous forme de burnous, ce même manteau qu'avaient les vieux Grecs et les vieux Romains. N'ayant point de vêtements proprement dits, découvrant à leur façon le vêtement, se couvrant et s'ornant, car le vêtement a ces deux fonctions : se couvrir d'abord, et s'ornement surtout, tout aussi bien parmi les primitifs que parmi nous.

b) Mais si ce sont là les traits généraux des dévastateurs, il y a surtout les modes divers de l'économie parmi tous ces peuples déjà très variés et très changeants. Trois modes surtout qu'il faut distinguer : 1) la quête ou la simple cueillette; 2) la chasse avec la pêche aussi; quête des animaux, mais déjà plus active et plus pénible, puisqu'il faut les chasser, les fêrir, qu'il faut des armes et des travaux, nous dirons la "course" qui parle mieux. Il s'agit là d'un état mitoyen

entre la cueillette et d'autres états bien plus avancés.

3) Enfin cet état pastoral, éducation des animaux et domestication, du moins avec le temps, de différents d'entre eux.

La quête d'abord, la vie par les fruits.

I - LA QUETE

Parlons-en très peu, car un tel état ne peut avoir lieu qu'en pays béni, sous des climats privilégiés où il suffit que l'on tende la main vers ce fruit bien connu de l'arbre à pain ou tels autres fruits, lesquels permettent parfois, quasiment sans effort, de subsister aux peuples primitifs. Les quêteurs, les cueilleurs, n'ont donc qu'à errer sans objet défini; lorsqu'ils ont épuisé les fruits de tel district, ils s'en vont ailleurs. Ils n'ont ainsi qu'à se déplacer, ne travaillant en aucun sens - et c'est l'essentiel - à rétablir l'état ancien des ressources du sol.

Disons ainsi, dès à présent, que le conflit tout aussitôt sera marqué des primitifs avec les Blancs dominateurs dès le premier moment de leur occupation, puisque l'effet de l'arrivée des Blancs, c'est de raréfier, de renchérir, d'obliger par conséquent les habitants à travailler, de mettre fin, le voulut-on ou non, inconsciemment ou consciemment, à cet état béni de libre quête ou de cueillette qui est resté, en vérité, exceptionnel et sous des cieux privilégiés.

Mais nous voyons, dès à présent, comment disparaîtront inéluctablement, sans pouvoir résister, tous ces peuples cueilleurs, ignorants du travail et incapables ainsi de s'adapter par leur activité, ainsi qu'ils ne pourraient non plus s'accommoder à notre état nouveau, par leur mentalité, incapables de vivre avec nous.

La chasse et la pêche, c'est un autre

2 - LA CHASSE ET LA
PECHE

état, lequel est déjà, et en plus d'un sens, une "activité". C'est un exercice - ce sera un sport, un sport recherché aux temps plus récents - puisque la chasse et la pêche impliquent deux actions très pénibles souvent, qui sont deux grands efforts, continus, prolongés, par quoi sont aguerris déjà les peuples éloignés.

Poursuite d'abord et capture aussi. Il faut

POURSUITE - CAPTURE

d'abord chasser les animaux, "courir" les animaux, et donc poursuivre le gibier parfois durant des jours, des semaines aussi, dans la savane ou la forêt. Il faut, en second lieu, le capturer : c'est un effort; c'est un danger, bien entendu, très grand en maintes occasions, lorsqu'il s'agit du buffle, du bison, du tigre ou bien de l'éléphant. Mais c'est aussi un travail de l'esprit : il y faut un métier, lequel implique, en vérité, combinaison, conjugaison de gestes définis. Il faut savoir blesser; il faut savoir tuer par des armes données, connaître des poisons, ainsi que font souvent les peuples primitifs. Il faut aussi savoir bâtir des pièges très nombreux pour certains animaux : le tigre ou l'éléphant qu'on ne peut pas tuer, du moins pour

(1)

(12)

les moyens des peuples arriérés. Des pièges très nombreux, très divers, dont vous pourriez voir, dans des temps meilleurs, une collection dans notre Musée du Trocadéro. Tout un effort d'esprit, par conséquent, que n'impliquait pas, et en aucun sens, la simple cueillette.

Les peuples chasseurs, les peuples pêcheurs connaissent l'effort et connaissent aussi ce travail de l'esprit que veut la prévision et la combinaison des efforts conjugués pour la poursuite et la capture du gibier. Des peuples donc déjà, en certains sens, plus rapprochés, et beaucoup plus, des conquérants que ne l'étaient les peuples collecteurs.

MISE EN RESERVE

Bien mieux aussi, un autre effort nous est donné parmi ces chasseurs ou bien ces pêcheurs. Il faut poursuivre et capturer, mais il faut d'autre part réserver. Lorsque le gibier est gros animal, il faut le garder pour des jours mauvais. Il faut, par conséquent, découvrir, inventer tous ces procédés de conservation, de préservation connus déjà par certains peuples arriérés, ces procédés qu'ont empruntés aux primitifs - nous le savons - les premiers occupants des pays d'outremer : le nom de boucaniers, premiers explorateurs et premiers exploitants de nos îles Antilles leur venait probablement du fait qu'ils adoptaient le procédé de conserver la viande du gibier que pratiquaient les Caraïbes, le procédé par la fumée, nommé boucan dans le mot du pays.

IDEE D'EPARGNE CHEZ LES PLUS AVANCES

L'idée d'épargner intervient donc déjà, du moins obscurément parmi ces peuples arriérés. Des faits nouveaux nous sont donnés dans l'ordre matériel et l'on trouve parfois, chez les plus avancés, des possédants et des industriels, des possédants ayant déjà des capitaux, pouvant garder, du moins assez longtemps, le gibier capturé; pouvant ainsi vivre l'hiver pendant des mois sur les ressources amassées pendant l'été. Ainsi les Esquimaux et d'autres peuples au sein des climats froids, chassent ou bien pêchant dans le cours de l'été et vivant pendant l'hiver en son entier dans leurs igloos, bâtis de neige, ne sortant pas et subsistant ainsi par le travail qu'ils avaient pu réaliser pendant l'été.

Epargne et capital sont apparus ainsi déjà, du moins obscurément chez ces populations.

D'autre part aussi, la chasse et la pêche, comme on peut le voir parmi les Peaux-Rouges, et notamment chez ces pêcheurs très avancés, pêcheurs côtiers, qui subsistaient hier dans l'Ouest américain et dans l'Ouest canadien, les Haidas et les Tlinkit à Vancouver, déjà très avancés et très civilisés, ayant un art, habitant déjà de grandes maisons, sorte de palais, avant le mot.

Il faut aussi déjà, dans cet état une activité de l'ordre technique. D'autre part, aussi - c'est important - une activité de l'ordre rituel. Des actions techniques déjà affinées,

des actions rituelles déjà compliquées entourent toujours, parmi ces pays, la vie du chasseur, la vie du pêcheur.

**ACTIVITE D'ORDRE
TECHNIQUE**

Action technique puisqu'ils ont des outils, des armes, et que déjà ils ont réalisé tout un emploi prévu, réglé, des armes et des outils. Ils ont le harpon, ils ont aussi l'arc, ils savent fêrir tous les animaux, du moins parmi eux les petits animaux et ils savent aussi user de leurs outils par des procédés qu'on peut s'étonner de trouver déjà chez des attardés : la pêche au bruit, comme on le fait toujours chez nous dans la Méditerranée ou dans l'Océan, concentrant le poisson par le moyen de bruit produit par des instruments entre-choqués, la pêche aux flambeaux, pratiquée aussi parmi nos pêcheurs, et qu'avaient pratiquée déjà depuis longtemps les insulaires océaniques, ces grands pêcheurs en même temps qu'ils ont été depuis longtemps de grands navigateurs, de grands explorateurs, véritables marins, et subsistant déjà très amplement, et parfois richement, par leur activité de l'ordre marinier.

**ACTIVITE D'ORDRE
RITUEL**

Mais l'action technique ne leur suffit pas, et l'action rituelle est mêlée aussi très intimement à tout leur travail. Un milieu religieux, un "climat" religieux vient entourer toujours les activités des populations parmi les chasseurs ou les pêcheurs. Les Esprits et les Dieux interviennent toujours dans la pêche ou la chasse. Et donc tout un statut, un règlement de l'ordre religieux vient s'ajouter au règlement ou au statut déjà très raffiné en maintes occasions de l'ordre matériel. Des purifications, des jeûnes et des tabous, des interdits de la consommation, des privations, des ascétismes; autrement dit, on doit intervenir pour que la chasse ou la pêche aient leur effet. Les Dieux maudiraient l'expédition si telle précaution n'était pas observée, si le chasseur ou le pêcheur n'obéissait pas à tel interdit, ne se privait pas de tel aliment et ne s'abstenait pas, pendant la durée des opérations de tout contact sexuel - un grand péché, surtout chez les Océaniques - faute de quoi, ils croient très fermement que la chasse ou la pêche ne produirait pas.

Mais les femmes aussi, demeurées au village, ou bien au campement, solidaires toujours de leurs maris partis, de par l'unité déjà ressentie du groupe social, devront s'abstenir de tels faits et gestes tenus pour péché, et notamment, la croyance, toujours très forte chez les Océaniques ou les habitants des Nouvelles Hébrides, plus primitifs que ces Océaniques, que si les femmes forniquaient pendant l'absence des maris, ceux-ci n'obtiendraient rien, que le gibier ou le poisson ne viendrait pas dans leur bissac ou leurs filets.

**SOLIDARITE D'ORDRE
MAGIQUE**

La solidarité d'ordre magique ou mystique des tribus nous apparaît ainsi de façon frappante, de façon touchante puisque le péché commis par l'un d'eux ou l'une d'elles doit

retentir par la tradition ou la croyance parmi tous les autres. L'effort du chasseur, du pêcheur deviendra donc vain si les Esprits ou bien les Dieux ont été irrités, soit par les partants, soit par les restants. Un destin collectif, un lien vraiment social est attesté ainsi.

Les ornements aussi ont très souvent valeur magique, aux yeux de ces chasseurs et de ces pêcheurs. Ils ont pour objet de rendre meilleur le résultat de leurs expéditions. Et les offrandes enfin, et les propitiations, les sacrifices d'animaux déjà fréquents chez ces populations, ont aussi pour but de donner plus d'effet, de procurer plus de valeur au travail collectif des chasseurs ou des pêcheurs.

Dévastation, notons le bien dans le plan matériel qui se produit ainsi de diverses façons.

Dévastation, d'abord et surtout, du fait que l'on détruit le gibier, le poisson, mais sans savoir le remplacer, sans repeupler jamais le fleuve, ou bien la brousse. Dévastation aussi du fait qu'il faut, par la croyance invétérée qu'on sacrifie et qu'on détruit encore, en vue de contenter les Dieux ou les Esprits, des végétaux ou bien des animaux que l'on consomme ainsi sans jamais rétablir. La dévastation d'ordre religieux, d'ordre mystique intervient aussi, insistons-y bien et pour aggraver la dévastation, la dégradation d'ordre matériel.

II - Pasteurs et Eleveurs

Mais, si l'on vient à des populations déjà plus avancées dans le plan matériel, si l'on vient aux pasteurs ou aux éleveurs, on pourra voir aussi comment ils sont surtout et avant tout dévastateurs, bien que pourtant ils soient aussi - et c'est bien là le fait nouveau - des producteurs en quelque sens, puisqu'ils élèvent et qu'ils éduquent l'animal qui est valeur, qui est ressource d'aliments, moyen de subsistance, puisqu'ils reconstituent, si imparfaitement qu'ils puissent l'accomplir, tout le troupeau qui leur permet de subsister. Mi-dévastateurs et mi-prédateurs, ce sont des pasteurs, puisque déjà ils ont songé à rétablir les moyens du milieu extérieur.

Ces bergers tenus pour magies et pour sorciers aux temps anciens, ce qu'ils sont restés chez nos habitants parmi nos campagnes, en des lieux reculés où le berger qui va passer l'été tout au sommet des monts et qui ait lire dans le ciel, le berger Balthazar reste magicien aussi, demeure sorcier, vit vraiment à part, en plus d'un sens, des peuples d'en bas, déjà cultivants et tout près du sol.

OBJET DE CET ETAT :
DRESSER LES ANIMAUX,
LES DOMESTIQUER POUR
LES ADAPTER A NOS BESOINS

Cet état pastoral, lequel a pour objet, pour la première fois, de dresser l'animal, le domestiquer pour l'adapter à nos besoins, implique dès lors toute une activité, toute une industrie. C'est

une technique qu'il faut bien forger pour découvrir tous les moyens, souvent très malaisés de dresser et d'élever des animaux divers, dont tels d'entre eux puissent coopérer ainsi par leurs efforts avec l'effort humain.

Et l'on a pu se demander si le dressage ainsi réalisé à la faveur d'un très long temps qui a duré probablement chez nous aux temps anciens des millénaires, n'avait pas été

l'oeuvre et le produit des superstitions et des traditions car rien, semble-t-il, dans le plan matériel, n'a pu donner aux primitifs l'idée de transformer les animaux dans leur comportement - (si nous ne disons pas dans leur mentalité) - afin de faire d'eux des collaborateurs de l'acte productif.

Auguste Comte a dit déjà au tome V du Cours de philosophie positive que c'est le culte et que c'est le Tabou qui a donné naissance à ce dressage d'animaux. Le culte tout d'abord du bétail, lequel faisait que l'on devait garder souvent les animaux, les conserver longtemps, ne pas les détruire et les massacrer ainsi qu'y tendraient tous les primitifs. L'interdiction aussi parfois de consommer la chair des animaux; l'interdit animal, le tabou animal, a donc pu aussi, et Auguste Comte l'avait vu -, induire et incliner les Primitifs à conserver les animaux et pour cela à les domestiquer, les apprivoiser, augmentant ainsi leur activité vers des buts nouveaux.

Du moins voit-on parmi tous ces pasteurs éleveurs, comment l'emploi des animaux fut déjà très varié, selon les temps, comme selon les lieux. Ils ont connu déjà de nombreux animaux, pour en tirer parti, les faisant travailler et plus tard les consommant pour s'en nourrir. Ainsi la vache, aux temps anciens chez les Hindous, dans l'Indoustan, chez les Veddas dans l'île de Ceylan, chez les Bayandas du centre africain, ces tribus vachères, vivant de l'élevage exclusif de ce grand bétail, et s'y adaptant par tout leur travail et par leur action. Ou bien ailleurs, chez les plus primitifs, l'émou parmi les Australiens, le caribou parmi les Canadiens, cet animal demeuré survivant, mais déjà presque éteint et que l'on ne voit plus qu'à Ottawa et à Québec, dans les Zoos, ou bien le bison, parmi les Peaux-Rouges, ou bien l'éléphant dans toute l'Asie, ou bien le chien parmi les indigènes antarctiques ou bien arctiques, ou bien le cheval beaucoup plus récemment révélé par certains primitifs, par leur premier contact avec les conquérants venus de l'Occident : l'arrivée du cheval chez les Peaux-Rouges, Iroquois et Hurons a été le signal, nous le montrerons, d'une transformation qui a pu changer radicalement leur état social. Le "horse complex" ainsi qu'on dit aux Etats-Unis, désignant par là l'ensemble de pratiques ou d'institutions qui sont apparues parmi les Peaux-Rouges de ce simple fait que cet animal leur fut révélé.

Et en d'autres endroits, de petits animaux, des insectes,

surtout l'abeille que connaissent déjà différents primitifs; les ruches des Bédouins en Egypte, en Syrie, sont l'un des moyens, et non pas petit, de leur subsistance.

Des superstitions sont toujours mêlées à l'activité de tous ces pasteurs : toute une mystique vient donc se tisser autour du dressage ou de l'élevage de ces animaux.

Mais ce qui surtout doit être noté tou-

LEUR ASPECT MATERIEL : chant ces pasteurs mi-dévastateurs, c'est l'aspect matériel, le mode de vie résultant pour eux de l'activité déjà pastorale. Leurs aliments, leurs vêtements, leurs instruments, leurs logements, même leurs ornements sont commandés déjà, déterminés déjà et tout directement par leur activité de l'ordre pastoral.

Leurs aliments d'abord. Ils sont toujours buveurs de lait, mangeurs de viande et pas du tout végétariens comme seront les agriculteurs. Des mangeurs de viande, mais

non pas toujours, puisque, fréquemment, il est interdit par leurs traditions de manger de la viande; les animaux dont ils devront toujours tirer leur existence, qui leur permettront ainsi de durer, par la superstition leur restent interdits. Il semble que c'est l'instinct - car ce n'est pas bien entendu la prévision, ni le calcul - qui a donné à ces populations le geste qu'il fallait pour conserver les animaux, faute de quoi, depuis longtemps, ils auraient disparu. Interdiction presque toujours, déjà parmi les Australiens, et bien plus surtout chez les Africains et les Hindous, de consommer la chair des animaux, et de toucher parfois la chair ou bien le cuir de certains animaux.

Vous savez tous comment sont nées dans l'Indoustan les deux révoltes des Cipayes en 1806 et surtout en 1857 : pour le motif que les Anglais avaient cru obliger ces soldats de métier à porter du cuir et à graisser le cuir avec le suif de certains animaux qui leur sont interdits. C'est le tabou vraiment qui a ouvert à tous ces peuples miséreux les procédés pour conserver la chair de ces animaux et pour accumuler ainsi le capital qu'il leur fallait pour durer quelque temps.

VETEMENTS :
PEAU DE MOUTON

Leurs vêtements aussi, comme leurs aliments, sont le fruit vraiment ou bien le reflet de l'activité d'ordre pastoral ; la peau des moutons, le cuir d'animal, l'égide des Grecs et des Romains, laquelle était peau de mouton, voilà le vêtement des peuples pastoraux. Et le berger roumain, ainsi qu'on peut le voir encore aux temps présents, est vêtu toujours d'une peau de mouton.

LOGEMENT :
TENTE, MAISON, HUTTE

Leur logement aussi, il faut bien qu'il soit toujours adapté à l'activité d'ordre pastoral. La tente bien sûr, parfois la maison ou du moins la hutte. Mais déjà plus vaste, avec un enclos défendu, fortifié pour les animaux. Un village donc, du moins en un sens, qui sera plus tard village vrai quand la

culture aura paru à côté du dressage de ces animaux.

Enfin, leurs ornements viennent attester

ORNEMENTS

! aussi l'activité de l'ordre pastoral, dont ils sont dépendant toujours étroitement. Ornements de poils, de plumes, de cornes et très répandus chez tous les pasteurs. Leurs masques aussi, masques cornus tels qu'on les peut voir au Trocadéro, marquent bien sûr que tous ces pasteurs sont liés toujours très étroitement à l'activité dont ils tirent vie, esclaves vraiment de tout ce bétail qu'ils suivent souvent, avec lequel ils errent, allant l'hiver sur les plateaux ou dans les plaines, allant l'été sur les montagnes, transhumant toujours ainsi que leurs bêtes et les suivant donc ainsi que faisaient aux temps plus anciens chasseurs ou pêcheurs.

Mais les laissant mourir et les perdant souvent, les dispersant aussi, ne sachant pas vraiment les conserver, les augmenter et les multiplier, ainsi qu'il faudrait, restant ainsi dévastateurs bien plus parfois que prédateurs, ne sachant pas, bien entendu, soigner ou éviter les maladies de ce bétail, les laissant mourir, les faisant mourir en maintes occasions, par superstition. Ainsi, la mort du Chef, la mort du Roi ou bien l'épidémie ou l'incendie tenus pour la vengeance des esprits ou bien des Dieux, ont provoqué parfois chez ces populations de vrais massacres d'animaux. On détruisait parfois le troupeau tout entier afin d'endormir et d'apaiser cette ire des Dieux qu'on craignait toujours : les Hollandais dans l'île de Célèbes ont dû intervenir parfois très rudement pour empêcher ces massacres d'animaux quelquefois par milliers et dizaines de milliers, parmi les Toradjas, un grand peuple pasteur de cette île découpée.

Ainsi, si les pasteurs sont bien déjà en quelque sens des producteurs, s'ils sont conservateurs, et s'ils sont épargneurs, ils sont toujours, et restent toujours, au premier chef, dévastateurs et destructeurs.

Sixième leçon

2 - Cultivateurs

I - Attributs matériels

la maison, le grenier
la houe et la charrue
aliment et cuisine
Continuité et diversité
solidarité
ingéniosité

2 - Résultats collectifs

Le village, moyen de protection et de relation
la ville, sécurité et prospérité

Résultats religieux

les cultes terriens et les dieux locaux .

3 - Procédés

Travaux rituels :
fécondants
possessifs

Des liens de parents aux liens de voisins, et du chef au roi.

III - L'Economie de l'ordre culturel

L'économie de la dévastation tendait à s'orienter, parmi les peuples déjà moins attardés, vers l'éducation ou la domestication de certains animaux. Mais le progrès vraiment qu'il nous faut souligner, c'est la venue déjà anciennement et très anciennement de ces populations à la "cultivation"; l'économie de l'ordre culturel qui est déjà en plus d'un sens reconstruction et reconstitution des ressources du sol, accroissement des moyens d'exister et non, ainsi qu'il en était parmi les peuples arriérés, simple extraction de matériaux, des aliments que pouvait fournir le monde extérieur, sans les conserver ni les augmenter.

A partir du moment où les populations sont fixées sur le sol, où celui-ci est cultivé et fécondé, où l'homme autrement est sédentaire et habitant, c'est un climat nouveau ou un monde nouveau qui vient s'ouvrir à nous, le monde désormais de la mise en valeur, au sens précisément où on l'entend chez nous, avec un moindre effet ou un moindre degré, mais l'effort est bien poursuivi, et réalisé, de préserver d'abord, et d'augmenter aussi les ressources du sol, de "produire" en un mot. C'est un tournant tout à fait capital, radical, de l'histoire humaine en pays lointain.

Pour le voir mieux, disons d'abord les

ATTRIBUTS, RESULTATS ET PROCEDES DE CET ETAT

attributs de cet état nouveau. Après quoi nous dirons les résultats qu'il a produits.

Nous dirons, enfin, les procédés qu'il a mis en valeur, les "instruments" dont il a pu user, afin de souligner comment déjà ces habitants cultivateurs, désormais établis sur le sol, sont proches de nous beaucoup plus vraiment au plan matériel que ne pouvaient l'être tous ces arriérés dévastateurs ou éleveurs.

I ATTRIBUTS

I^o - Quels sont ainsi les attributs de cet état "cultivateur" ? Attributs matériels qui sont - nous l'avons dit brièvement, mais il faut y revenir - vraiment des signes d'un changement tout à fait profond : la maison d'abord, bâtie, et disons aussi pour mieux

LA MAISON

préciser, la maison plantée, fondée dans le sol, qu'on a creusé, par conséquent, en

profondeur, accrochant la maison au sol et au sous-sol, fixant ainsi visiblement, sensiblement l'humanité cultivatrice et productrice. Ainsi établie la maison plantée, bâtie, désormais fixée, peut donc posséder un trait tout nouveau : la charpente et le toit proprement dit qui n'apparaissent pas parmi les arriérés. La maison à terrasse ou la maison sans toit dans les pays où il ne pleut presque jamais, comme on l'a pu voir dans la Haute Egypte, formée de ses murs, sans autres détails. Elle était plus proche, en vérité, de cette tente ou de cet abri dont nous parlions. Mais la maison couverte et charpentée avec tout un dispositif de protection et de soutien de ce couvert nouveau, tout un emploi du bois par des combinaisons de résistance étudiées, c'est bien là vraiment une innovation qui n'a pas paru parmi les états dont nous avons parlé.

Mais apparaît aussi, voisin de la maison,

LE GRENIER

un nouveau bâtiment qui définit toujours les peuples cultivants; ce bâtiment, c'est le grenier que nous voyons parmi les Jaunes ou bien surtout parmi les Noirs, petite construction, mais protégée déjà et couverte déjà, ayant mission de préserver le produit des récoltes, de conserver, de protéger le capital, grenier familial le plus fréquemment, grenier communal, collectif quelquefois aussi dans des pays restés guerriers : chez les Berbères du Maroc, ou bien dans le Sud Tunisien, ou dans l'Aurès au sud de l'Algérie, ces greniers communaux, vrais châteaux-forts, maçonnés, fortifiés, pour protéger, contre les incursions, la réserve de grain nécessaire au pays.

La conservation des produits du sol apparaît ainsi beaucoup mieux quand la prévoyance est donc rendue possible, encouragée par ces dispositifs nouveaux, et la prospérité pourra donc s'instituer beaucoup plus à coup sûr qu'il ne se pouvait dans l'état ancien.

Avec la maison ce sont des outils tout

OUTILS :

HOUE, ARAIRE, CHARRUE
FAUCILLE

particuliers et tout originaux qui apparaîtront en tant qu'attributs tout matériels de l'état : la houe d'abord, l'araire aussi, charrue élémentaire ou "pré-charrue", charrue superficielle, charrue cependant ouvrant le sol, afin que l'on y puisse désormais semer ou récolter. La faucille enfin nous apparaîtra, l'instrument biblique que connaissent bien les Noirs et les Blancs dans toute l'Afrique, moyen de récolter plus aisément que ne faisaient les primitifs, les attardés, avec leurs mains pour simple outil; faucille dentelée afin de mieux trancher, comme on la voit même aujourd'hui chez les Berbères d'Algérie et du Maroc. Tout un ensemble d'instruments, de procédés par où nous voyons bien que l'objectif de ce travail cultivateur c'est de produire en premier lieu, mais aussi de rassembler, de protéger, de conserver, et de

créer d'une la prospérité plus durablement qu'il ne se pouvait chez ces destructeurs dont j'ai pu parler.

PRODUITS NOUVEAUX
ANIMAUX D'ALIMENT
LA CUISINE

Enfin, ces attributs de l'ordre matériel : ce sont des produits tout particuliers, produits nouveaux qu'on ne voyait point chez les destructeurs : certains animaux, principalement animaux de travail, mais, d'autre part aussi - c'est bien là surtout le fait nouveau - animaux d'aliment pour la consommation. Ce que l'on voit d'abord, ce que l'on voit toujours dans un village, chez les Noirs et les Berbères, ce sont les volailles et les cochons. Les poules et les cochons, ce sont les principaux moyens qu'ont de s'alimenter les premiers peuples cultivants : ces cochons noirs qu'on voit courir dans les villages du Maroc ou de l'Amam et ces cochons aussi que les Océaniens ont élevés et répandus depuis longtemps pour s'en nourrir, sachant déjà les cuire finement, ayant trouvé le procédé de la cuisson de ces cochons à l'étouffée, en faisant chauffer de très grosses pierres sous lesquelles alors le cochon est mis, cuisant doucement et faisant, paraît-il, un très bon aliment.

Si j'insiste sur ce fait, c'est bien pour le motif qu'il s'agit là d'un grand progrès, car la cuisine, en le vrai sens de l'expression est apparue en ces pays. On a pu conserver les denrées d'aliments. Et on a pu aussi - ce qu'on ne faisait pas dans les temps antérieurs - les multiplier et les augmenter. On a le temps, par conséquent, et les moyens de donner plus de soins à la cuisson de ces produits, de découvrir des procédés pour les rendre meilleurs, et la cuisine, un grand progrès, est apparue ainsi pour la première fois dans le sens vrai du mot, chez les cultivateurs vivent sur le terrain, fixés en des maisons, ayant leurs outils, leur bétail, et d'autre part aussi, agissant en commun, travaillant en commun, pour obtenir du sol ces denrées et produits que n'obtenaient jamais les peuples arriérés.

LES TRAITS GÉNÉRAUX

Si ce sont là des attributs particuliers au plan concret qu'on aperçoit dans le détail, il faut nous élever pour définir ces attributs des cultivants ou des établis, dans le plan matériel. il faut s'élever au plan plus général, regarder dans l'abstraction et contempler de loin et découvrir alors certains traits généraux touchant l'activité de ces populations, traits qui sont très nouveaux et inédits.

LA CONTINUITÉ

C'est, en premier lieu, la continuité, la "pérennité" de l'activité. Puisqu'ils sont fixés, et couvrant le sol, ils en extraient leurs aliments, le fécondant tout aussitôt pour retrouver prochainement d'autres produits, puisque, c'est là le fait nouveau tout essentiel, il s'ensuit donc que dans l'effort il y aura pour la première fois continuité, que l'on pourra profiter du passé, que l'accumulation de ces objets produits, pourra se

déployer, qu'il y aura, on le dirait, un rythme, une cadence du travail, semblable toujours à ce qu'il était, revenant toujours d'époque en époque et se renouvelant en se reproduisant de saison en saison.

Le rythme des cultures tel qu'il est resté chez nous, dans nos campagnes reculées apparaîtra ainsi : cultures d'hiver, cultures d'été, des travaux changeants, mais renouvelés, répétés toujours, se reproduisant, permettant ainsi la fécondité et rendant possible la prospérité.

Mais, un autre fait est à souligner d'ordre général, qui est aussi un très grand fait vraiment nouveau : c'est la diversité d'occupation de ces peuples cultivants. S'ils sont de plus en plus agriculteurs, ils sont

LA DIVERSITE
D'OCCUPATION : PASTEURS
AGRICULTEURS, ARTISANS
COMMERCANTS

restés, nous l'avons dit, d'abord et maintes fois, bien entendu, dévastateurs, du moins dans les débuts, mais bien aussi éducateurs des animaux. Ils sont "domestiqueurs" et ils sont éleveurs. Ils sont toujours, par conséquent, en même temps - c'est l'essentiel et nous y reviendrons - pasteurs et agriculteurs. Diversité dans les aspects de leurs activités et d'autant plus qu'il faudra bien qu'ils soient, nous l'avons dit en un seul mot parlant des mitoyens, "industriels" et "commerçants", qu'ils aient des forgerons et qu'ils aient des potiers, puisqu'il faut des outils de bronze ou de fer et qu'ils aient des vaisseaux, tous ces récipients qui varient beaucoup, se multiplient de plus en plus dans leur grandeur et dans leur forme et leurs effets ou leurs usages.

Ils ont, par conséquent, déjà différents artisans; ils sont donc déjà en quelque sens industriels ou fabricants; ils sont aussi et peu à peu commerçants, trafiquants, puisqu'ils achètent, vendent avec le temps, échangent ainsi de tribu à tribu; plus tard, surtout de village à village, accessoirement, mais pourtant déjà ayant des rapports d'ordre matériel, ou des relations d'ordre intéressé, avec l'étranger - j'entends le voisin, non pas le voisin proche, mais le voisin moins proche ou lointain-. Continuité, diversité et d'autant plus que l'industrie dans la maison, l'industrie de famille, le travail domestique enfin, se développe pour la première fois.

La cuisine d'abord dont j'ai déjà parlé, LE TRAVAIL DES FEMMES } travail des femmes, et absorbant plus qu'aucun autre, en vérité : aller quérir l'eau et moudre le grain, confectionner les aliments, en général avec les mains, les façonner avec les doigts, tel le couscous qu'il faut des heures, et puis des heures, pour affiner en petits grains. Mais le tissage aussi viendra s'ajouter à tout ce travail d'ordre culinaire et alimentaire. Les femmes ainsi vivront presque toujours au sein de la maison, y travaillant, souvent sans jamais en sortir, et l'industrie apparaîtra ainsi dans l'ordre familial, au sein de la maison. Les hommes dès

lors travaillant les champs - les femmes aussi en maintes occasions, car ce n'est pas simple, il s'en faut ! - hors de la maison; les femmes travaillant dedans, tissent, élevant aussi toutes ces volailles qui sont toujours ainsi sans exception propriétés actives du sexe féminin. Et le bien féminin nous apparaît ainsi, bien réservé aux femmes, aux filles en ces tribus : la poterie étant aussi fréquemment fabriquée par les femmes et leur appartenant.

D'autres traits généraux sont d'autre

SOLIDARITE

! part à souligner. Solidarité des groupes humains, surtout du village, dont nous avons dit qu'il est vraiment le cadre ou bien le moule de l'activité parmi tous ces peuples. Beaucoup de travaux sont trop compliqués, sont trop malaisés pour être accomplis par l'industriel ou par sa femme et tout isolément. Il faut alors que doive intervenir le travail collectif et le village en son entier viendra donc travailler, afin de secourir le groupe familial toutes les fois qu'il le faudra. Pour la plantation ou pour la semaille, ou pour la récolte - ainsi qu'on le voit dans notre Midi, même en notre temps -; pour la vendange aussi lorsque le cas a lieu. Aussi chez tous ces peuples cultivants pour établir et construire la maison. Lorsqu'il n'y a pas d'artisan capable de réaliser un pareil travail, c'est le village entier qui vient coopérer et tout intimement à l'édification de l'abri familial (cf. pour cet objet le petit ouvrage de M. Maunier, dans la collection de l'Institut d'Ethnologie : "La construction collective de la maison"). L'on y verra que l'activité villageoise devra souvent intervenir, coopérant par là avec l'activité de la famille, ou bien parfois aussi de l'individu déjà séparé.

Il faut, par conséquent, que se déploie déjà chez ces populations un autre trait qui reste à qualifier. Solidarité qui déjà, d'ailleurs, devra avoir lieu non seulement pour les travaux dont nous parlons, mais bien aussi dans les dangers, pour le malheur. Quand des dommages auront eu lieu, quand des calamités se seront déchaînées, quand des familles ou des quartiers seront atteints ou bien ruinés, c'est le village entier, dans tous ces cas, qui devra intervenir pour secourir les habitants ainsi frappés, en aliments d'abord, en vêtements aussi et puis, plus tard, par donations, par prêts ou bien par dons d'instruments monétaires (ainsi que d'autre part, je l'ai décrit dans mon petit livre sur les coutumes algériennes).

Mais ce qu'il faut surtout et ce qui

L'INGENIOSITE

! vient de plus en plus se déployer en un pareil état, c'est l'ingéniosité qui devra progresser chez ces populations pour la mise en valeur des ressources du sol. Ce n'est plus travail simple, et ce n'est plus travail d'été, intermittent et irrégulier, que de cultiver, de mettre en valeur, d'ensemencer, de labourer, "faire les façons", qu'il faut sur le sol, enfin récolter, protéger d'abord cette

opération contre les dangers toujours imminents, et parfois déjà disposer du produit, le vendre ou l'échanger ainsi qu'il y a lieu en maintes occasions.

Tout cela veut ainsi une ingéniosité qui doit de plus en plus se déployer. Un progrès technique ou industriel qui est dès lors un progrès spirituel, car l'"invention" rencontrera ici un terrain de faveur. Ce sont ces peuples établis, cultivants, qui, les premiers, ont pu trouver des procédés originaux pour la mise en valeur du sol et du sous-sol. Ils ont trouvé l'assolement, le rythme régulier des cultures changeant, s'apercevant avec le temps que cultiver toujours un même élément, c'était épuiser et on a trouvé peu à peu tous ces procédés de l'assolement, et l'incendie du sol que j'ai mentionné disparaît alors et c'est vraiment au sens occidental, la culture du sol qui apparaît ainsi.

Ils ont trouvé aussi, avec l'assolement,

ASSOLEMENT-IRRIGATION l'irrigation, déjà très avancée et très perfectionnée parmi certains des peuples cultivants. L'irrigation par des canaux, l'irrigation aussi - ainsi qu'on la peut voir aux îles Philippines ou en Syrie - par des terrasses, une montagne étant sculptée, pour ainsi dire, en son entier et des terrasses étant aménagées quasi à l'infini, de la base au sommet par un travail parfois cyclopéen, rendant ainsi fécond et productif le sol montagnard qui était stérile. La culture du riz, comme vous savez bien, implique un grand travail, prolongé, et incessamment renouvelé, qui est vraiment l'effet de grande création, de grande invention parmi ces peuples cultivants.

Ils ont trouvé enfin la fécondation d'or-

FÉCONDATION D'ORDRE
ARTIFICIEL

dre artificiel, puisque certains d'entre eux du moins ont découvert que des insectes avaient pouvoir de féconder tel fruit ou bien tel fruit, de provoquer par mouvements et migrations, la conjonction des éléments femelles et mâles, sans laquelle, on le sait, la fécondation de certains arbres ne peut avoir lieu. Eh bien, ces peuples avariés, en plus d'un sens, ont trouvé déjà, en Indochine ou au Soudan, ou aussi en Afrique du Nord, le procédé de la fécondation par les insectes émigrants et notamment pour le figuier.

De grands progrès se sont ainsi manifestés et c'est dès lors une ingéniosité qui est venue pour la première fois se déclarer chez ces populations établies sur le sol.

Tels sont les attributs dans le plan matériel de la cultivation.

2° - Quels sont les résultats de ce pro-

2 - LES RESULTATS

grès, les prolongations de ce changement au plan collectif, résultats sociaux qui sont importants, par-

fois radicaux ? Deux résultats surtout pour simplifier : deux groupes nouveaux qui apparaîtront dans leur solidité : le village et la ville, groupes fixés au sol, groupes territoriaux, sociétés d'habitants qui vont ainsi, chez ces populations, passer au premier plan de leur vie en commun.

LE VILLAGE
MOYEN DE PROTECTION

Le village, déjà, nous l'avons dit, il est vraiment, chez ces populations, le lien fondamental, agent qu'il est ou instrument en premier lieu de protection. En premier lieu, déjà aussi modérément des relations, modérément d'abord parce que les Nomades n'ont pas disparu. Ils sont toujours non loin de là un danger proche et menaçant. Le village a donc son enceinte et sa protection. La haie de roseaux, la levée de terre, la forteresse apparaissant ainsi élémentairement, et défendant déjà cette accumulation de denrées et de produits qui rendra possible chez ces sédentaires la prospérité.

MOYEN DE RELATION

Mais le village est bien déjà aussi accessoirement un instrument de relations. Il n'est jamais fermé absolument aux rapports extérieurs. Il s'établit bientôt de village à village des relations d'échange et il se fonde auprès de lui, sinon en lui, un organe nouveau, un instrument nouveau, essentiel lui aussi, inédit lui aussi et qui se déploiera quand naîtra la cité : le "marché" au sein duquel règne la paix. Il le faut. "La paix du marché" ainsi dénommée dans les pays noirs, puisqu'il faut bien tacitement et coutumièrement qu'une trêve ait lieu le jour du marché, un jour par semaine, non les autres jours, qu'un arrêt du combat de village à village ait lieu, que les nomades aussi pillards y ayant intérêt, viennent à s'abstenir, du moins pour ce jour là de piller les convois.

La paix du marché, c'est donc, comme on le voit, un grand fait nouveau de par lequel pourront se dérouler pour la première fois des relations de l'ordre matériel, de terroir à terroir, de pays à pays. Les villages échangeant pour le jour du marché, et ce jour seulement, leurs produits superflus, s'enrichissant donc, pouvant épargner et diversifiant et multipliant leur consommation.

La pauvreté et la misère au vrai sens du mot, qui régnaient toujours nécessairement parmi les pasteurs et parmi les pêcheurs pourra déjà, sinon disparaître, du moins s'atténuer.

MOYEN DE CONJUNCTION

Mais le village est aussi moyen de conjunction, de coaction entre ses habitants. Non seulement ils sont tenus de vivre ensemble, d'agir ensemble pour le travail, pour le plaisir, pour le culte et la fête, agissant en commun, travaillant en commun, formant ainsi "communautés", vivant à maints égards "à même pain et même pot", et ayant donc une unité dans le plan matériel, dans le sens matériel déjà très accentué, ayant son statut,

statut coutumier et traditionnel, jamais écrit, mais bien transmis par la parole des vieillards, faisant du village une société déjà ordonnée et organisée, un groupe réglé au sein duquel l'action par conséquent est dirigée, est orientée déjà au sens de l'intérêt de l'ordre collectif.

LA VILLE

Mais ce n'est pas tout. Après le village apparaît déjà, du moins en tel coin, tout privilégié avec le temps, chez les cultivants qui ont derrière eux déjà un long temps de mise en valeur, un groupe tout nouveau, groupe territorial, lequel se déploiera parmi les avancés : la ville ou la cité. La ville étant aussi - comme on le voit parmi les Noirs qui ont des villes et des cités, parfois peuplées - 1°) agent de protection, 2°) agent de relations, mais plus actif, plus efficient bien entendu extrêmement que ne l'était le groupe villageois.

Déjà s'étaient tracés de village à village, quelques chemins irréguliers et contournés, tous ces sentiers tournants que l'on peut voir chez nous, dans nos plus vieux pays, qui reliaient déjà les groupes villageois, en général sauf exceptions peu éloignés. Mais bientôt ces chemins feront place à des voies, des routes, déjà beaucoup mieux tracées et allant plus loin, reliant ainsi cités et cités, traçant un réseau au sein d'un pays bientôt étendu et plus étendu, ouvrant par conséquent des relations toujours plus amplifiées, de cité à cité, de région à région, le marché toujours se développant et s'agrandissant, ces marchés africains ou ces marchés berbères qui sont déjà de grands rassemblements et où viennent s'unir, du moins pour trafiquer irrégulièrement les populations déjà éloignées.

Mais pour que la ville puisse se former,

NECESSITE DE LA PROSPERITE POUR LA FONDATION D'UNE VILLE

il faut déjà que la mise en valeur se soit prolongée, se soit accentuée. Il faut ainsi que, par l'effet du temps, la prospérité ait pu s'établir et durablement - on l'avait vu depuis longtemps et un auteur surtout, un véritable précurseur, le très célèbre Cantillon, dans son ouvrage "Essai sur la nature du commerce" (1755) avait vu déjà la condition sans quoi ne peut jamais se déployer le phénomène urbain, l'apparition de la cité dans sa naissance et sa croissance. La condition qu'il faut toujours à ce grand fait, c'est le "surplus". Il faut que les cultivateurs aient pu accumuler et épargner, qu'ils aient donc des greniers et des greniers achalandés, comme il le faut, qu'ils aient plus de produits qu'il ne leur faut pour subsister et que ces produits viennent à la ville afin de nourrir tous ces citadins qui sont industriels et qui sont trafiquants, mais qui ne sont plus de vrais producteurs quant à l'aliment. Point de cité s'il n'y a pas d'abord et déjà production d'un surplus ou gain d'un excédent par le travail de ces cultivateurs qui ont pu ainsi obtenir bientôt la prospérité qui leur permettra de nourrir

les villes qui pourront grandir par tout leur travail.

Le phénomène urbain est donc prolongement lointain de ce progrès des peuples cultivants qui leur a permis, au bout d'un long temps et d'un très long temps, de produire un surplus et d'écouler denrées, produits, afin d'alimenter les nouveaux citadins.

Tels sont les attributs, tels sont aussi les résultats de cet état nouveau dans le plan collectif.

Mais il y a aussi des résultats de l'ordre religieux qui nous apparaîtront pour la première fois chez ces populations, des résultats nouveaux par où viendra se transformer profondément l'état d'esprit des cultivants. Auguste Comte avait bien vu déjà (tome V du Cours) comment l'agriculture avait pu amener tout un esprit nouveau de ces populations touchant le monde où l'on vivait, une conception de l'ordre mystique du monde extérieur. Le lien étant avec le sol de plus en plus étroit et la conservation des denrées et produits ayant déjà, nous l'avons dit, pu s'obtenir par le moyen de ces tabous qu'avaient connus les peuples antérieurs. La culture pourtant a pu permettre aussi de figurer les Dieux comme moyens et comme agents de relations de l'homme avec le sol. Apparaîtront ainsi les Dieux terriens, ce qu'on a pu nommer aussi les Dieux chthoniens, dieux du sol et du sous-sol, lien profond étroit de l'homme avec le sol; des religions d'ordre territorial qui deviendront plus tard et par ce simple fait des religions de l'ordre provincial, des religions aussi de l'ordre national. Les dieux vivant au sol, bénissant le sol, protégeant le sol, liés ainsi étroitement, intimement, avec l'humanité, bien plus qu'aux temps anciens. Ces dieux fétiches, afin d'user du mot qui avait cours au Sénégal et au Soudan, ces dieux qui deviendront ainsi plus proches qu'ils l'étaient de notre humanité. Non plus dieux lointains vivant au ciel, au-delà du ciel, ainsi qu'au désert, mais dieux terriens et dieux locaux comme le seront chez nous, dans nos provinces reculées tous ces Saints locaux, ces saints régionaux, ces Saints villageois, successeurs des dieux et qui, dans l'ancien temps étaient des dieux déjà, dieux païens de leur localité. Ce sont des dieux régnant ainsi dans les terroirs, tout proches, dès lors, de l'humanité, qui apparaîtront.

Et l'idée chez les Grecs qui s'est formée déjà et plus tard chez les Romains, l'idée de Terre-Mère, terre protectrice et créatrice des Romains, issus du sol ainsi que le croyaient tous les anciens auteurs parmi les Romains et les Grecs, cette idée figurée par Déméter, chez les Grecs, apparaît sous des aspects infiniment changeants parmi les peuples cultivants.

Et c'est pourquoi chez ces populations de plus en plus fixées au sol, on voit se déployer des rites religieux qui ont pour but de marquer ce lien étroit de l'homme avec le sol.

6) RESULTATS D'ORDRE
RELIGIEUX

l'homme appartient au sol, est produit du sol, naît du sol, en plus d'un sens, ainsi que Dieu et les esprits sont nés du sol; presque chez tous, l'enfant aussitôt né, est posé sur le sol ou placé sur le sol, pour lui communiquer les qualités du sol, les vertus mystiques du terroir local et pour marquer, par là, qu'il est lié et associé dans le plein sens de l'expression avec le sol. Ailleurs est enterré au sol, après l'accouchement le lien entre la mère et l'enfant, le cordon ombilical, considéré chez ces populations comme instrument et expression de la continuité d'ordre racial et d'ordre humain, parmi le groupe en son entier.

Le travail féminin reste lié en quelque sens avec le sol et jamais donc on ne voit chez ces populations les hommes seuls ayant mission de travailler à la fécondation du terroir cultivé. Mais les femmes aussi devront collaborer à la cultivation; elles interviendront donc d'abord par leur travail matériel, leur effort productif, mais bien aussi par leur action mystique, le facteur sexuel ayant la vertu, pour ces attardés, d'aider à la fécondation du terroir cultivé, de favoriser la bonne récolte, ainsi par des gestes ou bien par des actes, maintes fois obscènes, par de vrais orgies de l'ordre sexuel, subsistant parfois dans la vieille Europe chez les Vendangeurs, la fécondité sera favorisée, on le croit du moins.

Voilà pourquoi chez ces populations la femme est moins sacrifiée, moins asservie qu'elle ne l'était ailleurs chez les pasteurs et les destructeurs. Elle est agencée mystiquement de la fécondation, ainsi qu'elle l'est physiquement, techniquement par son travail; les deux bien entendus étant mêlés et confondus dans l'esprit primitif.

C'est pourquoi déjà aussi l'on voit surgir chez ces populations, dans certains cas déterminés que nous préciserons le matriarcat, le pouvoir des femmes, la faculté donnée au sexe féminin de dominer et de régner sur l'autre sexe, avec plus d'effet ou bien moins d'effet, plus de pouvoir ou bien moins de pouvoir.

Mais si ce sont là déjà deux aspects et tout essentiels de l'état nouveau de ces cultivants, leurs attributs d'abord de l'ordre matériel, les résultats aussi de ces principaux traits dans le plan collectif, dans le plan religieux, il est un dernier fait qu'il nous faut mentionner et qu'on doit mettre à part.

3° - Ce sont les procédés ou certains procédés qui vont intervenir à l'occasion toujours de la cultivation, manifestant toujours le lien de l'homme avec le sol, des procédés nouveaux et qui viendront ouvrir très largement la voie et le chemin à des progrès inattendus.

3 - LES PROCÉDES

Procédés techniques, procédés mystiques comme c'est le cas chez les attardés. En d'autres mots des travaux et des rites.

Des travaux. Certains travaux nouveaux

PROCEDES TECHNIQUES: LES TRAVAUX

que seuls pourront accomplir par leurs moyens nouveaux, leurs moyens avancés, leurs moyens perfectionnés, les peuples cultivants : constructions des peuples cultivants, construction de maisons, des charpentes surtout, des murs et des haies, afin de protéger des groupements humains, tracés des chemins principalement, les routes plus tard. Et qu'elles seront le seul moyen, moyen nouveau de mettre en relations, en liaison les groupements avec les groupements, villages avec villages, et plus tard cités avec cités. Tous ces travaux neufs et bien interdits à ces éleveurs dont j'ai pu parler seront par conséquent la condition selon laquelle le progrès pourra plus tard de plus en plus se déployer et s'accroître.

Mais les rites surtout, les actions mys-

PROCEDES MYSTIQUES. LES RITES

tiques d'ordre religieux viendront aussi chez ces populations, rendre possible un changement et un progrès qui n'eut pas eu lieu, si l'état nouveau n'avait pas eu lieu. Deux sortes de rites que nous découvrons parmi tous ces peuples et qui n'avaient pas lieu chez les dévastateurs ou les éleveurs : rites fécondants, rites de possession.

Rites fécondants ou rites sexuels. Ce

RITES FECONDANTS

sont ces gestes et ces actions, dont j'ai parlé qui sont répandus et sans exception, parmi tous ces peuples ces rites orgiaques, rites de débauche, ainsi que l'ont dit les observateurs dans les premiers temps, mais qui, aux yeux du moins des primitifs, ont leur valeur et leur vertu, sont inévitables, étant bienfaisants, qu'il faut accomplir afin d'assurer la fécondation, la préservation des produits nouveaux.

Ainsi, parmi ces rites fécondants, la

LA PROSTITUTION

prostitution, et en quelques cas, la promiscuité. Chez tous les peuples établis, les femmes en certains lieux et en certains moments devront se prostituer, se donner à autrui, violer pour un moment, une fois l'an, une fois la saison, le monopole ou bien le privilège du mari, non pas par débauche, ainsi qu'on l'a cru, mais bien par mystique et tant que l'on croyait que la fécondation du sol était conditionnée, était déterminée par des rites magiques. Ayant pour but de reproduire et donc de provoquer des actions sexuelles qu'on croyait avoir lieu au sein même du sol.

L'idée de la magie imitative, ainsi

MAGIE IMITATIVE

qu'on l'a nommée, selon laquelle on croit provoquer le fait en le reproduisant, jetant de l'eau pour provoquer la pluie, ainsi qu'on fait encore ici et là dans nos campagnes reculées. Elle a inspiré ces rites sexuels barba-

res, rites débauchés pour l'observateur et le missionnaire, et qui pourtant ont subsisté aux temps anciens parmi de grandes civilisations, chez les Babyloniens et chez les Grecs aussi parfois, enfin chez les Romains.

SACRIFICES ET IMMOLATIONS

Les sacrifices aussi et les immolations auraient lieu partout chez les cultivants pour favoriser la fécondation. Le sacrifice agraire ainsi qu'on l'a nommé, le sacrifice en premier lieu d'un animal, le sacrifice anciennement peut-être bien d'une fille ou d'un fils, car les Esprits toujours aiment le sang parmi ces arrières, a dû se perpétuer pendant des siècles et des siècles avant que le progrès n'eut substitué au sacrifice d'un enfant celui d'un animal, et même à celui-ci un sacrifice tout fétif, jet de denrées, jet de monnaie dans l'eau ou sur le sol pour rappeler le temps où un humain ou bien un animal était sacrifié afin d'obtenir des êtres lointains la protection de la fécondité du terroir cultivé.

Voici vingt ans passés, au Caire, il avait lieu encore chaque année au début du printemps, lorsqu'on ouvrait pour la première fois le grand canal par où venait l'inondation du Nil, en présence du Roi, devant toute la Cour, le jet de pièces d'or dans le sein du canal, rappelant le temps où c'était une fille que l'on jetait à l'eau, afin de provoquer par bienfaisance de l'esprit du Nil, la fécondation du sol égyptien.

Prostitution, immolation, rites barbares et révoltants pour les nouveaux venus, qu'il nous faut donc bien entendu abolir, abroger après l'occupation, non sans résistance et sans protestation, comme nous le verrons, le conflit déjà nous apparaît donc entre les traditions des peuples cultivants et les nécessités de leur ordre nouveau.

RITES DE POSSESSION

Mais il y a aussi des rites de possession. J'entends par là des faits et gestes ou des cérémonies ayant pour but, pour la première fois, parmi les peuples établis, vivant du sol, ayant pour but d'assurer la possession du sol.

Apparaît ainsi ce rituel nouveau de l'occupation des localités, tout un cérémonial ayant pour but de sanctifier la délimitation du terroir cultivé, terroir villageois, terroir familial ; plus tard enfin, du terroir personnel, individuel.

Rituel aussi ayant pour but de favoriser le déboisement, le défrichement, attirant toujours la faveur des Dieux, sur l'acte nouveau, par des propitiations, des sacrifices et des offrandes. Tout un rituel très compliqué et étrange souvent qu'en a décrit en des ouvrages très nombreux.

Rites enfin ayant pour but de protéger en limitant la possession ou la propriété du groupe vil-

lageois, du groupe familial, ou de l'individu. Le bornage déjà nous apparaît ainsi pour la première fois ; bornage religieux, occupation sacrée, acte rituel, mettant toujours en jeu, comme chez les Romains, les Dieux ou les Esprits ; le sol étant placé ainsi sous le pouvoir des Esprits et des Dieux, moyen par là, suivi de tous et obéi de tous, de respecter et d'assurer la possession paisible d'un terroir ; faute de quoi n'aurait pas lieu, ni la fécondation, ni la conservation des denrées et produits.

Ainsi, à maints égards, la culture du sol nous apparaît vraiment comme un moment décisif de l'évolution de l'activité chez les arriérés, moment capital, moment réclinal, par ses prolongements, par ses répercussions, par les chemins viennent ouvrir à un progrès nouveau, rendant possible ainsi un état supérieur, cet état avancé qui viendra succéder chez les privilégiés à l'état mitoyen.

Des liens nouveaux, nous l'avons dit, se sont formés, non seulement comme autrefois, liens de parents, mais bien aussi et surtout liens de voisins, d'habitants ; voisins d'abord prochains ou simples villageois, voisins plus tard lointains, qui sont ou seront des citadins.

Et d'autre part, parmi ces sociétés toujours plus amplifiées, toujours plus compliquées, apparaîtra, après le père ayant aux temps anciens, seul le pouvoir, le chef et puis un jour, lointainement parfois, le roi

Septième leçon

L'ECONOMIE DES DIRIGEANTS

Les deux états des dirigeants : avant et après le machinisme.

I - Technologie

L'invention contre la tradition

Logis : le gratte ciel
la fabrique

Outils : machine-moteur
machine-outil

Travaux : tunnels, canaux, ports et routes

Produits : métal, tissu, ciment.

2 - Sociologie

L'ampleur des sociétés comptées par des
dizaines de millions

Groupes anciens : le ménage

Groupes moyens (par leur ancienneté)
cité et métier

Groupes nouveaux :

la classe et le parti ;
bourgeois et ouvrier

Société mouvante et transformante.

LES DOMINANTS

Esquissant un tableau des transformations d'ordre matériel dans nos colonies, réalisé par le contact des natifs et des blancs, nous avons mis en place l'un des acteurs et l'un seulement, les "dominés", ou mieux les dirigés, puisque restant toujours dans le plan matériel. Il faut par conséquent que nous mettions en place, ou bien en scène, le second acteur du drame qui se jouera : les dominants, les gouvernants, les dirigeants, afin surtout de souligner comment leurs relations dans le plan matériel avec les dirigés pourront retentir sur la condition des vieux habitants.

DIVERSITE DES DOMINANTS 2 ETATS

Déjà une donnée nous est acquise et qui va être mieux marquée par ces explications où nous allons entrer ; diversité déjà des peuples dominés, puisqu'ils composent trois états, ne tenant compte des nuances et précisions ; diversité, par conséquent, des relations ; complexité des résultats ; mais, d'autre part, en second lieu, diversité des dominants, diversité des dirigeants ; car, quand on dit les blancs ou les européens, on commet à coup sûr une erreur, un péché semblable tout à fait à celui qu'on commet lorsque l'on parle des natifs : c'est d'unifier ce qui n'a pas, et il s'en faut, son unité ; c'est de simplifier ce qui n'est pas simple ; c'est de méconnaître la diversité des choses vivantes et êtres vivants. Les dominants, les dirigeants, s'ils sont le plus souvent civilisés - et ils le croient du moins -, beaucoup plus à coup sûr d'après les tests que nous avons choisis que ne le sont les dirigés, ne le sont pas uniformément et également. Et si nous avons dû distinguer trois états, très sommairement, parmi les dirigés, il nous faut distinguer deux états parmi les dirigeants.

AVANT LE MACHI- NISME APRES LE MACHI- NISME

D'abord les dirigeants d'avant le machinisme, et puis les dirigeants d'après le machinisme ; les uns et les autres étant conquérants, gouvernants, mais n'étant pas du tout au plan où nous avons à nous placer, des dirigeants de la même façon.

LES ESPAGNOLS

Les Espagnols, les Portugais, ces conquérants du Nouveau-Monde américain, s'ils étaient bien en quelque sens et notamment au sens guerrier,

plus avancés que ne l'étaient les peuples du Mexique et du Pérou, ils ne l'étaient pas, ou l'étaient moins, en bien d'autres sens, et notamment les Espagnols étaient restés très arriérés quant à l'activité de l'ordre matérielle. Quittant les villes et quelques villes seulement, on rencontrait non loin des demi-primitifs et des vrais primitifs, lesquels, peut-être bien, ne sont pas disparus tout à fait en entier en pays espagnol dans le moment que nous parlons.

Mais les conquérants ou les dirigeants

**CONTRASTE ENTRE
LES DOMINANTS D'A-
PRES LE MACHINISME
ET LES DOMINÉS**

d'après la machine, les dirigeants nouveaux, bien mieux armés pour le progrès de l'ordre matériel que ne l'étaient les dirigeants anciens, ceux-là vraiment qui sont ou étaient les dirigeants des temps récents sont en contraste tout à fait frappant avec les natifs et c'est ce contraste qu'il faut souligner, dressant ainsi les personnages en présence, et exprimant, par conséquent, le long chemin à parcourir des uns aux autres.

**DEFINITION AU PLAN
DE LA TECHNOLOGIE,
ET AU PLAN DE LA
SOCIOLOGIE.**

Pour définir un tel contraste, pour le dessiner et pour l'accuser, il faut que nous suivions les mêmes voies ou à peu près que nous avons suivies, afin de peindre les Natifs. Autrement dit, définissons d'abord l'état présent des conquérants ou dirigeants au plan de la technologie, puisque c'est l'industrie qui définit et qui commande en premier lieu l'économie. Mais, d'autre part, l'activité des dirigeants est fonction aussi de leur sociologie, dépendant beaucoup plus qu'en peut l'imaginer de leur état social que ne dépendait, chez les naturels, leur activité dans l'état social où ils s'attardaient.

Et donc, si l'on prétend comprendre et pénétrer les dirigeants en tant qu'ils deviendront acteurs du drame matériel, il faut parler d'abord de leur technologie. Il faut parler aussi de leur sociologie, pouvant alors parler enfin de leur économie, déterminée en même temps par l'industrie et par la société, l'état matériel, l'état collectif étant les agents, le moteur de ce système économique inusité et inédit pour les natifs que les dirigeants vont leur apporter et maintes fois leur imposer dans les pays d'outre mer.

**I - AU PLAN DE LA
TECHNOLOGIE**

Disons ainsi, en premier lieu, comment les dirigeants organisateurs des pays coloniaux peuvent se définir du point de vue de la technologie, leur industrie, leur outillage. En quoi sont-ils vraiment très contrastés, de plus en plus profondément avec l'outillage et l'industrie de tous les natifs.

**THEME GENERAL : LE
DOMINANT, AGENT DE
L'INVENTION**

Un thème général, un thème dominant est à fixer en premier lieu : les dirigeants, ce sont partout les agents de l'invention, acteurs de changements, le changement voulu, cherché, changeant de plus en plus. Les agents de l'inven-

tion qui vont ainsi entrer en relations avec ces agents de l'outremer, dominés, et même aujourd'hui, par la tradition, tournés, sauf exception, toujours vers le passé et non, ainsi que nous, toujours vers le présent. C'est l'invention ainsi contre la tradition qui seront bien les personnages invisibles de ce drame ; les entités cachées derrière les acteurs toujours visibles : le dirigeant, agent de l'invention, le dirigé, représentant toujours la tradition. Choc de deux principes, de deux états d'âme, et cela se voit du fait que chez nous, et depuis longtemps, s'est affirmé de plus en plus un type humain demeuré inconnu parmi tous les natifs : l'inventeur, cherchant, trouvant, inventant toujours, voulant inventer pour inventer. Un Vaucanson chez nous, mécanicien ainsi qu'il se nommait, voici déjà bientôt deux siècles écoulés, c'était la figure de cet inventeur toujours recherchant pour transformer, pour transmuter l'action matérielle des peuples nouveaux.

Ce sont ces hommes là qui vont entrer par conséquent en relations directement ou indirectement avec les natifs des pays lointains.

Mais cet état de la technologie des peuples dirigeants se définit mieux, entrant dans le détail, si nous considérons comme nous l'avons fait touchant les primitifs, les logis, les outils, les travaux et enfin les produits qu'ont inventés et amassés les peuples dirigeants, et qu'ils vont apporter ou tâcher d'apporter aux peuples éloignés.

Les logis d'abord. - Le contraste ici

est des plus frappants, car si déjà les avancés en pays d'Outremer, avaient des bâtiments, avaient déjà aussi des monuments, les dirigeants, hommes

nouveaux, vont implanter aux colonies des bâtiments nouveaux, des monuments nouveaux : le gratte-ciel et la fabrique notamment. Le gratte-ciel en premier lieu ; j'entends par là bien entendu, non pas le gratte-ciel tout à fait dernier cri, au sens américain, mais le bâtiment déjà amplifié, très large et très haut, ayant déjà chez nous depuis cent ans et plus ces nombreux étages et pouvant loger des populations plus nombreuses donc que celles des villages d'autrefois. Déjà, chez nous, au temps de la Révolution, on pouvait voir et on peut voir toujours, toute proche du Palais-Royal, dans la petite rue de Beaujolais, un peu en contre-bas, une maison de dix étages, amonçant ces cavernes qu'on bâtit plus tard pour nos ouvriers et que par notre fait les indigènes des pays de l'outremer peuvent connaître en notre temps.

Mais les fabriques aussi et surtout, c'est là l'innovation de ces mécaniciens dans le vieux sens du mot, constructeurs, fabricants, à qui il faut pour augmenter leur production infiniment et démesurément des bâtiments nouveaux, toujours plus étendus, et en surface, et en hauteur : l'usine

LES LOGIS.

GRATTE-CIEL ET
FABRIQUE

et la fabrique qui peut parfois en notre temps, comme à Berlin ou à Détroit, loger 50,000 êtres humains et parfois plus. Un bâtiment aussi qui a sur les natifs un effet surprenant, un effet saisissant s'il le voit se dresser en pays d'outre-mer, comme il advient déjà à Saïgon ou à Alger, ou à Casablanca.

LES OUTILS

Mais ce sont les outils qui chez les dirigeants européens qui sont allés aux colonies, ont transformé vraiment et radicalement leur civilisation de l'ordre matériel, puisqu'ils sont aujourd'hui les agents de la machine, et entendons le ainsi qu'il faut dans deux sens divers : la machine-moteur et la machine-outil, deux moyens par lesquels ils ont accru quasi infiniment leur pouvoir productif, sans rapprochement, sans comparaison, et en aucun sens, avec le pouvoir de tous ces natifs, pouvoir créateur, pouvoir producteur qui apparaît ou à peu près infinitésimal comparé au pouvoir des peuples dominants.

MACHINE-MOTEUR

La machine-moteur qui a donné aux conquérants ces instruments nouveaux qu'ont ignorés toujours les naturels des pays éloignés : le wagon, le camion, le vaisseau et l'avion et plus tard le tracteur, autant d'instruments qui pénétreront en pays lointain de par notre action et qui changeront très profondément l'état naturel des populations.

MACHINE-OUTIL

Mais la machine-outil marque peut-être mieux l'opposition dont nous parlons des dirigeants et dirigés. La machine outil conquête récente et toute récente qui a consisté à orienter l'effort humain qui pendant longtemps fut effort alternatif et effort rectiligne, ainsi qu'était aux temps anciens cet effort de la main qui dirigeait l'outil, en effort circulaire, en effort continu et qu'il s'agisse de former, ou de percer, ou de couper, de diviser, c'est la machine outil qui agit sans effort apparent et, tout au moins, sans un effort humain. Ces instruments de précision, comme on les a nommés, par le moyen desquels on parvient aujourd'hui à former un objet, à tailler une pièce avec une précision allant jusqu'au millième et trois-millièmes de millimètre, effort inédit qui, bien sûr, au pays colonial, apparaîtrait comme un miracle éblouissant aux yeux des naturels. La machine à percer, la machine à fraiser, le tour à métaux, en particulier ce tour-révoluer qui se meut dans tous les sens, fait tous les travaux et indistinctement, au gré du conducteur devenu dieu ou demi-dieu, outil polyvalent, outil Maître-Jacques, sachant tout faire et donc pouvant tout faire, un instrument ou un levier qui a accru infiniment tout le pouvoir humain sur les objets du monde de dehors. Tout cela est nouveau et est inconnu de primitifs, des mitoyens et même des avancés, bien entendu en pays d'outremer.

TRAVAUX CYCLOPÉENS

Dès lors les dirigeants ont pu poursuivre et accomplir divers travaux que ne pourraient réaliser, ni même soupçonner, fut-ce en aucun sens, les peuples éloignés, travaux cyclopéens pour évoquer le souvenir de ces Cyclopes grecs, artisans miraculeux et fœdériques. Ainsi bâtir des ponts, creuser des ports, ouvrir des mines, tracer des canaux, dans les continents, percer des tunnels, autant de travaux qui mettent très loin de tous leurs sujets ces peuples dirigeants, en tant qu'ils sont surtout dans le plan matériel des peuples constructeurs et donc aussi des peuples créateurs.

La face et la figure des pays de l'outremer seront transformées, et en peu d'années, du fait de ce pouvoir réalisé ainsi et augmenté ainsi sans limites visibles par ces conquérants qui, de plus en plus, sont des fondateurs des constructeurs, et non, comme autrefois, aux temps premiers de l'expansion, des destructeurs.

**PRODUITS ILLIMITÉS
DANS LEUR NOMBRE.**

Et c'est pourquoi, ayant de tels le-
gis, usant de tels outils, faisant de tels tra-
vaux, les peuples dirigeants pourront créer de
plus en plus de tels produits, produits illimités dans leur
nombre du moins, démesurés de plus en plus en quantité, mul-
tipliés aussi à l'infini, produits que dès lors ignoraient
toujours les peuples lointains, fussent-ils par ailleurs au
sens mental, social, assez proches de nous.

**TROIS ORDRES DE
PRODUITS**

Tous ces produits nouveaux, nommément
européens, il ne pourrait être question de les
énumérer en peu de temps. Trois ordres de pro-
duits seront vraiment révélation et "illumination" dans le
sens ancien et mystique pour les naturels: le métal, le tis-
su, le ciment.

LE METAL

Le métal qui a, chez nous, remplacé
tout à fait les poteries qui nous venaient de
nos ancêtres primitifs aux temps préhistoriques ; la sim-
ple marmite tout d'abord en fonte, et plus récemment, en
d'autres métaux, ce fut un progrès qu'on n'estime pas. On
a oublié ce qu'il a donné aux populations quant à leur con-
fort. De même aussi, cet autre objet qu'est le fourneau de
métal qu'ont ignoré toujours les peuples coloniaux. Et puis,
plus récemment, cet objet vulgaire, un peu méprisé parmi
nos pays et que pourtant les habitants des pays d'outremer
ont jugé si précieux qu'ils en ont usé et de toutes façons
et pour tous objets : le bidon à pétrole, qui a servi là-
bas à des emplois multipliés dont j'ai énuméré ailleurs som-
mairement et incomplètement les principaux et les premiers.

LE TISSU

Le tissu aussi est un grand acquit
de ces conquérants, tissu que connaissent
grossièrement et sommairement les peuples at-
tardés, mais tissu enrichi et simplifié, diversifié infi-
niment dans son état et son aspect, mais d'autre part pro-

duit de plus en plus facilement, rapidement et gagnant ainsi par simple contact, par la confusion qui a toujours lieu au premier rapport des civilisés et des naturels, gagnant tout aussitôt les peuples d'outremer, se répandant parfois non seulement en peu d'années, mais en peu de mois, trouvant un marché qu'on n'attendait pas chez des avancés, chez des mitoyens, quelquefois aussi chez des primitifs. J'ai vu déjà, chez les Maos du Tonkin, des bas de soie ou bien de pseudo-soie, et le contraste ici est donc frappant entre les besoins qu'ils avaient toujours et les besoins qu'ils auront bientôt et qu'ils ont déjà du fait du contact.

Le ciment enfin c'est, ne semble-t-il,

LE CIMENT

le très grand produit de nos temps nouveaux.

Le produit peut-être qui a pu changer bien plus qu'aucun autre notre conception d'ordre matériel, puisque c'est le ciment qui a pu faire des maisons de vrais outils, instruments du confort, confectionnés et fabriqués rapidement, déjà en quelques mois, interchangeable donc, et pouvant ainsi se multiplier et c'est, nous le savons, par le moyen de ce ciment qu'ont pu naître et grandir le plus souvent en peu d'années des cités nouvelles dans nos colonies, bâties en ciment, très peuplées déjà et très étendues, ce qui, à maints égards a transformé le paysage et le visage des pays d'outremer.

Il n'y a pas longtemps pourtant que le ciment a eu cause gagnée dans l'industrie du bâtiment. Il a fallu lutter, même dans nos pays contre les routines et les traditions. Il y a quarante ans que fut bâti en notre ville de Paris, le premier grand immeuble en ciment : on le peut voir toujours au coin de la rue Serpente et de la rue Danton. C'est là surtout par ce produit nouveau, ce produit instrument ou ce produit "outil" que dirigeants et conquérants ont un moyen le plus puissant de transformer la condition dans l'ordre matériel des peuples éloignés. Leur technologie peut donc leur ouvrir des chemins nouveaux, leur offrir des moyens nouveaux, non plus comme autrefois pour concourir en tant que destructeurs, mais pour bâtir, pour reformer et transformer le confort des pays d'outremer. La conquête étant donc, de plus en plus, en notre temps, un instrument ou un moyen, non une fin, puisqu'elle a pour but d'ouvrir le progrès, et de permettre aux conquérants de répandre dans les pays lointains leurs outils nouveaux, leurs produits nouveaux, ou d'autre part déjà leurs bâtiments nouveaux, leurs monuments nouveaux qui gagne aussitôt et change aussitôt tout l'aspect extérieur des pays éloignés.

II - AU PLAN DE LA SOCIOLOGIE

Mais c'est aussi, en second lieu, par leur sociologie, autrement dit leurs procédés de groupement que les peuples nouveaux ont pu avoir action illimitée, démesurée au plan matériel sur les habitants des pays lointains.

TRAIT GENERAL :
DIMENSION

Un trait général est à marquer à cet égard en premier lieu. C'est la dimension des groupes sociaux chez les dominants ou les dirigeants. Nous avons insisté déjà sur cet aspect fondamental des groupements sociaux. Les pays d'outremer sont peuplés non plus comme autrefois par des millions, ainsi au temps des Espagnols, des Portugais, des Hollandais, mais bien déjà par des dizaines de millions et dans un cas ou deux par des centaines de millions ; puisque ces nations qui sont des Etats, ce sont des empires, unissant ensemble des pays, des peuples divers, fondant une unité de l'ordre universel, intercontinental, et non, comme autrefois, continental ou intracontinental ; une unité vraiment de l'ordre universel, ainsi qu'elle s'étend à plusieurs continents, et groupe donc en un faisceau les habitants de ces pays, lesquels totalement peuvent être comptés par des dizaines de millions et dans deux cas ont dépassé les cent millions : l'Empire britannique comptait environ 400 millions d'habitants, et l'Empire français, la métropole étant comprise, comptait, lors du dernier recensement 110 millions environ de sujets français, reconnus français en fait et en droit. Telle est ainsi l'ampleur des groupements nouveaux qui sont, répétons-le, la nation-Empire, ayant de plus en plus un règne universel.

COMPLICATION ET
MULTIPLICATION
DES GROUPEMENTS
SOCIAUX

Parmi ces peuples conquérants qui sont en tous sens du mot des peuples impériaux, destructeurs d'abord, mais constructeurs surtout, et de plus en plus, nous rencontrons, l'on s'y attend, une complication et multiplication de groupements sociaux. Il nous faut distinguer, comme nous l'avons fait, touchant déjà les peuples avancés de l'outremer, mais plus clairement, des groupes anciens, des groupes moyens (par l'ancienneté) et des groupes nouveaux, récents. Ce sont ces trois ordres de groupes sociaux différents par la longévité qui composent aujourd'hui les nations conquérantes en pays d'outremer.

GROUPE ANCIENS.
LE MENAGE.

Les groupes anciens, qu'en reste-t-il donc ? Fort peu de choses en vérité. La tribu est morte et bien oubliée depuis très longtemps, depuis les Gaulois et les Francs. La famille aussi au sens primitif, extérieur est bien défunte. Ce qui reste donc c'est le ménage ou le couple conjugal, ce qu'on nomme famille dans nos pays occidentaux. Le ménage, le couple des époux, avec leurs jeunes descendants, tout essaimé et bientôt enfoui dès qu'ils ont grandi. La famille donc dans son sens pleinier de groupe patriarcal, organisé, continu n'est plus à mentionner. Le village non plus qui subsiste aujourd'hui, mais qui n'est plus, comme autrefois, groupe autonome au plan du droit, ainsi d'ailleurs qu'au plan du fait, se suffisant très largement, ayant son statut et sa tradi-

tion, ayant son rôle et son activité, n'est plus aujourd'hui qu'un chef lieu de canton et tout au mieux le plus souvent il n'est qu'une commune au sens actuel légal, et rien de plus.

GROUPES MOYENS
LA CITE ET LE
METIER

Il est d'autre part, parmi nos nations des groupes moyens et j'entends par là groupes moins anciens, mais qui cependant ne sont pas récents. J'en ai parlé déjà puisque se trouvant déjà parmi les peuples éloignés. La cité et le métier ce sont des sociétés qui ont joué chez nous dans les temps écoulés, voici trois ou cinq siècles, un rôle éminent et prééminent. L'économie urbaine était la règle au Moyen-Age en nos pays occidentaux. Mais la cité qui a vécu et survécu a changé beaucoup et pour ce fait, d'abord, qu'elle a grandi beaucoup. Les cités d'aujourd'hui qui sont les noeuds des voies de relations d'ordre international sont peuplées non comme autrefois, par quelques milliers ou quelques dizaines de milliers de citoyens mais le sont par des centaines de milliers, et maintenant par des millions. On compte dans le monde, au temps où nous parlons quarante villes au moins peuplées d'un million d'habitants. Voilà le fait nouveau par où seront changées aussi les relations au sens social, ainsi d'ailleurs qu'au sens légal entre les peuples dirigeants, et, d'autre part, les peuples dirigés. Car ce sont des urbains qui s'en iront de plus en plus aux pays d'outremer pour les gouverner et les exploiter.

Et le métier aussi, groupe moyen, sinon ancien, subsiste toujours parmi tous nos grands peuples d'aujourd'hui, mais il est décadent. Il a perdu ce rôle qu'il avait aux temps anciens, il n'est donc plus au premier plan ; il subsiste parfois, mais il faut, comme on sait, le protéger, le soutenir, le secourir, faute de quoi, souventes fois il disparaît puisque c'est l'usine, la fabrique qui vient prendre sa place et vient jouer son rôle. Le métier dès lors, s'il subsiste donc est survivance, souvenir, et ce n'est pas lui ainsi qu'autrefois qui pourra marquer d'un trait accusé les rapports sociaux des populations dans les colonies.

GROUPES NOUVEAUX

Il faut par conséquent nous en venir enfin à ces groupes nouveaux qui sont apparus depuis peu de temps parmi nos pays, car ce sont ceux là qui vont modeler les rapports sociaux des populations aux pays lointains. Ces groupes nouveaux récents qui sont très nombreux, presque infiniment, ils sont trois surtout qu'il faut mettre à part pour notre dessein : nation, cartel, classe.

NATION

Nation, au sens déjà que j'ai marqué, non plus comme autrefois Etat intermittent et toujours menacé, Etat indécis, souvent impuissant, mais Etat formé et grandi, ayant su régner sur tout un empire ; la nation dès lors est devenue la nation Empire. Elle est amplifiée et infiniment et sa continuité et sa solidité ont pu

s'affirmer par les continents et les archipels, puisque le trait fondamental de ce groupe nouveau, ainsi agrandi presque à l'infini, c'est qu'il a pu déjà réaliser une unité dans cet empire en son entier. Unité de parler, unité de statut, unité de façon, trois unités qui font l'Etat, du moins sommairement, du moins grossièrement et on pourrait parler ici, définissant l'Etat d'une façon de règle des trois unités : unité de parler, puisque le français, dans tout notre empire, est parlé partout et de plus en plus. Unité de statut, puisque le droit français s'en va de plus en plus régner partout, et notamment régir les naturels des pays d'outremer. Unité de façon, puisque de plus en plus aussi les goûts français, les besoins français, les pensées françaises, les idées françaises vont gagner aussi chez les naturels, imparfaitement et partiellement, mais, d'autre part pourtant, de plus en plus visiblement, sensiblement. Triple unité partout de l'Etat ou de la nation, mais étendue sur le globe selon l'expression bien connue des Saint-Simoniens.

CARTEL

Mais après la nation ainsi universalisée, il est venu un ou divers autres groupements : groupements d'intérêts, sociétés de trafic et entreprises de produits qui, grandissant aussi de plus en plus, aux temps récents, peuvent dès lors être nommés par un seul mot, celui de cartel ou celui de trust.

Les grandes affaires qui sont entreprises, et à l'intérieur de chaque nation, et à l'extérieur de chaque nation, en particulier dans ses colonies, ces entreprises sont de plus en plus formées en sociétés d'intérêts qui ont changé, qui ont grandi aussi ; ce sont de plus en plus des groupements de l'ordre universel, participant dans des pays divers, recrutant, agissant, produisant, transformant, trafiquant, dans des pays divers et étendant de plus en plus leurs forces et leur action sur le monde en entier. Ces groupements nouveaux ne pouvaient en aucun sens être soupçonnés par les habitants des pays lointains, fussent-ils avancés et civilisés, comme ils l'étaient souvent, car rien chez nous ne pouvait annoncer cet état matériel que l'on a nommé, à raison ou à tort, l'état capitaliste, cet état inédit qui s'est déjà réalisé anciennement et déployé dans l'expansion des peuples coloniaux, vers les pays d'outremer, par ces compagnies qui avaient pour but la mise en valeur des pays lointains.

C'est dans les colonies qu'ont pu être établis pour la première fois ces groupes d'intérêts, ces compagnies privilégiées, ces sociétés à charte qui déjà faisaient appel aux capitaux de pays très nombreux, qui étaient dès lors déjà création d'ordre universel.

LA CLASSE

Mais c'est la classe enfin, le rang social, comme on disait dans l'ancien temps, l'état aussi, mais au vieux sens de l'expression. C'est la classe donc, ce grand fait nouveau qui fait contraster les dirigeants, les conquérants avec les dirigés en pays d'outremer. S'il y avait déjà, mais en un sens borné, des classes ou des rangs parmi les avancés de pays d'outremer, c'est bien chez nous pourtant que ce type social a pu s'implanter, s'accrocher jusqu'à dominer notre état nouveau. Jusqu'à imprimer un esprit nouveau aux rapports sociaux dans tout l'occident.

La classe et le parti, pour n'en dire qu'un mot, car le parti souvent est le résultat et le prolongement des divisions de classes et distinctions des rangs, si les partis toujours ne sont pas des classes agissant en bloc, ce sont pourtant prolongement, émanation des classes ou des rangs de la société. Mais la classe en soi et en tant que telle, vous savez le rôle qu'elle a, l'élection qu'elle fait dans nos sociétés, non pas comme autrefois, la vieille distinction des nobles et puis des paysans, les nobles dominant et les paysans toujours cultivant ; ces nobles anciens qui étaient souvent pour les habitants, des façons de dieux ou de demi-dieux, ainsi que le sont les nobles lointains exotiques de l'archipel océanien, ou dans le continent américain.

Renan a rappelé dans ses souvenirs d'enfance que dans sa Bretagne les nobles encore il y a cent ans étaient tenus par les populations comme investis des pouvoirs de guérir. Ils étaient guérisseurs, comme les rois au temps du Moyen-Age occidental. Noblesse mystique et de tradition qui rappellerait cette autre noblesse qu'on a pu trouver chez les avancés de nos colonies.

BOURGEOIS ET
OUVRIERS

Mais il s'agit en vérité, parmi les peuples dirigeants et dominants d'une autre distinction et plus efficiente en beaucoup de sens : la distinction entre bourgeois et ouvriers. Le noble d'aujourd'hui, c'est le bourgeois, homme nouveau, celui qui entendait l'adjuration à lui donnée par le ministre Guizot : "Enrichissez-vous !" et c'est l'accession des hommes nouveaux dénommés bourgeois à l'influence et au pouvoir qui va donner à la conquête des pays de l'outremer un tour nouveau, qui va l'orienter beaucoup plus qu'avant vers l'exploitation, la mise en valeur et qui fera dès lors que ceux qui, de plus en plus, viendront diriger dans leurs transformations les pays d'outremer, ne seront plus comme autrefois ces nobles, habitants de nos îles Antilles de Saint-Domingue en particulier qui se nommaient les habitants, puisqu'ils cultivaient, habitaient, étaient planteurs ou exploitaient. Mais ce seront tous ces nouveaux bourgeois, les types nouveaux de l'humanité qui entreront en relation avec les peuples d'outremer, des dirigeants dans le plein

sens de l'expression, qu'ils soient, comme on dirait, tantôt des héritiers, tantôt des parvenus, car ils sont les deux, et de plus en plus, des improvisés dans les colonies principalement. Et ce sont bien ceux là que les natifs sont appelés de plus en plus à rencontrer et à subir : ce sont ceux là qui agiront sur le natif, bien plus que le feront, sinon que le faisaient les gouvernants, les directeurs, les employés, les fonctionnaires coloniaux, qui gardent aussi, mais au second plan et dans les colonies, le rôle principal appartenant de plus en plus à ces hommes nouveaux, ces organisateurs, ces constructeurs qui sont les véritables dirigeants en pays colonial.

Ainsi pouvons-nous voir par ce tableau vraiment grossier du monde occidental, destiné à agir en pays d'outremer, comment le contact, comment le conflit sera plus marqué et plus dramatique ou plus névralgique en maintes occasions qu'il ne paraissait. Ce ne sont pas seulement et d'abord les naturels qui sont divers, "changeants et naturels", mais ce sont aussi et surtout les civilisés, ainsi dénommés, leurs gouvernants, leurs dirigeants, transplantant avec eux en pays d'outremer la société mouvante ou changeante à chaque instant qui est la leur ; société changeante puisqu'elle est fondée sur l'égalité dans le plan du droit, puisque chacun, par conséquent, peut accéder à tout. Mais qu'au plan du fait la différence a subsisté, qu'elle augmente toujours, qu'elle se renouvelle et que l'égalité au plan du droit implique donc ou tout au moins se concilie toujours avec la différence au sens du fait. Société mouvante, changeante et dans les deux sens de cette expression : d'abord au sens qu'elle a changé, qu'elle se change et qu'elle pourra, comme elle voudra, se changer toujours, mais au sens aussi qui nous touche ici, qu'elle peut changer d'autres sociétés, qu'étant transformée, elle est transformante et que le contact d'une société vivant outremer, figée ou arrêtée par le point mort des traditions, que le contact d'un peuple ainsi vivant avec un peuple infiniment mouvant et changeant, dès lors ne pourra manquer de provoquer d'abord un changement et parfois radical, mais aussi d'autre part un changement par force et par conflit, un changement dès lors qui sera inquiétant et parfois douloureux.

Huitième leçon

L'ECONOMIE DES DIRIGEANTS (fin)

3 - Economie déterminée par technologie et sociologie.

Pragmatisme et Progressisme
contre Ascétisme et Ritualisme

Modes: travail collectif, travail personnel,
travail divisé, travail concurrent.

Objets: dévastation organisée, cultivation
intensifiée, fabrication non manuelle
ni rituelle.

Circulation universelle :
Peuples trafiquants,
Colonies réservoirs,
Colonies déversoirs

Desseins ou motifs :

non plus pureté et sainteté, mais confort
et profit. Le plus et le mieux.

Concepts nouveaux : Acquis, Crédit,
Baisse et Crise.

Agents : "Hommes nouveaux"
Directeur (entrepreneur)
Ingénieur
Mécanicien

L'apport du progrès parmi les natifs :
acceptation ou résistance

Pour tracer le portrait des peuples dirigeants en pays colonial, nous avons dépeint, en tout premier lieu, leur technologie et nous avons montré comment, du fait de ce progrès des instruments réalisés par eux, ils ont pu et pourront introduire en pays colonial des moyens nouveaux, des outils nouveaux, qui viendront changer très profondément la situation d'ordre matériel.

ROLE DE L'AVION

Ainsi en est-il depuis peu de temps de cet instrument que j'ai mentionné, l'avion à moteur, lequel déjà a pénétré aux colonies pour des usages très divers et a changé déjà en peu de temps la condition des habitants, puisque l'avion est employé - ou bien fut employé - pour tracer le cadastre comme en Cochinchine ou comme à Madagascar, pour définir la qualité et l'étendue des terrains de culture, pour procéder à une exploration pour la première fois des forêts jusqu'alors impénétrables, infranchissables, pour ravitailler les populations, et à plusieurs fois, et pour permettre enfin en Nouvelle-Guinée, au centre du pays, tout au milieu de la forêt touffue où nul Blanc n'a jamais pénétré, de découvrir d'abord,

puis d'exploiter les ressources du sol, transportant par avion les outils et moteurs en pièces détachées.

Il convenait dès à présent de rappeler ces faits pour marquer mieux combien tout le progrès de la technique qu'ont pu réaliser les peuples dominants, aura d'effet sur le statut des peuples dominés en pays colonial.

Nous avons dépeint, poursuivant toujours la définition des dirigeants, leur sociologie et nous avons pu souligner ainsi que l'évolution dans le plan social de ces dirigeants les rendait aptes aussi à exercer dans le plan matériel en pays colonial, un pouvoir nouveau.

**L'ECONOMIE DES
DOMINANTS**

Pour finir ce dessin, si mal tracé qu'il soit, il faut parler enfin de leur économie, il faut définir leurs institutions, leurs combinaisons d'ordre matériel ou leurs procédés, si l'on aime mieux, afin de comprendre comment leur état d'ordre économique entrera en conflit avec l'état ancien des peuples d'outremer, comment aussi et surtout l'état nouveau pourra agir, devra agir sur cet état ancien.

Comment donc qualifier, et fut-ce en quelques mots, l'économie des peuples dirigeants ? Un thème d'abord doit être marqué, thème général, indiquant le sens, exprimant l'esprit de l'activité d'ordre matériel de ces dirigeants.

**CHEZ LES PEUPLES
ARRIÈRES, L'ACTI-
VITE EST INSPIRÉE
PAR L'ASCÉTISME
LE RITUALISME
LE FATALISME**

Parmi les peuples arriérés, l'activité presque toujours est inspirée par un ascétisme, un ritualisme, un fatalisme.

Ascétisme d'abord, parce que la privation n'est pas condamnée, mais recommandée et que la production parmi ces peuples éloignés n'a pas du tout cet intérêt qu'elle a

chez nous, cette valeur, cette vertu, passant de plus en plus au premier plan parmi les peuples d'occident.

Ritualisme aussi ou formalisme, puisque les actions d'ordre productif sont réglées toujours par la tradition et par la tradition de l'ordre religieux, non point spontanée, non point libérée, ainsi que chez nous, et dormant prise ainsi à l'invention incessamment renouvelée et enrichie, mais la tradition toujours respectée, les canons, les tabous, les règles imposées, régissant toujours l'acte productif, ne permettant pas ou permettant moins que le changement, en un mot le progrès puisse intervenir.

Fatalisme enfin puisque la production chez les sujets d'outremer est inspirée et commandée par cette foi qu'ils ont quasiment tous à la fixité du monde établi. Ce sont les dieux et les esprits qui sont les souverains. Peu importe donc qu'on agisse ou non, qu'on travaille ou non, qu'on produise ou non, et la sagesse en quelque sens serait peut-être bien pour ces populations de se coucher sous un figuier, selon

le conte arabe bien connu, attendant que les figues vous viennent dans la bouche.

CHEZ LES OCCIDENTAUX, PRAGMATISME ET PROGRESSISME

Le contraste vous apparaîtra si nous soulignons en très peu de mots le thème nouveau et l'esprit nouveau de l'économie des occidentaux, de la production des civilisés. Deux mots suffiront faute de mieux : pragmatisme et progressisme.

Pragmatisme, car l'action est orientée toujours vers une utilité, et si l'on produit, c'est pour produire, pour avoir plus, pour gagner plus, pour améliorer le statut matériel de tous les habitants. Pragmatisme, donc utilitarisme, dirions-nous aussi.

Mais Progressisme aussi par voie d'effet direct, puisque pour créer, pour gagner, il faut chercher toujours, trouver toujours des procédés nouveaux, des instruments nouveaux. Il faut s'ingénier au vrai sens du mot, inventer : c'est l'inventeur, l'ingénieur qui est vraiment inspirateur, animateur de l'acte productif.

DIFFERENCE ENTRE L'ECONOMIE DES DOMINANTS ET L'ECONOMIE DES DOMINES

Pragmatisme, progressisme, ce sont les thèmes qui viennent opposer l'économie des dominants à cette économie des dominés, des anciens habitants, figés plus ou moins par la tradition d'ordre religieux. Par là nous pouvons voir tout aussitôt en pénétrant dans les aspects de cette économie des peuples dirigeants, comment elle est en vérité à l'opposé de l'activité des peuples lointains. Et tout d'abord quant à ses modes ou quant à ses moyens, puis quant à ses objets, puis quant à ses desseins ou quant à ses motifs, puis quant à ses agents ou quant à ses acteurs.

I - LES MODES

Ses modes tout d'abord ou ses moyens sont vraiment nouveaux. C'est le travail ainsi qu'il faut partout, l'action de production, le geste créateur intervenant quant à l'objet du monde matériel, mais par des procédés tout à fait différents, puisque trois modes de travaux sont réalisés chez les dirigeants : le travail collectif, le travail personnel, ces deux modes anciens qui existaient déjà parmi les peuples de là-bas. Mais d'autre part aussi et surtout le travail divisé et le travail subdivisé, très grande innovation qui permettra chez nous pour la première fois la production en grand.

LE TRAVAIL COLLECTIF

Le travail collectif subsiste chez nous parmi surtout nos paysans, mais il existait, bien plus fréquemment, chez les attardés, les mitoyens ou les avancés. Nous avons pu montrer ailleurs que le village en Kabylie vient coopérer par effort commun à la construction des logis nouveaux. Le village donc, et dans son entier, vient aider la famille ou le ménage, travail

communale survivant chez nous, mais qui ne fait pas contraste frappant avec le travail de ces primitifs.

LE TRAVAIL PERSONNEL

Le travail personnel ou individuel est donné aussi, bien que de moins en moins dans nos pays occidentaux. Travail personnel d'ordre familial, qui s'exerçait à l'intérieur de la maison, et y a lieu de moins en moins dans nos pays. Mais, d'autre part, aussi le travail artisan, l'activité des hommes de métier survivant chez nous, mais passée déjà au plan postérieur, au plan inférieur; car ce qui vient de plus en plus, depuis cent ans surtout, au premier plan chez nous, c'est ce travail que tous les peuples d'outremer ont ignoré sauf exceptions, le travail divisé ou le travail organisé.

LE TRAVAIL DIVISÉ

Du fait réalisé chez nous depuis cent ans et non pas plus, que le travail est accompli, de plus en plus, par spécialisation ou par spécialité, que chaque ouvrier et chaque instrument n'a plus qu'une fin, ne fait plus qu'un acte, ne produit plus, par conséquent, qu'un résultat, a pu changer profondément tout l'état matériel du monde occidental, et c'est par là qu'a pu se répandre et s'amplifier toujours la grande industrie parmi nos pays. Par là, aussi, ce moyen de travail a pu pénétrer dans les colonies, changeant tout à fait le sort très ancien des populations.

NAISSANCE DE LA CONCURRENCE

De là il suit directement que le travail étant de plus en plus organisé, subdivisé, devient conquérant ou compétiteur, comme on dit aussi, un fait très ignoré des peuples primitifs. Il y avait chez eux déjà souvent l'émulation de sentiment, de vanité, de prestige et d'honneurs, mais non la concurrence ou la compétition, ayant pour but et pour effet la sélection, la survie du plus fort, la destruction du moins doué, l'élimination de ces entreprises les moins adaptées aux besoins nouveaux.

La compétition ou la concurrence, ainsi entendue, c'est un fait nouveau qui est apparu dans notre occident et qui a changé en des sens divers le statut matériel de nos populations. C'est ce moyen nouveau, ce mode nouveau qui pourra pénétrer en pays colonial du fait des dirigeants et qui, plus d'une fois, produira un conflit de ces modes nouveaux et de ces modes anciens que pratiquaient depuis toujours les habitants de l'outremer.

2 - LES OBJETS

Après les modes ou le moyen de cette économie des peuples dirigeants, il faut marquer que leurs objets aussi sont différents de ce qu'étaient les buts ou les objets de l'économie des peuples lointains.

ECONOMIE DE DEVASTATION ORGANISÉE

Pourtant l'on retrouve toujours, du moins en la cherchant parmi nos peuples avancés, la vieille économie de la dévastation : la chasse

et la pêche existent toujours dans notre occident, la cueillette aussi, mais non, comme autrefois, traditionnelles et instinctives. Quand elle a lieu cette dévastation qui subsiste chez nous est méthodique, délibérée et organisée, plus efficace ainsi que ne pouvait l'être la dévastation chez les arriérés, mais devenue pourtant occasionnelle, accidentelle, heureusement, n'étant donc pas le fondement de toute activité, ainsi que c'est le cas, nous l'avons dit, chez les cueilleurs, chez les chasseurs et les pêcheurs.

ECONOMIE DE CULTIVATION ORGANISEE.

La cultivation, ce second aspect des activités que j'ai pu dépeindre subsiste aussi chez les dirigeants, il le faut bien. Mais elle existe avec d'autres effets et d'autres procédés. Elle est aussi organisée, "méthodisée", elle est extensive. Nous marquons ainsi par un seul mot en quoi elle est vraiment très éloignée de la cultivation des peuples d'outremer.

CULTURE INTENSIVE

Culture intensive, toujours poursuivie par des procédés plus perfectionnés, cherchant toujours l'augmentation de ses produits en quantité et qualité, ce qui aussi peut-être bien est un grand fait nouveau, voulant donc toujours plus, toujours mieux, inspirée donc de cet esprit utilitaire, pragmatique qui est étranger, quasiment toujours, aux peuples lointains. Et c'est au point déjà que la cultivation trop intensive et productive a eu pour résultat de donner lieu, immédiatement, à des dévastations qui étaient inconnues des peuples primitifs. S'il a fallu ces ans derniers, en différents pays, brûler du café, arracher des vignes, chauffer des fourneaux ou bien des moteurs avec des denrées ou bien des produits, c'est là n'est-il pas vrai de la dévastation renouvelée comme un effet de cet excès de production réalisé par la cultivation des peuples dirigeants de plus en plus intensifiée en nos pays.

Mais ce qui est nouveau quant aux activités des peuples dominants et ce sur quoi il faut insister, c'est la fabrication et la circulation.

FABRICATION CHEZ LES PEUPLES ELOIGNES, TRAVAIL MANUEL ET RITUEL

Fabrication d'abord déjà connue parmi des peuples d'outremer, mais renouvelée quant à ses moyens, quant à ses desseins. Parmi les peuples éloignés, le travail productif au plan industriel est en premier lieu : travail manuel; en second lieu : travail rituel.

Travail manuel, puisque la main, aidée tout au plus par l'outil, était le seul agent, le seul moteur de ce travail.

Travail rituel aussi, puisque des règles très fixées, des canons religieux, parfois de vrais tabous, venaient figer ou, tout au moins, gêner le travail productif. Aucun des gestes de l'action industrielle n'était libéré, mais quasi toujours par tradition, par répugnance invétérée, tel geste était permis et tel autre interdit, et donc la production ne savait

progresser (L'on verra dans la Revue de l'Institut des Hautes études marocaines, "Esperis", une étude du regretté Henri Bizet sur le travail de la laine à Rabat, dans laquelle est exposé par le menu comment aucune action de ce travail d'ordre intérieur n'est libérée des préjugés et traditions, comment les gestes donc sont stéréotypés du premier au dernier faisant ainsi qu'on produit moins, qu'on produit mal, car il faut très longtemps et beaucoup plus longtemps que chez nous pour créer un produit.)

LE TRAVAIL CHEZ LES DIRIGEANTS EST L'OEUVRE DE LA MACHINE-OUTIL ET IL EST LIBRE

La fabrication chez les dirigeants est émancipée des nécessités subsistant toujours chez les primitifs. Le travail n'est plus, dans notre occident, manuel, ni rituel, mais il est l'oeuvre de l'outil et plus récemment, comme nous l'avons dit, de la machine-outil ; et d'autre part surtout, il est libre toujours quant à ses procédés et à ses instruments. Il n'est jamais fixé, figé, mais l'exécuteur peut ainsi toujours changer son action, transformer son geste, inventer aussi un moyen, et le progrès, par conséquent, fermé aux primitifs, lui est ouvert tout largement.

LA CIRCULATION

Si nous parlions enfin de la circulation, nous la voyons aussi tout à fait contrastée avec ce qu'elle était parmi les peuples d'outremer, et si tant est qu'elle existât, parmi les avancés, mais plus rarement chez les mitcyens, quasiment jamais chez les primitifs.

CHEZ LES DIRIGEANTS, ELLE EST ACCENTUEE, INTENSIFIEE ET ELARGIE.

La circulation, chez les dirigeants, est accentuée et intensifiée, mais elle est d'autre part élargie. Elle est multipliée et répandue de peuple à peuple, prochains d'abord, et surtout lointains de plus en plus. Les relations d'échange ou de trafic sont déployées dans nos pays d'abord, déjà depuis assez longtemps, à l'intérieur d'un continent, abaissant les barrières et passant les frontières, et plus récemment, de continent à continent, parmi le monde entier ou sur le globe entier, tout à travers les mers. Et c'est pourquoi ont pu grandir dans nos pays de l'occident, ces peuples trafiquants, ces peuples voituriers, comme on les a nommés, les Hollandais et les Anglais en premier lieu, ces peuples trafiquants qui ont pu devenir tous les premiers, par ce seul fait, les peuples coloniaux. Et ce sont eux qui amplifiant de plus en plus les rapports de trafic de continent à continent, ont pu promouvoir et réaliser l'apport, en premier lieu, des matières premières en pays d'occident, l'apport, ensuite, des produits des pays de l'occident en pays éloignés.

L'apport donc est apparu et tout nouveau, donnant intérêt à l'exploitation de ces colonies, faisant de ces pays,

tantôt des réservoirs, tantôt des déversoirs. Des réservoirs, tout d'abord, puisque l'on prend dans ces pays des matières premières ou bien des aliments, denrées et produits pour les besoins de l'occident. Mais, d'autre part aussi, des déversoirs pour nos produits ; autrement dit des débouchés ou des marchés pour les créations de nos industries.

Voilà donc des pays autrefois confinés et qui vivaient sur soi, autant qu'il se pouvait, qui deviendront conjointement, en même temps, des réservoirs avec des déversoirs, qui entreront par conséquent dans le mouvement d'ordre universel de l'ordre nouveau, qui auront leurs produits, qui auront leurs besoins, vendant et achetant aux pays d'occident, et subissant par conséquent - c'est bien pour eux une très grande nouveauté - le contre-coup directement des accidents, des mouvements de l'ordre industriel dans l'univers de notre temps.

En d'autres mots, apparaîtra aux peuples éloignés, pour la première fois, la phase ou la crise, le fait de l'ordre productif qu'il ne connaissaient pas, vivant sur eux-mêmes et par leurs denrées ou par leurs produits. C'est la "révolution", le mot n'est pas trop fort, puisque les contre-coups, maintes fois très profonds des crises d'aujourd'hui, retentiront de plus en plus sur ces populations des pays d'outremer.

Tels sont les moyens, tels sont les objets de l'économie des peuples nouveaux et nous voyons bien, pour résumer d'un mot, comment ont pu changer sensiblement, depuis cent ans, les procédés d'acquisition des denrées, des produits. Acquérir plus, acquérir mieux en quantité et qualité par la fabrication et la circulation renouvelée, transfigurée par les progrès de la technique des moteurs, par les progrès aussi concomitants ou conséquents de la technique des transports. C'est un homme nouveau, un esprit nouveau qui va paraître encore un coup aux yeux des naturels dans les pays de l'outremer.

Mais nous le verrons mieux en parlant des desseins de cette économie des peuples différents : ces desseins, ces motifs qui sont inspirateurs, animateurs de son action, qui la qualifient et qui lui impriment un accent nouveau.

**CHEZ LES PEUPLES
LOINTAINS, LE DES-
SEIN EST LA VERTU:
PURETE, SAINTETE,
DIGNITE**

Chez les peuples lointains, comme chez les anciens, l'action, en général, était subordonnée à des idéaux d'ordre religieux. Ce qu'on cherchait surtout - ce qu'on cherche toujours parmi ces peuples attardés, du moins en premier plan - ce n'est pas le profit et ce n'est pas l'acquis ; ce n'est pas gagner plus ; ce n'est pas avoir plus, tout ainsi que chez nous ; mais c'est la pureté, la sainteté, la dignité ; c'est vivre ainsi que veulent les esprits ou les génies, c'est obéir aux dieux, respecter leur

vouloir, observer leurs tabous, pratiquer la vertu, ainsi que dit Rousseau.

C'est la vertu en plus d'un sens qui est le dessein des peuples lointains quant à leur conduite, vertu analysée, me semble-t-il, en ses trois traits : la pureté, la sainteté, la dignité. Être plus pur, être plus sain pour ressembler aux dieux et aux esprits dont on reste toujours le loyal serviteur. Être plus digne aussi, plus orgueilleux, avoir plus d'honneur, et sacrifier tout quand il le faudra, à la vertu et à l'honneur.

CHEZ LES DIRIGEANTS,
2 MOTIFS : CONFORT
ET PROFIT

Chez nous qu'en est-il donc ? Quels sont donc aujourd'hui les motifs de l'action, les desseins de l'action de l'ordre productif, du moins au premier plan ? Ce sont d'autres motifs ; à peine en vérité est-il besoin d'y insister. Deux motifs surtout : confort et profit.

CONFORT - PROSPERITE,
SECURITE, UTILITE

Confort d'abord puisqu'on produit de plus en plus, pour avoir plus et mieux, pour se donner et pour donner la sécurité, ce besoin naissant qui n'existait pas parmi nos natifs et n'existe pas parmi les avancés. Et par voie directe, c'est la prospérité et l'utilité : produire plus d'objets, répandre toujours plus pour tous les habitants, de denrées et produits, tel est notre idéal, et idéal formalé et exprimé et répandu par les économistes du siècle dernier. Tous ces libéraux et tous ces classiques qui ont proclamé en suivant Franklin le premier d'entre eux que la valeur et la vertu c'est de créer, c'est de forger, c'est de réaliser par l'invention et par la production ; l'homme faber déjà nommé par les Latins, l'être créateur, l'être producteur.

Sécurité, prospérité, disons d'un mot si l'on veut, l'utilité. C'est le confort au sens matériel. Comment parvenir à ce confort et comment en profiter par le profit. Il faut créer plus et pour créer plus, il faut gagner plus. Le gain, l'acquis devient ainsi le but fondamental de notre action. Gagner dès lors et non donner comme c'était le cas parmi les peuples attardés. Donner, c'était l'honneur de dissiper son propre bien, d'en faire part à ses voisins, de distribuer ce qu'on avait gagné, ce qu'on avait acquis.

LE PROFIT
LE GAIN EN VUE DU
GAIN

Mais c'est, chez nous, le gain en vue du gain. Le gain pour soi, ayant sa force en soi et sa vertu en soi, étant son propre but et sa propre valeur, qui est l'inspirateur de toute notre action. Et parmi ces pays du nouveau monde américain, nous lisons peut-être bien notre avenir. La valeur d'un homme est ce qu'il vaut, est combien il vaut, et lorsqu'on nous dit "un homme vaut tant", on entend qu'il vaut toujours des dollars, que sa valeur est estimée, que c'est la monnaie qui vient dire donc quelle est la valeur de tout citoyen.

Tel est l'esprit nouveau. Il n'était peut-être pas chez nous tout à fait déployé, mais l'est ailleurs et le sera parmi nos pays sans qu'il soit longtemps.

IDEES D'ACQUIS ET DE CREDIT

Cela étant d'autres notions sont venues se ranger, ainsi qu'un jeu d'échec bien présenté, bien ordonné, tout à côté de ces notions dominatrices, inspiratrices : le confort, le progrès ; produire plus pour gagner plus, et pour acquérir plus. Ces autres notions qui sont les tenants ou les parallèles, pour ainsi parler, de ces deux notions ; ce sont d'abord l'idée d'acquis ou de fortune accumulée. Si l'on veut tant, c'est tout d'abord que l'on a aussi gagné tant, que l'on possède tant. La fortune est donc aussi mesure de valeur, et expression d'estime en ce monde nouveau. Mais cet acquis est souvent de plus en plus réalisé ou garanti par le crédit. La notion de crédit en tant qu'un élément de la valeur ainsi conçue du citoyen, de sa valeur de producteur et d'acquéreur, de sa valeur autrement dite, de possédant, va donc passer aussi au premier plan de ces idées qui sont moteur de notre action.

NOTION DE TAUX ET DE PRIX

Dès lors, non loin de ces conceptions, mais au second rang de notre échiquier, sont rangées aussi divers notions, non pas ignorées des peuples lointains - nous l'avons marqué et le marquons -, mais à peine entrevues, à peine soupçonnées comme dans un brouillard : la notion de prix, la notion de taux qui est un prix pour le capital. Le prix et le taux ce sont des notions qui règnent chez nous, dans cet esprit nouveau de l'homme économique, ainsi qu'on l'a nommé : machine à calculer, instrument à gagner qui, pourtant, va s'en aller là-bas en pays colonial, pour y répandre ses desseins et y réaliser ses progrès ambitieux.

NOTION DE CRISE

Ainsi viendra en notre esprit la notre esprit la notion de hausse, la notion de baisse, la notion de perte, la notion de crise, nous l'avons déjà dit. Ces notions de perte et de crise sont ignorées des peuples lointains, et qui, pourtant, devront être entrées chez eux de plus en plus du fait que, désormais, ils sont liés de plus en plus à nos succès, ou bien à nos échecs dans le plan matériel.

4 - LES AGENTS

Enfin, si nous disons ce que sont les agents, ce que sont les acteurs de cette action des dirigeants dans le plan matériel, nous trouverons aussi que bien des choses ont pu changer chez nous déjà depuis les temps anciens. C'est que, dès lors, tous ces agents, tous ces acteurs des peuples dirigeants, s'en allant là-bas dans les colonies, vont faire figure d'hommes nouveaux et d'esprits nouveaux qui seront étrangers, du moins dans les

débuts, aux anciens habitants de ces terres très lointains et qu'un chemin très long sera à parcourir pour qu'ils se joignent enfin et puissent enfin, conjindre leurs efforts, coopérer dans l'action de l'ordre matériel.

Car ces hommes nouveaux, concevant très bien leur rôle essentiel, les nouveaux seigneurs a-t-on dit aussi, les féodaux du capital, qui sont-ils donc que les natifs avaient toujours ignorés avant la venue des européens ?

LES HOMMES NOUVEAUX
3 TYPES : DIRECTEUR,
INGENIEUR ET
MECANO

Trois types surtout, puisqu'il nous faut simplifier à l'excès et que nous traçons des lignes de force à travers la forêt : le directeur et l'ingénieur, et enfin celui qu'il faut nommer, faute d'un autre nom, car le dictionnaire ne va pas trop vite quant aux changements de nos temps nouveaux "mécano", ce contremaître industriel, cet artisan exécutant, ce demi-ouvrier qui s'en ira et sera toujours au premier rang l'éducateur, l'instituteur des anciens habitants de l'ordre productif.

Le directeur d'abord, et disons mieux, l'entrepreneur, personnage nouveau qui domine aujourd'hui le monde d'occident. Le chef d'entreprise, le chef d'industrie, ce produit des villes, homme commandant qui vient remplacer les anciens seigneurs, nouveau gentleman, déterminant souventes fois, tantôt fortement, tantôt secrètement, ce destin entier des populations de notre occident, réglant, comme on sait, la guerre ou bien la paix, produisant, détruisant, échangeant, trafiquant, mais sachant toujours et voulant toujours transformer l'état d'ordre matériel des pays nouveaux.

C'est lui qui régnera en pays d'outremer, fondant des entreprises, établissant là-bas pour la première fois, fabriques et usines, ou bien mettant en leur valeur d'immenses plantations, recrutant donc ainsi qu'il dit, la "main d'oeuvre de couleur", tout comme il parlerait de quelque matériel ou de quelque instrument, lui qui va changer et radicalement la face du pays et l'aspect du pays jusqu'au décor par les entreprises qu'il va y fonder.

Mais l'ingénieur, autre personnage nouveau, déjà chez nous depuis cent ou cinquante ans, paraît déjà en pays colonial. C'est lui, plus souvent que l'entrepreneur ou le directeur qui paraîtra en ces pays lointains. C'est lui qui répandra ces instruments, ces procédés, qui instruira les travailleurs nouveaux, ce chef de plantation ou ce chef de fabrique dont on n'a pas parlé en pays colonial, qu'il faudrait étudier et dépeindre. C'est lui qui a agi déjà dans ces pays plus sensiblement, plus profondément que le gouverneur ou le professeur.

Le mécano enfin, pour le nommer ainsi faute d'un autre nom, est vraiment, dans ces terres, agent de civilisation

et de transformation. C'est lui qui vit tout proche des natifs, lui qui les recrute, lui qui les rassemble, lui qui les dirige tout directement. C'est lui qui, maintes fois, et surtout au début, leur met vraiment l'outil en mains, lui qui les forme et les enseigne, à nos façons, à nos travaux, lui qui vit avec eux, ou bien tout proche d'eux, et qui influe, dès lors, comme nous dirions, sur ces populations. D'abord par son travail, ou par son action ; mais d'autre part aussi de plus en plus par son mode de vie, par ses besoins, par ses façons qu'ils pourront voir et qu'ils suivront de plus en plus. C'est lui, par conséquent, du moins directement et immédiatement ou régulièrement, qui aura action sur ces idées dans nos colonies.

**INFLUENCE DES
HOMMES NOUVEAUX
SUR LES POPULA-
TIONS INDIGÈNES**

Et d'autant mieux qu'avec le temps et maintes fois un temps très bref, tous ces natifs formés par nous pourront fournir aussi d'abord des travailleurs, manoeuvres dénommés, mais bien plus tard déjà des mécanos, des contremaîtres exécutants, instituteurs, éducateurs d'autres natifs qu'ils transformeront et adapteront en vue des besoins d'ordre nouveau. Ils fourniront aussi, comme on peut voir en Indochine et au Sénégal, par exemple, non seulement des travailleurs, des contremaîtres exécutant et des mécanos, mais des directeurs, des ingénieurs, des entrepreneurs, appliquant là-bas tous les procédés du travail nouveau. C'est ainsi qu'on peut trouver en Cochinchine et au Tonkin des ingénieurs cochinchinois et tonkinois, et d'autre part, des directeurs chinois, importateurs, exportateurs, chefs d'entreprise familiarisés avec les moyens de notre technique, agents, par conséquent, de transmission de l'ordre nouveau.

Par là nous apparaît, quelque contraste qu'il y ait de notre économie à leur économie, une jonction déjà réalisée il est bien vrai souvent, par le combat ou le conflit, mais qui déjà peut aboutir à une conjonction des efforts en pays colonial.

Ainsi, ayant tracé sommairement ces deux portraits des acteurs en présence, celui des dirigés, celui des dirigeants, nous comprendrons mieux ce qui aura lieu, et nous pouvons prévoir les aspects principaux du drame productif en pays colonial. Ce que vont apporter tous ces hommes nouveaux, ce sont leurs besoins avec leurs moyens ; ce sera la ville avec ses rues droites, son pavé, son trottoir, chose inattendue et inédite pour les attardés et qui, souvent va les gêner extrêmement ; d'où un conflit déjà quant à l'habitat et au logement.

C'est la maison en un autre sens avec son eau et sa lumière distribuées et répandue. C'est le marché non plus

ouvert comme autrefois, mais bien couvert, puis fermé. C'est la route et le pont. C'est la gare et le dock. C'est la fabrique, et c'est l'usine. Tous ces bâtiments, tous ces monuments, dans le sein desquels les hommes nouveaux seront entassés, y accomplissant des rôles nouveaux et y remplissant des fonctions nouvelles, y satisfaisant des besoins nouveaux, inédits pour les attardés.

Il faudra donc que ces natifs, tantôt soient adoptants de ces besoins nouveaux, de ces moyens nouveaux, tantôt soient résistants. Tantôt ils voudront, et tantôt aussi ils ne voudront pas. Ils subiront ou ne subiront pas et le contraste ici peut être souligné pour annoncer la suite de ces développements en deux mots très brefs.

Aux environs du Caire, on peut voir aujourd'hui, à moitié recouverts par les sables, quelques moulins ruinés que Bonaparte fit bâtir, voici cent cinquante ans presque passés, pour alléger le travail très cruel des femmes indigènes pour broyer le blé. A peine était-il parti que les moulins ont cessé de tourner, que le vieux procédé a retrouvé vigueur et que, du moins jusqu'à nos temps contemporains, c'est la tradition qui a survécu ; protestation et résistance donc, qui vient s'opposer efficacement aux progrès nouveaux.

D'autre part, transportons-nous pour un instant à Marrakech, dans le bazar couvert d'épais branchages où j'ai pu voir, voici trois ans passés, dans le quartier des bijoutiers la forge animée, non par le vieux soufflet de peau de mouton couvert de sa laine, mais par la soufflerie à manivelle, importée d'occident et adoptée, m'a-t-on dit, en quelques mois, sans résister, ni protester par tous les bijoutiers du vieux quartier industriel sans aucune exception.

Dans un cas, adoption ou bien acceptation ; dans l'autre protestation ou résistance. Deux solutions ou deux partis qui nous seront donnés, quasi à chaque instant. Tantôt les natifs s'ouvriront très fort à l'esprit nouveau. Tantôt les natifs y résisteront et s'y fermeront ; et il faudra par conséquent que nous sachions et discernions pourquoi nous pouvons voir aux colonies, quant au progrès, tantôt acceptation, tantôt protestation.

DE LA PART DES
NATIFS, DEUX ATTITUDES EN FACE DU
PROGRES : ADOPTION
OU BIEN ACCEPTATION

Nouvième leçon

LES ACTIONS ET EFFETS DU PROGRES MATERIEL

Les deux alternatives :

Changement ou stagnation

Réception ou mutation

1 - Changement ou stagnation :

Sujets: âge, sexe, état social.

Agents: français et natifs.

Moments: l'effet du temps.

Façons: disparition.
conservation.
abolition.
adaptation.

Moyens: spontané ou imposé.

Effets: produit, travail, cherté.

2 - Réception ou mutation :

Réception: produits (et plantes).

outils: l'âge du fer.

actions et métiers.

cadres d'action :

groupements nouveaux.

Mutation : sociologique:

passage d'état à état
économique (idem)

Conflits et accords.

LES ACTIONS ET LES EFFETS

Après avoir mis en place dans leur décor, les acteurs du drame de la transformation économique en pays colonial, il nous reste dès lors à considérer les actions et les effets.

D'abord, nous devons tracer encore un plan un peu abstrait, afin d'accomplir un tour d'horizon. Après quoi, nous pourrons pénétrer dans le concret, regarder au détail et marquer, autant qu'il se pourra, par des exemples bien choisis, comment peut avoir lieu un changement économique des populations de nos colonies du fait de leur contact avec leurs dirigeants.

DEUX ALTERNATIVES :

1. CHANGEMENT OU STAGNATION
2. SI CHANGEMENT, RECEPTION OU MUTATION

Ces actions et effets de la mise en rapport des Blancs et des Natifs, toujours dans le plan matériel se déploient, se déroulent, suivant deux alternatives qu'il nous faut considérer séparément.

1°- Il peut y avoir changement ou stagnation.

2°- S'il y a changement, il peut y avoir réception ou mutation.

La réception, entendons par là, dès maintenant, le simple fait d'adopter un détail, une façon ou un usage que les Blancs ont apporté : porter le chapeau au lieu de porter le tarbouoh ou le fez.

La mutation aura pour effet d'opposer en bloc, totalement, complètement, un ensemble nouveau de moeurs, d'usages ou de façons, ou de passer, autrement dit, d'un état donné d'ordre économique à un autre état d'ordre économique : de devenir cultivateur quand on était pasteur, de devenir urbain quand on était rural. Cela concerne donc la force, la vertu, le degré du changement.

Considérons ainsi ces deux alternatives de l'action et de l'effet.

1 - CHANGEMENT OU STAGNATION.

1°- Il peut y avoir ou le changement ou la stagnation. Tantôt les Natifs seront transformés quant à leur conduite ou quant à leur comportement par le fait du contact avec leurs dirigeants. Tantôt parfois, mais beaucoup moins souvent, ils ne changeront pas, ou ils ne changeront quasiment pas, résistant donc avec vigueur, avec effet au changement, restant, par conséquent, ce qu'ils étaient, et maintenant ainsi, du moins sensiblement, la stagnation. Car il y a parfois, je l'ai montré ailleurs (1), de la part des Natifs, la résistance armée à la pénétration des nouveaux arrivants, mais la protestation contre le changement qu'ils appertent toujours et les vaincus et les conquis ont pu souventes fois parvenir à rester assez longtemps ce qu'ils étaient avant l'arrivée de leurs conquérants. Mais cependant ce n'est pas là du tout le cas normal. Presque toujours, tantôt plus, tantôt moins, il y a changement de par l'occupation des pays coloniaux par les conquérants, et ce changement offre des aspects tout à fait divers qu'il faut distinguer.

Il faut considérer d'abord de changement quant aux sujets : qui sont les habitants qui vont se transformer et s'adapter tantôt plus, tantôt moins à cet état nouveau apporté par les Blancs ?

(1) Cf. Maunier, Sociologie coloniale, tome III

Ce sont les Mitoyens qui se transformeront et s'adapteront beaucoup plus d'abord que les Primitifs, mal préparés à une adaptation, et bien plus aussi que les Avancés qui ont leur culture déjà affirmée et leurs traditions déjà respectées, qui résisteront mieux dans certains pays à cette action des Blancs. Et on peut voir, en général, particulièrement en Afrique du Nord, que les gens des cités résistent beaucoup mieux à l'influence des nouveaux venus que ne le font les habitants des tribus ou des villages.

LES AGENTS DU CHANGEMENT. FRANÇAIS ET ADAPTES

Il faut aussi marquer dans ce tableau quels sont les agents de ce changement, et j'entends, par là, tantôt les Français, tantôt les Natifs qui sont promoteurs, coopérateurs des transformations, qui les réalisent et les accentuent, qui en sont acteurs au sens vrai du mot. Ce sont d'abord surtout les nouveaux occupants, les nouveaux dirigeants, soit par conseil, par suggestion, soit aussi par obligation, par imposition qui sont les promoteurs du changement. Mais les Natifs aussi viennent souvent intervenir pour y aider. Ceux qui sont, par caractère ou par tempérament, plus accessibles aux changements, plus perméables à la transformation, qui s'en font donc les serviteurs, les promoteurs, de la même façon que dans la conversion, cet autre changement, mais d'ordre spirituel, on rencontre bientôt les "convertis convertisseurs", ceux qui, ayant changé de foi, agissent aussitôt pour propager la foi nouvelle, et deviennent aussi auxiliaires actifs des nouveaux occupants.

Dans le plan matériel, cela existe aussi et nous pourrions parler de "transformés transformateurs", "adaptés adaptateurs", porteurs de culture, porteurs et transporteurs du changement social apporté par les Blancs.

LES MOMENTS DE CE CHANGEMENT

Il faudrait aussi marquer les moments de ce changement et c'est important, car selon les lieux, selon les pays, le changement peut se réaliser, ou plus tôt, ou plus tard, tantôt soudainement, tantôt rapidement, et tantôt lentement. Il y a des pays où la transformation par les Natifs est accueillie tout aussitôt - et on l'a vu - dans le moment même du débarquement des conquérants. On a donc vu, dès ce premier moment, les indigènes plus zélés que leurs voisins adopter aussitôt les coutumes des Blancs ou certaines d'entre elles. Tantôt, le plus souvent, le changement est bien plus lent ; il se déploie à la faveur du temps et la résistance doit être forcée, la protection vaincue. Il faut parfois des années, et même des décades, pour que des changements de l'ordre matériel qui soient visibles se soient manifestés.

L'ORDRE DU CHANGEMENT

Et l'on a pu noter, à cet égard, que le changement suit un certain ordre et que cette adoption des usages nouveaux suit tou-

jours des chemins tracés. Ainsi l'on commence par le vêtement, mais non pas jamais par le logement, et non plus par l'aliment; et, dans le vêtement, ce qui change, d'abord, c'est la coiffure et la chaussure et non le corps du vêtement. Tout un ordre donc peut être tracé que nous essaierons de tracer si le temps nous en est donné.

LES FAÇONS ET PRO- CEDES DU CHANGEMENT

Après les sujets, les agents de transformation, il faudra fixer surtout les façons et les procédés. Comment a lieu le changement? De quatre façons principalement: disparition, conservation, abolition, adaptation.

1 - DISPARITION

1°- Disparition. - Nous parlons ici de ce grand fait pour mémoire seulement, puisque des peuples primitifs ne pouvant, en aucun sens, se transformer pour s'adapter à cet état nouveau apporté par les Blancs disparaissent, sont éliminés, tantôt rapidement, et tantôt lentement. La disparition de ces primitifs est constatée ou le fut en Océanie principalement. (1)

2 - CONSERVATION

2°- Conservation. - Un autre aspect de ce changement, c'est la conservation, mais imparfaite, des conceptions et traditions des anciens habitants: conservation qui est aussi obstacle au changement, qui est le plus souvent non pas leur fait, mais notre fait, puisque nous aidons assez fréquemment à maintenir, à respecter les usages, nous nous efforçons à ne pas détruire les vieilles façons, et nous proclamons, en particulier, que pour les coutumes d'ordre juridique, nous les préservons, nous les respectons, ne les changeant que quand il faut, pour les nécessités de notre ordre public, nous employant aussi, autant que nous pouvons, à les maintenir, à les appliquer par nos magistrats, en les rédigeant, les codifiant, et les répandant comme nous savons.

Ces deux premiers aspects de la transformation ne sont, dès lors, à mentionner que pour mémoire, en vérité, afin d'être complet, puisque tantôt le changement se trouve exclu, par la disparition des anciens habitants qui n'y résistent point, tantôt ce changement se trouve exclu par notre fait et en vertu de ce vouloir que nous avons de maintenir, de conserver les anciennes façons des premiers habitants.

Il reste ainsi sous deux aspects le changement proprement dit : abolition, adaptation.

LE CHANGEMENT PRO- DUIT DIT PAR:

I - ABOLITION PRODUITS

1°- Abolition. - Nous entendons, par là, le fait que sont éliminés les antiques façons dans le plan matériel, toutes les fois que les besoins nouveaux viennent l'exiger. D'anciens produits sont donc abandonnés, remplacés qu'ils sont par divers produits apportés par nous. Ainsi, en Algérie, le savon indigène, un savon pri-

nitif qu'en notre temps, nous reprenons à fabriquer dans nos campagnes, a disparu ou plutôt avait disparu par la concurrence du savon nouveau, lequel n'était pas du moins très souvent le savon français, mais le savon anglais ou le savon américain. Abolition, par conséquent, d'un produit ancien qui est remplacé par un produit nouveau.

OUTILS

Mais les outils anciens aussi ont disparu, remplacés par tous ces outils que nous apportons et qui sont à coup sûr beaucoup mieux adaptés à nos besoins de production. Ainsi le soufflet, nous le disions, a disparu assez fréquemment d'Afrique du Nord, remplacé qu'il est par la soufflerie, beaucoup plus active et bien plus aisée. Et des travaux ont disparu aussi et des actions en vue de certains produits et qui voulaient certains outils.

TRAVAUX ET ACTIONS

Travaux et actions qui formaient, parfois, des métiers entiers, de véritables professions, lesquelles ont disparu de par la concurrence des métiers nouveaux. Nous le savons, beaucoup de métiers d'art ont ainsi disparu en Afrique du Nord, métiers du bois, du cuir ou du papier. D'autres aussi, pour ce motif que sont venus dans le pays, et jusqu'à l'envahir, tous ces produits nouveaux improvisés par nous qui sont moins coûteux, qui sont plus aisés à fabriquer, à répandre en ces pays. En sorte que l'abolition des anciennes façons se produit ainsi au plan matériel, soit quant aux produits, soit quant aux outils, soit quant aux travaux ou quant aux métiers. C'est tout un problème donc qui s'est posé par devant nous que de protéger si possible, de faire renaître et faire revivre tous ces vieux métiers, parfois de grands arts qui ont disparu par la concurrence des métiers nouveaux.

Ces abandons, pour ainsi les nommer, ou ces abdications d'anciens travaux parfois invétérés en tradition, sont ainsi, en général, l'effet d'un procédé qu'on peut nommer "substitution", car s'ils sont morts et ont disparu, c'est bien le plus souvent pour être remplacés par des produits nouveaux, par des outils nouveaux, par des métiers nouveaux. Et ainsi, pour l'alcool les indigènes assez souvent aux colonies avaient déjà des excitants, des stupéfiants qu'ils fabriquaient depuis longtemps avec les moyens qu'offrait le pays et qui assez souvent, ont été remplacés par ces produits nouveaux, excitants, stupéfiants que nous leur fournissons peut-être avec excès. Substitution toujours, remplacement toujours de produits anciens ou d'outils anciens ou de métiers anciens par des objets nouveaux et des gestes nouveaux.

2° - Adaptation. - Mais un autre fait

2 - ADAPTATION

et plus important par ses conséquences, est à mentionner touchant les façons de ce changement. Et c'est l'adaptation ou la transformation au sens propre du mot.

Au lieu que les façons, les travaux, les outils soient abandonnés, ils sont améliorés et altérés, sans disparaître

donc, afin de s'adapter à cet ordre nouveau introduit avec nous. La même distinction touchant les procédés de droit a donc lieu aussi touchant les procédés de production et de circulation : Tantôt abrogation du coutumier ancien, tantôt transformation, adaptation du coutumier en le maintenant, mais l'orientant vers l'ordre nouveau. Cela a lieu aussi, et même bien plus dans le plan matériel.

ASPECTS DE L'ADAP- TATION: ÉVOLUTION, TRANSFORMATION

Mais l'adaptation dont nous parlerons avec détails se produit tout diversement, selon qu'elle est d'abord évolution ou bien, forgeant un mot, "transmutation"; évolution, ce sera bien un changement d'ordre graduel, un changement non pas soudain, mais continu, et la transformation, ce sera un changement de l'ordre soudain qui sera brutal et aura lieu en maintes occasions instantanément, un changement donc révolutionnaire, et une mutation, une transmutation au sens précisément de la biologie, de la même façon, on le sait aujourd'hui, que les transformations des espèces vivantes ont lieu le plus souvent par une évolution imperceptible et insensible, mais maintes fois aussi par des transmutations, des révolutions et qui ont lieu soudainement.

Il en est ainsi dans le plan social, et en particulier, dans le plan matériel dont nous parlons ici. Tantôt un objet sera adopté après longtemps; tantôt on l'adoptera au premier moment, tout soudainement et un engouement aura ainsi lieu, une mode, une vogue qui aura pour effet la mutation quasi instantanée d'un objet, d'un geste ou même d'un métier.

Mais la mutation a d'autres effets, si on la comprend d'une autre façon. Car, qu'elle ait lieu par la transmutation ou l'évolution, elle a des effets plus ou moins marqués, et selon qu'il s'agit de l'"altération" ou de l'"innovation". Il faut ici préciser amplement.

L'ALTERATION

L'altération, ce sera donc le fait d'une façon préétablie chez les Natifs et qui aura changé, mais partiellement, imparfaitement, qui subsistera en se transformant, mais répondant toujours à un besoin déjà connu des habitants, et le cas du savon est tout démonstratif. Les procédés anciens seront donc remplacés par d'autres procédés, mais qui ressembleront imparfaitement ou parfaitement à ces procédés déjà établis.

L'INNOVATION

C'est un changement de fabrication qui aura donc lieu, tandis que, dans d'autres cas, il se produit innovation, et entendons par là qu'un besoin nouveau est venu régner chez le naturel. Besoin dès lors qui n'existait pas dans l'état ancien, produit nouveau qui n'avait pas son équivalent avant l'occupation de ce pays

(1)

« Les Cours de Droit »
3, Place de la Sorbonne, 3

Source : BIU Cujas

C

Répétitions écrites et orales
Reproduction Interdite

par les conquérants. Ainsi le paquebot, le chemin de fer, l'autobus ou l'autocar sont des produits qui n'existaient pas, mais répondant à des besoins qui, non plus, n'existaient pas chez l'ancien habitant. Il ne s'agit plus de répondre mieux aux désirs anciens, mais il s'agit, faisant apparaître des désirs nouveaux, que les indigènes ne connaissaient pas avant les Français, de satisfaire ces désirs par des produits nouveaux, par des outils nouveaux, par des moyens nouveaux : fabriquer des bas que les indigènes ne connaissaient pas et qui ont été parmi leurs épouses grande innovation ou "révolution".

Insistons donc par conséquent sur cette distinction que nous avons marquée à un autre propos, touchant le plan du droit. Tantôt altération, autrement dit besoin ancien, mais satisfait dès lors par des moyens nouveaux, transformé, mais non pas inédit, ni révélé. Tantôt, du moins jusqu'à présent, besoin inédit, satisfait par des moyens nouveaux, des produits, des outils ou des métiers nouveaux, et qui, dès lors, toujours sont eux-mêmes inédits.

LES MOYENS DU CHANGEMENT.

Un autre aspect du changement devra aussi être expliqué : les moyens, pourquoi il a lieu. Ils sont trois principalement car la transformation des anciens habitants peut être spontanée ou suggérée ou imposée.

SPONTANÉ

Spontanée, d'abord, quand les habitants sont venus d'eux-mêmes, tout soudainement et directement et sans y être donc sollicités, à adopter produits nouveaux, besoins nouveaux, outils nouveaux. Et je citerai des cas assez nombreux de la transformation réalisée ainsi spontanément par la libre adhésion, la pleine acceptation des anciens habitants, sans qu'en aucun sens et par aucun moyen, ils n'y soient inclinés par le gouvernement.

SUGGÈRE, IMPOSE

Deux autres cas sont à marquer qui sont normaux jusqu'aujourd'hui. Tantôt le changement est suggéré et proposé par la propagande ou par l'enseignement, les dirigeants tentant alors de démontrer à leurs sujets qu'il vaudrait mieux pour eux qu'ils adoptassent tel produit ou tel outil, qu'ils apprennent par exemple, élevant leurs moutons, la sélection qu'ils ignoraient absolument avant la venue des Européens.

Cette propagande par la parole et l'écrit est très largement notre métier et le métier surtout de nos représentants, les administrateurs, en pays colonial. Mais, d'autres fois aussi, quand les indigènes résistent trop fort et que le besoin est vraiment senti d'un tel changement, il faut l'imposer, que par la loi les vieux natifs soient obligés à adopter tel produit, tel outil, tel métier, de la même façon qu'on les oblige à adopter telle règle de droit.

Tantôt spontané, tantôt suggéré, tantôt imposé, le chantier a très souvent des aspects divers dans ses moyens.

CONSEQUENCES DU CHANGEMENT

Il faudrait parler enfin des conséquences ou des effets du changement, de ses résultats pour les habitants, tantôt bons, tantôt mauvais, selon qu'ils en jugent, car ils en sont juges, à n'en pas douter. Il faudra parler en détail de ses effets qu'on aperçoit dès à présent dans leurs grands traits, puisqu'il s'agit toujours du changement d'ordre matériel.

FECONDITE

D'abord plus de produits, plus de denrées, et plus d'objets et plus d'outils. Plus de peuple donc nécessairement, car la prospérité permet toujours, parmi ces habitants restés mi primitifs, plus de fécondité, plus de population. Un exemple frappant est l'exemple algérien. Nous savons bien qu'en 1830, il y avait en Algérie un million et demi d'habitants et qu'ils sont aujourd'hui aux termes du dernier recensement - celui de 1936 - sept millions de Natifs. Voilà l'effet frappant de l'augmentation de cette productivité qui résulte toujours de la transformation de l'ordre matériel.

MAIS PLUS DE TRAVAIL ET PLUS DE CHERTE DE VIE

Mais ce bienfait est payé, comme les bienfaits le sont fréquemment, par plus de travail et plus de cherté pour les habitants, car si l'on produit plus, en travaillant plus nécessairement, leur activité est donc déployée, accentuée. Il leur faut quitter le vieux farniente et se plier de plus en plus aux nécessités du travail nouveau. Et d'autre part plus de cherté ; c'est le résultat tout inévitable de ces changements, car les produits, de plus en plus nombreux, provoquent des besoins de plus en plus nombreux. Les Blancs partout apportent avec eux la cherté des produits. Il faut payer plus cher pour subsister. C'est la difficulté de vivre et de mourir qui s'installe avec nous en pays colonial. Et on le peut voir déjà dans ces budgets qu'on a dressés en Afrique du Nord, comment il leur faut dépenser plus, et dès lors travailler plus, pour produire plus et consommer plus.

II - RECEPTION OU MUTATION

Une autre alternative a lieu aussi quant aux aspects du changement qui se produit dans le plan matériel en pays colonial. Il y a deux sortes de changements surtout qu'il faut distinguer : la réception ou la mutation.

Autrement dit, le changement partiel, le changement total, par conséquent le changement considéré dans son degré et sa vertu. Tel est l'aspect fondamental de la transformation de l'ordre économique en pays colonial.

Et c'est par conséquent le plan que nous suivrons quand nous voudrons marquer concrètement et par menus détails comment a lieu le changement, jusqu'ou il va, par quels agents, sur quels sujets, en quel moment, de quelle façon, selon quels moyens et par quels effets, mettant toujours au premier plan, comme élément dominateur, la réception ou la mutation.

1°- La réception, c'est le fait d'a-

I - LA RECEPTION

dopter isolément, séparément un objet nouveau, un geste nouveau, tantôt un produit, tantôt un outil, tantôt une action ou un travail, tantôt enfin ce qu'on pourrait nommer un cadre de l'action, une procédure, une institution.

a) Un produit d'abord et surtout. C'est

a) UN PRODUIT

là le plus souvent, surtout dans les débuts ce qui advient en pays colonial du fait de l'arrivée des nouveaux dirigeants. Tantôt par présent, ou tantôt par troc, tantôt par achat, et de plus en plus, c'est tel produit isolément qui s'en vient pénétrer dans l'usage nouveau des anciens habitants et il suffit que l'on regarde aux éventaires des marchands pour voir répandus de plus en plus tous ces produits de pacotille industrielle, issus des fabricants européens qui de plus en plus viennent gagner chez ces vieux habitants des colonies : le savon, l'épingle anglaise ou de nourrice, un grand succès partout sur les marchés des pays coloniaux. Aussi parfois, non plus des fabricats industriels, mais des aliments d'ordre végétal ou animal : des plantes parfois furent introduites par l'européen en pays lointain. Le thé qui, au Maroc, depuis un peu plus d'un demi siècle est un objet de nécessité, fut introduit par les Anglais, et les Marocains qui ignoraient le thé sont venus en moins de cinquante ans à y voir vraiment un besoin vital, au point aujourd'hui qu'on s'inquiète de leur procurer leur ration de thé; le thé à la menthe que bien des touristes croient invétéré chez les Marocains est un besoin assez récent introduit dans le Maroc par les Anglais.

Il y a eu ainsi, anciennement, de continent à continent, des échanges de plantes et des transplantations de végétaux: ce qu'on a nommé "colonisation végétale". En Afrique surtout, différents végétaux sont venus de l'Amérique et sont entrés dans les usages du pays, mais introduits toujours par les européens, lesquels, de prime abord les avaient découverts au Nouveau Monde américain : ainsi le Maïs, la pomme de terre et d'autres denrées que les Africains ne connaissaient pas leur ont été données par les Européens qui les ont transplantés depuis cent ans, et parfois plus, dans le continent noir.

La réception isolément de tel ou tel produit est parfois la réception d'un produit végétal, parfois d'un animal et qui devient chez l'habitant véritable objet de nécessité.

b) Outils

Mais ce sont des outils qui sont reçus aussi par le fait du contact toujours isolément, toujours séparément par les habitants des pays lointains, en particulier les outils de fer qui ont eu la vogue très communément chez tous les Natifs, c'est par le fait de l'occupation des pays lointains par l'Européen que le natif est parvenu ainsi à cet âge du fer connu chez nous déjà depuis longtemps, depuis les temps préhistoriques.

L'AGE DU FER

La transformation de l'économie de ces primitifs en une économie fondée sur le métal et leur accession à l'âge du fer, ce fut chez eux un changement profond et qui a transformé leur mode d'existence, leur condition de vie, tout leur "confort". La fourchette de fer qu'ont adopté déjà, dès les débuts de leur contact avec les Blancs, les insulaires océaniques, et puis presque partout la marmite de fer, la vaisselle de fer, tous ces vaisseaux de métal émaillé qui ont remplacé parfois pour jamais l'antique poterie que fabriquaient les naturels ; un produit disparu, par conséquent aussi un métier disparu ; la poterie en général était fabrication des femmes seulement ; c'est donc un travail qui leur a échappé.

ANIMAUX DE CHARGE ET DE TRAVAIL

Mais parmi ces outils, il faut que l'on mentionne à part les animaux de charge et de travail, ces serviteurs du producteur ; ce sont souvent les Blancs qui ont appris aux naturels de ces pays à se servir des animaux et s'ils ont connu longtemps avant nous l'âne et le chameau, ce sont les Blancs qui ont appris aux naturels des grands continents noirs à se servir comme instruments du boeuf et du cheval ou d'autres animaux.

Transformation marquée aussi des conditions des instruments de la fabrication en pays colonial, mais qui est réception toujours isolément, toujours séparément de tel objet particulier, de tel produit particulier, de tel outil particulier et même de tel agent particulier, agent animal, qui a donné beaucoup aux habitants de ces pays, aux femmes notamment, pour les soulager d'un travail ancien.

c) CADRES DU TRAVAIL

La réception enfin peut avoir pour objet des cadres de l'action, des cadres du travail. Nous entendons les procédures ou les institutions par le moyen de quoi sont rendus plus aisés,

soit la production, soit l'échange aussi. Ainsi ces groupements de l'ordre matériel que sont les sociétés de prévoyance ou de crédit, les coopératives de consommation et de production, les groupes d'intérêts des sociétés de capitaux, commençant à grandir en pays d'outremer (en Afrique du Nord, en Indochine aussi). Les Banques enfin qui apparaissent en maints endroits, et déjà sont exploitées et dirigées parfois par des Natifs. Ce sont bien là des cadres ou des moyens des institutions et des procédures venues transformer très profondément en pays lointain leur activité d'ordre matériel.

Produits, outils, actions et cadres enfin, ce sont des objets ou des moyens adoptés tantôt par hasard, tantôt par mode ou engouement, tantôt par conseils, tantôt par ordre. Mais qui toujours ne changent pas tout radicalement, et sous tous ses aspects, l'organisation des vieux habitants.

2 - MUTATION

2°- Mais s'il s'agit de mutation ou de transmutation, il en est autrement, puisqu'il s'agit alors, comme il se voit, mais plus rarement, d'excitation et d'adoption d'un complexe total, d'un ensemble complet, d'un système donc de l'activité de l'ordre matériel, réalisant ainsi un passage, ayant lieu d'un état ancien à un autre état, excitation totalement, complètement, globalement de tout un ensemble d'objets, de produits, d'outils et d'action, de cadres enfin ou de procédés, ayant pour effet la transformation, radicalement, sous tous ses aspects, de l'état social. Ce que les Américains ont appelé un "complexe de culture", en exprimant par là qu'il s'agit bien d'excitation ou de pénétration en pays arriéré, de tout un bloc d'institutions, de procédés, de moyens, de besoins qui fait un changement tout à fait radical.

DOUBLE ASPECT

La mutation ainsi comprise et ainsi définie, qui est adoption au sens plein du mot, mieux que réception, a deux aspects et deux effets. Elle est sociologique ou bien économique. Les deux aspects étant liés étroitement, intimement quasi toujours.

ASPECT SOCIOLOGIQUE

La mutation est tout d'abord sociologique. Elle consiste à passer d'un état juridique et social, à un état nouveau juridique et social. Un peuple a pu passer de son contact avec les Blancs, de l'état primitif à l'état mitoyen. Il a changé d'état, de vie, de condition, d'activité. Il a gravi, par conséquent, un échelon de cette échelle des états sociaux que nous avons pu tracer très grossièrement. Ainsi les Bédouins, dans l'Arabie et dans l'Égypte, sont passés parfois de l'état primitif à l'état mitoyen, cessant en partie d'être des pasteurs ou des chasseurs, des devastateurs pour

devenir très amplement cultivateurs et producteurs. Un peuple aussi a pu passer de l'état mitoyen à l'état avancé : ainsi déjà les Algériens ; ainsi plus tard, sous peu probablement, les Marocains. Par notre fait, ils ont franchi un nouveau degré de la pyramide des états sociaux.

Enfin il se pourra et se peut déjà, du moins en certains coins, qu'un peuple soit passé ou doive passer de l'état avancé déjà atteint par lui à l'état "unifié", l'état occidental organisé par nous et garanti par nous. Certains Algériens, certains Marocains, certains Annamites, du moins citadins, sont déjà très largement, au sens social, occidentaux. Ils sont, par conséquent, mieux que des avancés; ils sont des unifiés et des organisés.

ASPECT ECONOMIQUE Mais la mutation qui nous touche ici principalement sous son autre aspect, est économique en tant qu'elle est réalisée et déployée dans le plan matériel. (Nous en trouverons plus loin des exemples frappants). La mutation économique est un passage d'état à état, d'état matériel, d'état d'activité, d'état de production. Ainsi a-t-on pu voir un peuple chasseur devenir pasteur, ce qui eut lieu dans l'Ancien temps chez les Peaux-Rouges Américains. On a pu voir dans nos pays Nord-africains plus fréquemment un peuple pasteur se transformer en peuple producteur, cultivateur, agriculteur, quittant la tente et habitant la maison, changeant ainsi tous les aspects principaux de son mode de vie.

Parfois aussi nous pouvons voir un peuple agriculteur, cultivateur depuis longtemps, se transformer en peuple industriel et répandre sur lui des industries, tantôt des industries de l'ordre artisanal ou de petites industries, tantôt déjà aussi des industries au sens nouveau, des fabrications d'ordre mécanique, les procédés par conséquent de la fabrication du monde occidental, se diffusant, se répandant chez les cultivateurs, et les transformant en industriels, faisant ainsi des campagnards des citadins, urbanisant de vieux cultivateurs et changeant tout à fait leur condition de vie.

Ce sont des cas que nous aurons à peindre en leur détail concret ; et nous pourrons ainsi montrer mieux comment le changement de l'ordre matériel, quand il y lieu, comme il advient presque toujours parmi les peuples coloniaux, est d'abord la simple acceptation, la simple réception, fragmentairement, sporadiquement de produits nouveaux, de gestes nouveaux, mais il est quelquefois, bien que moins fréquemment, révolution au sens pleinier de l'expression.

CONCLUSION :
REVOLUTION CHEZ
CES PEUPLES NON
SANS HEURTS

Révolution d'abord dans l'ordre collectif, lorsque des peuples passeront du primitif au mitoyen, du mitoyen à l'avancé, de l'avancé à l'unifié. Révolution plus fréquemment et de nos jours dans le plan matériel,

lorsque des peuples passeront ainsi qu'on peut le voir, et même sous nos yeux, du chasseur au pasteur, et du pasteur au cultivateur, quelquefois enfin du cultivateur à l'industriel, de la tribu par conséquent à la cité, de la maison à la fabrique, de la famille au syndicat. Nous avons vu cela et le pouvons voir dans le Maghreb surtout, aux temps où nous vivons.

Tous ces changements partiels ou totaux, imparfaits ou parfaits ne se font pas, comme on l'attend bien, sans de grands remous. Ils se déploient toujours par des conflits, mais des conflits tranchés heureusement presque toujours par des accords; le conflit d'abord et l'accord plus tard, puisque l'intérêt qu'on a à changer peut être perçu par les naturels et que la perception de l'avantage est le vrai moteur de leur progrès quant au confort, sinon quant au bonheur. S'ils ne comprennent pas quel est leur intérêt à être transformés et adaptés, ils s'appauvriront et périront. S'ils le comprennent et le perçoivent de plus en plus, ils progresseront, s'enrichiront, connaîtront, sinon toujours plus de bonheur, du moins plus de confort, plus d'aise et de profit; ils pourront accéder à la prospérité qui est l'un des objets de cette action des Blancs en pays colonial.

Dixième leçon

LA RECEPTION

Traits : spécialisée
momentanée

Motifs : Confort, plaisir, orgueil

Objets : (Syncretisme matériel) :
produits (et denrée)

Vêtement : ordre d'adoption

les habits de rebut

Logement: la tuile et la brique,

le mobilier

Aliment: l'alcool et les conserves

Ornement: la pendule.

Outils :

Manuels: la machine à coudre

Moteurs: l'automobile

Travaux (et métiers)
Mécanes et employés.

Effets: Abandons

Objets: le burnous

Travaux: la poterie

Outils: les outils primitifs, et
le moulin à bras.

Changements (de la consommation) :

Régularisée

Rationalisée: la notion de budget

Progrès et calcul.

Définissant dans ses traits principaux le changement de l'ordre matériel qui doit intervenir en pays colonial, nous avons marqué deux alternatives qu'il faut séparer : 1°- le changement ou la stagnation ; 2°- s'il y a changement, la réception ou bien la mutation. Différence, dès lors, quant au degré, à la vertu et à l'effet du changement.

Nous avons dit déjà, et nous voulons aujourd'hui le montrer, que c'est là vraiment le trait essentiel, et que les choses vont différemment du tout au tout, selon qu'il s'agit de la réception ou bien qu'il s'agit de la mutation. Nous avons défini déjà sommairement ces expressions. La réception, autrement dit le fait de l'adoption d'un trait particulier de civilisation du peuple dominant, d'un caractère séparé. Ou bien la mutation, le fait de l'adoption totalement, globalement de tout un complexe d'activités qui fait par conséquent transformation radicalement et profondément du peuple lointain.

LA RECEPTION

Il faut, dès lors, pour le moment, entrer dans le détail, et pénétrer enfin dans le concret, dans le vivant, pour définir et qualifier d'abord la réception, la simple transmission de traits particuliers de civilisation, transplantés ainsi à travers les mers, sans effet profond.

TRAITS DE LA RECEPTION

Quels sont d'abord les traits, les attributs définitifs, constitutifs de ce grand fait que nous proposons de nommer la réception ?

Deux traits fondamentaux. Elle est spécialisée, elle est momentanée.

a) SPECIALISEE

Elle est spécialisée, puisqu'il s'agit de l'adoption d'un attribut particulier de civilisation, un fait de vêtement, un fait de bâtiment, un fait d'aliment, parfois un trait original, et singulier, un accessoire de coiffure ou de toilette. Ainsi l'épingle anglaise dont nous avons pu parler. La réception est donc toujours un fait spécial, un acte spécial, ce que les ethnologues américains ont exprimé quand ils disaient que la réception avait pour effet la transplantation ou la transmission d'un "trait de culture", d'un attribut particulier qui génère de civilisation du peuple dominant.

b) MOMENTANEE

Mais d'autre part, sinon toujours, du moins souvent - car ce second trait reste moins constant que n'est le premier -, elle est momentanée, elle est temporaire, elle est provisoire. Elle a lieu pour un temps et non pas pour toujours, et s'il s'agit surtout d'un trait particulier de l'existence matérielle et quotidienne, d'un attribut du vêtement, de l'aliment, du logement, cette adoption n'aura pas lieu le plus souvent durablement, pour un long temps. Ce sera vogue ou bien ce sera mode. Ce sera engouement et qui plus tard se verra remplacé par un autre engouement.

Spécialisée, momentanée, telle est ainsi la réception.

LES OBJETS DE LA RECEPTION

Mais si l'on vient, comme il le faut, à regarder la réception dans ses objets, elle apparaît diverse infiniment, complexe extrêmement, et il convient par conséquent de s'arrêter quelques instants sur ces objets de réception, sur ces objets de transmission comme on peut dire aussi, ainsi qu'on peut le voir, ne fut-on qu'un touriste en pays éloigné, en regardant tout simplement les éventaires des bazars dans les marchés de ces pays lointains où sont étalés, où sont répandus les objets, les produits, les outils qui sont ainsi, tout au moins pour un temps, objets de réception ou objets d'adoption en pays d'outremer.

SYNCRETISME MATERIEL

Il se produit ici, dans le plan matériel, un fait semblable tout à fait à ce qui s'est produit dans le plan spirituel en pays colonial déjà chez les Anciens. On a parlé alors de syncrétisme religieux en entendant par là l'intermixture, si l'on ose ainsi parler, des religions, le mélange des cultes, la conjonction des Dieux et des Esprits, qu'adoptaient ainsi les gens en contact. Et l'on peut parler, nous semble-t-il, en notre temps, d'un syncrétisme matériel, tout ainsi qu'on parlait dans le temps des Anciens, d'un syncrétisme spirituel, puisque sont mélangés et que sont échangés du peuple dominant au peuple dominé, et d'autre part, inversement, du peuple

dominé au peuple dominant, de haut en bas et de bas en haut, différents objets d'ordre matériel, par lesquels est donné à ces populations le confort d'abord, ou bien plus d'aisance, plus de commodité, plus de facilité, plus de prospérité, et le plaisir aussi, le luxe autrement dit, qui se répand beaucoup parmi ces attardés. Et puis l'orgueil enfin, la vanité ainsi réalisée ou ainsi contentée puisque très souvent et le plus souvent chez beaucoup de peuples, c'est par vanité que sont adoptés ces objets nouveaux qui ne répondaient pas vraiment à un besoin réalisé et éprouvé tout consciemment. C'est pour marquer qu'on est adopté ou assimilé, c'est pour marquer aussi qu'on a plus de moyens, qu'on est plus riche, et qu'on peut donc entrer plus loin et pousser plus avant dans la voie du progrès.

MOTIFS DE LA RECEPTION: PLAISIR, ORGUEIL

Le confort bien sûr, le plaisir aussi, mais l'orgueil enfin ou la vanité, ce sont les motifs de ces adoptions, de ces transmissions multipliées.

DETERMINATION DES OBJETS

Quels sont donc ces objets de l'acte récepteur, du geste réceptif ?

Ce sont des produits, des outils, des travaux principalement, des gestes, des actes et donc des métiers ; des métiers entiers, des corps de travaux, ces adoptions qui viennent changer très sensiblement le mode de vie des populations.

LES PRODUITS

Les produits, d'abord. C'est le principal. Tous ces produits, tous ces objets qui sont l'ouvrage de nos industries exportés là-bas, exposés là-bas dans les magasins ou dans les bazars ou sur les marchés, et provoquant ainsi la convoitise des naturels. Des produits bien sûr, des denrées aussi, objets d'aliments qui déjà parfois s'en vont de chez nous pour aller là-bas. Ne croyons pas qu'aux colonies sont exportés les seuls produits, les fabricats ouvrés ou non ouvrés de notre industrie ; mais les produits aussi de notre agriculture, les denrées, proprement des condiments et des alcools, surtout le vin et l'eau de vie s'en vont là-bas pour être consommés par les vieux habitants, révélés parfois à des naturels qui les ignoraient avant les Français.

Et c'est ici qu'il conviendrait, s'il se pouvait, de marquer l'ordre dans lequel tous ces produits et ces denrées s'en viennent pénétrer parmi les habitants ; cela ne peut du moins ici et là, nous l'allons voir. C'est l'ordre d'apparition et l'ordre d'adoption de ces produits nouveaux que nous suivrons, si nous parlons d'abord de ces

vêtements, du logement, de l'aliment, enfin de l'ornement.

**LE VÊTEMENT
SCULIERS ET
CHAPEAUX**

Le vêtement, d'abord, est ce qui peut changer, nous l'avons dit déjà, dès les débuts et sans attendre aucunement. Ce qui se voit le plus, ce qui séduit le plus et donc aussi ce qui atteint le plus. Ainsi le soulier, ainsi le chapeau; ce sont des objets qui sont adoptés quasi-aussitôt par les Naturels de nos colonies, alors parfois qu'ils restent nus et n'adoptent donc en aucun sens nos vêtements, mais ils ont déjà souliers et chapeau. Un grand industriel, le célèbre Bat'a, avait compris tout l'intérêt qu'il y avait à pénétrer tout ce "marché" que peuvent offrir les pays lointains, et avait fondé ici et là aux colonies des succursales très nombreuses, et notamment à Djibouti le seul magasin où le passager pouvait trouver quelques chaussures, c'était précisément le magasin Bat'a. Battia s'est assuré un marché très étendu en pays colonial du fait qu'il a connu, qu'il a suivi ce goût de nos souliers parmi les Naturels et qu'il y a aidé, du moins avec le temps.

CHEMISE

La chemise aussi est objet fréquent de la convoitise de ces naturels, non pas pour un besoin de l'ordre matériel, non pas pour couvrir ou pour protéger, mais bien plutôt, ici déjà, comme un objet de vanité, pour se rapprocher de l'Européen et se retrancher du milieu ancien. C'est si vrai que du moins dans les débuts, afin qu'on la voie mieux, la chemise est portée à l'extérieur des vêtements, et non du tout comme chez nous à l'intérieur. Comme le font aussi les habitants des principaux pays de l'Europe de l'Est, surtout dans les Balkans. C'est ainsi que la chemise devient, dans les pays coloniaux, une sorte de symbole d'avancement, une attestation de progrès, quelque chose qui doit montrer aux villageois qu'on est un homme plus avancé et qu'on sait déjà s'adapter mieux.

**CHAUSSETTE, SHORT,
MOUCHOIR, PARAPLUIE**

C'est pour le même motif de vanité qui ne trahit ainsi qu'une fausse adaptation qu'ont été adoptés chez les Jaunes et surtout chez les Noirs, divers accessoires de notre toilette. Ainsi la chaussette et le short qui a fait fureur dans le monde noir. Ainsi le mouchoir dont ils n'avaient pas vraiment éprouvé la nécessité et dont ils n'usaient pour le besoin qui l'a fait naître en nos pays. Ainsi la canne avec l'ombrelle ou bien le parapluie, signe de dignité, marque d'autorité semblable au parasol. En sorte que chez les Arabes et chez les Noirs, la possession d'un parapluie, ou mieux d'un parasol qui frappe mieux les yeux, c'est un moyen de dignité, un instrument d'autorité.

et l'on voit très souvent dans des pays où il ne pleut presque jamais, tout un marché ouvert ainsi, très fructueux, pour le parapluie ou le parasol.

VESTON Le veston enfin est venu plus tard, qui est vraiment le trait définitif de notre habit européen. Le costume plaqué, le costume collé, ajusté donc sur nous, et qui suppose le tailleur, façon en maints sens de calculateur et de constructeur, très différent par conséquent du vêtement traditionnel des habitants de ces pays, lequel procède en général du vêtement très ample des anciens, la toge ou le peplum, devenu aujourd'hui chez les Noirs, le boubou. Si certains d'entre eux, fort peu nombreux, ont adopté jusqu'à présent le vêtement européen, sous son aspect nouveau et en tant qu'ajusté, ce sont le plus souvent des travailleurs manoeuvres ou dockers, gênés qu'ils sont dans leur action et dans leurs gestes de travail par leur habit traditionnel.

HABITS DE REBUT Ce qui doit nous frapper aussi, et dans le monde noir tout principalement, comme aussi d'ailleurs parmi les Berbères, c'est que très fréquemment des habits de rebut, abandonnés par nous, mis au rancard, démodés et par conséquent toujours déformés, sont adoptés avec plaisir, et nous dirons ici encore avec orgueil, Ainsi les uniformes plus ou moins déteints. Ainsi les gibus qu'on peut retrouver dans toute l'Afrique et en plein soleil. D'autres habits aussi que j'ai pu voir dans l'un de mes voyages : un vieux berger vêtu d'une jaquette et gardant son troupeau sans que l'on put vraiment imaginer de quelle sous-préfecture peut-être de province cette jaquette avait pu parvenir jusque sur le dos maigre de ce pasteur.

LE LOGEMENT Enfin le logement, lequel, le plus souvent, offre moins de prise à la réception que le vêtement. Les moeurs des dominants pénétrant beaucoup moins en pays colonial touchant le logement que concernant le vêtement. Le logement, y comprenant bien entendu le mobilier. Cependant déjà en divers endroits, c'est la structure ou la contexture tout au moins des maisons qui a changé, et notamment ont pénétré presque partout dans l'Afrique du Nord, la tuile cuite avec la brique cuite. La tuile de Marseille, plus coûteuse, pourtant, mais plus "couvrante", remplissant mieux le but de protection que doit réaliser le toit de la maison, a gagné partout, est répandue dans tout le Maghreb, et les Marocains notamment l'ont adoptée très largement. Des plaines entières à Meknès, à Fès sont couvertes ainsi de ces toits de tuiles restant toujours roses, ne noircissant jamais et le paysage ainsi en est déjà changé. La

forme et la couleur des constructions offre à nos yeux un dessin nouveau.

LE MOBILIER

Mais c'est le mobilier qui a ouvert sur tout chemin à la réception enthousiaste, parfois passionnée, déployant chez les Noirs et aussi les Blancs de l'Afrique du Nord, toute une émulation de vanité qui a pu profiter à nos producteurs, à nos fabricants. Ainsi l'armoire à glace répandue partout depuis le Maroc jusqu'à l'Égypte, bien que pourtant, parmi les Musulmans, il ne soit pas permis de figurer le corps humain, de le représenter au moyen d'un portrait, ni par conséquent de se regarder, de se contempler. Et cependant l'armoire à glace est devenue partout un signe de richesse, un moyen de prestige; le voisin veut l'avoir quand son voisin l'a déjà eue, et c'est dans ces pays que s'en vont finir mais non pas servir, de très nombreux meubles fabriqués chez nous dans notre Faubourg.

Ainsi parfois, moins fréquemment nous semble-t-il, la chaise et la table et le lit aussi. Mais plus fréquemment le lit de métal et le lit de cuivre, en particulier. C'est là aussi un signe de progrès et une marque de richesse aux yeux des habitants de la part d'un d'entre eux que de posséder un grand lit de cuivre qui ne sert jamais et où les habitants de la maison ne couchent point ou peu, mais comme attestation de l'enrichissement. Cette oeuvre des Français qui se traduit ainsi par la pénétration parmi les habitants de ces objets nouveaux qui constituent le mobilier et le décor surtout de la maison. Car c'est bien surtout en tant que décor que ce mobilier est donc adopté.

Mais d'autres objets ont pu pénétrer dans les colonies pour l'utilité, la commodité de ce mobilier. Ainsi la serrure fabriquée chez nous, la serrure de fer qui s'en va remplacer la serrure de bois qui protégeait très mal et qui fermait très peu. C'est là un des objets qui ont gagné beaucoup, non seulement chez les Berbères et les Arabes du Maghreb, mais d'autre part aussi de plus en plus au pays noir et c'est, en général, l'objet de fer, le vase de fer, le vaisseau de fer, le récipient métallique qui s'en vient de plus en plus remplacer la vieille poterie cassante et qui imposait aux femmes à l'intérieur de la maison un travail pénible. C'a été un grand succès de notre exportation industrielle que l'espèce de marée dont ont été recouverts depuis une trentaine d'années les pays coloniaux par les fabricats de notre petite métallurgie en ce qui touche notamment les récipients métalliques: la marmite de fonte est répandue partout, les assiettes de fer, les fourchettes de fer, la vaisselle émaillée,

objet d'orgueil déjà parmi nos paysans dans les provinces reculées, en particulier dans le Massif Central, a pénétré déjà beaucoup en pays maghrabin, comme en pays noir. Et un objet qu'on voit partout sur les marchés s'y étalant insolemment depuis le Maroc jusqu'au Tonkin, c'est le "pot de chambre", suspendu par grappes au moyen de cordes et qui vraiment a pénétré plus qu'aucun autre en vérité parmi les paysans et maintes fois dans des endroits très reculés. Ainsi dans les montagnes du Tonkin, parmi les Thos ou les Méos dont j'ai pu traverser les tribus, il y a quelques années.

S'il y a donc la vanité, il y a bien aussi, mais bien plutôt au second plan, l'utilité et la commodité, l'orgueil, d'abord, mais aussi quelquefois le confort.

C'est parfois le producteur, l'exportateur qui a eu l'idée ingénieusement de suggérer, de provoquer chez des populations des besoins nouveaux afin d'y répandre des produits nouveaux. Voici déjà presque cent ans passés, lorsque le vieux Rockefeller s'était assuré ses puits de pétrole qui l'ont enrichi, il s'était avisé que dans l'Extrême-Orient, on pourrait atteindre un marché très vaste et très étendu : le marché chinois. Et pour induire les Chinois à consommer du pétrole, il eut l'idée ingénieuse de faire fabriquer à très bas prix cent ou deux cent mille lampes à pétrole, en zinc ou fer-blanc, instrument dont les Chinois ignoraient absolument l'usage, les a fait répandre en matière de cadeau sur les marchés chinois et les Chinois, ayant ainsi révélation d'un instrument nouveau, ont éprouvé le besoin d'acquérir le combustible, par le moyen duquel cet instrument pouvait leur servir.

Il y aurait toute une étude à faire concrètement et sur les lieux, sur les différents chemins par lesquels a pu se réaliser la pénétration des produits nouveaux, les différentes procédures parfois ingénieuses et astucieuses, par lesquelles a pu venir aux naturels le besoin des produits nouveaux. Car il ne suffit pas de les exhiber, de les étaler sur les marchés, ou dans certains pays les femmes ne vont pas, mais seulement les hommes. Il y faut souvent, comme dans le cas de Rockefeller une espèce de propagande, d'enseignement qui est très fréquemment dans nos colonies l'œuvre même de nos pouvoirs publics.

Beaucoup plus rarement déjà peut-on observer dans nos colonies la réception des aliments européens avec les condiments. On peut citer déjà le cas du beurre que les Hollandais ont introduit déjà aux Iles de la Sonde, depuis assez longtemps. Mais il faut citer surtout le cas de l'alcool, non seulement

LES ALIMENTS
BEURRE - ALCOOL

de ces eaux-de-vie, de ces eaux-de-feu que les traitants du XVII^{ème} siècle échangeaient au Canada contre les fourrures. Mais aussi le vin et la bière qui ont pénétré parfois déjà chez les populations de nos colonies. Le vin a pu pénétrer même chez les Musulmans auxquels le Coran pourtant l'interdit, et la bière qui n'est pas tenue par les commentateurs du Coran comme une boisson alcoolique est assez largement répandue dans l'Arabie proprement dite, en pays égyptien, en pays algérien et enfin en pays marocain. A Casablanca, il y a depuis quelques années des fabriques de bière, fabriques indigènes qui répondent déjà assez largement aux besoins du marché. En sorte que cette adoption d'un produit nouveau, a pour conséquence, tout directement, la fabrication, dans le pays même, de ce produit et l'introduction chez les Indigènes d'un nouveau métier.

CONSERVES

Ce sont aussi, en pays musulman, en Algérie, en Egypte notamment les aliments mis en conserve qui ont eu un grand succès. Il y a eu depuis une cinquantaine d'années une ample pénétration de nos conserves, avec parfois un essai heureux d'adaptation de ces fabrications nouvelles aux besoins du pays. C'est ainsi que dans les pays comme l'Egypte ou les Israélites sont extrêmement nombreux, on importe des conserves de viande Kashér, c'est-à-dire la bête vivante ayant été tuée selon les rites de la religion israélite, l'animal ayant été égorgé par un sacrificateur en quelque sorte religieux. Les conserves ordinaires ne seraient pas permises aux populations israélites. C'est pourquoi un fabricant ingénieux a pu lancer cette conserve.

Ces exemples choisis pour vous montrer que la réception et l'adoption n'est pas toujours un acte purement passif, comme le nom pourrait le faire penser. Mais qu'il y a déjà dans ce simple fait de la pénétration d'un objet, d'un produit, d'une denrée, d'une boisson, un phénomène d'adaptation et d'orientation et que si le besoin dans ces pays vient naître à l'exemple du besoin occidental, il faut nécessairement que le produit qui doit y répondre s'adapte à ce besoin et qu'une transformation, par conséquent, soit imposée à nos fabrications afin de réussir.

MEDICAMENTS

De la même façon, ce sont les médicaments que nous pouvons loger, faute de mieux, parmi les aliments qui pénètrent très largement en pays colonial, servis par une publicité très étendue, depuis que les journaux quotidiens sévissent dans ces pays, mais modiquement adaptés. On a constaté qu'il en est des médicaments ce qui en est des vêtements : les médicaments démodés chez nous, les anciens sirops, retrouvent une jeunesse en pays colonial, comme déjà chez nous en pays provincial.

CHEMIN

Il y aurait enfin beaucoup à dire touchant l'ornement parmi ces produits, tous les objets de nos fabrications servant directement ou principalement à l'ornement. Il y en a un surtout qu'il faut mettre ici parmi les pays musulmans : c'est la pendule. Ce n'est pas chez les Musulmans du tout un objet d'utilité, un moyen de calcul du temps qui nous est mesuré, puisqu'il suffit d'avoir parcouru ces pays pour constater qu'un enrichi peut avoir chez lui une demi-douzaine de grandes pendules comtoises, extrêmement visibles qui n'ont pas d'autre but que d'attester sa richesse, qu'aucune ne marche et que le maître n'a jamais la moindre inquiétude de les remettre en mouvement. Il suffit même de passer à Fez devant la célèbre mosquée, grand sanctuaire de l'islam marocain, la mosquée dans laquelle le maréchal Lyautey lui-même n'a pas voulu entrer bien qu'invité par le sultan ; dans cette mosquée, il y a une demi-douzaine de pendules, disposées de façon que le passant puisse les voir, mais toutes arrêtées à des heures différentes.

Façons donc la pendule parmi les ornements, et cela permet de voir comment l'imitation de nos produits peut être très souvent transposition, déformation, caricature en plus d'une occasion, comme nous l'avons dit déjà touchant le vêtement.

OUTILS

Après les produits, ce sont les outils qui sont les objets de la réception, les instruments de la fabrication ou de la production.

Les outils nouveaux ont pu pénétrer très rapidement dans nos colonies, même en pays noir, et ces outils qui ont surtout ce caractère principal, cet attribut original d'être outils spécialisés, adaptés à un but toujours déterminé, servant un acte défini, non pas comme l'étaient les instruments des primitifs, des outils généraux pouvant servir à ceci, à cela, comme le bâton ou le couteau, outils polyvalents, alors que les outils des temps contemporains, perfectionnés sont de plus en plus outils monovalents, accomplissant un geste seulement, une fraction de geste.

OUTILS MANUELS

Deux sortes d'outils ont ainsi gagné chez les naturels : les outils manuels et plus fréquemment des outils moteurs. Outils manuels, outils proprement dits, ne servant donc qu'à augmenter l'effort, qu'à prolonger le geste de la main. Des récipients déjà, nous en avons parlé : le récipient de fonte ou de métal couvert d'émail ; des armes aussi, fusils et canons tout dans les débuts. Et puis des instruments déjà plus avancés et qui ont pénétré plus récemment, parfois tout récemment, en pays colonial : le tour à potier et les instruments de métallurgie, ainsi la filière, ainsi la soufflerie, ainsi la soie-

rie ; l'usage de la scie à main, puis de la scie à moteur s'est répandu très rapidement dans certains pays et des scieries se peuvent voir, installées au bord des cours d'eau et animées, comme chez nous dans l'Ancien Temps, par le moulin à eau.

La ferrure des chevaux a pénétré aussi parfois tout récemment dans les pays très reculés, car les chevaux des habitants, lorsqu'ils en possédaient n'étaient jamais ferrés. Non seulement le cavalier montait à cru, autrement dit sans étriers, mais le cheval courait aussi à cru et n'avait point de fers.

La pierre à aiguiser, cet autre progrès qui a pénétré assez largement chez les Maghébins et qui a remplacé des procédés anciens, primitifs où l'on utilise des objets naturels : le caillou lisse ou la corne de mouton.

Enfin, plus récemment, ce qu'on appelle, et bien à tort, la machine à coudre, qui n'est pas machine, sauf dans les cas peu nombreux où elle est mue par un moteur-bijou. C'est un outil, un instrument, mu par le pied ou la main, mais qui depuis un demi-siècle, a pénétré dans les cités et les tribus, un peu partout. En Babylie, il n'y a pour ainsi dire aucune maison relativement aisée où l'on ne trouve déjà une machine à coudre.

Il en est résulté une singulière transformation sociale. Etant un instrument nouveau, l'usage de la machine est devenu le fait des hommes et non pas comme autrefois le fait des femmes. C'est presque une loi de ces diffusions, quant à l'outillage que, quand il s'agit d'instruments nouveaux, il devient toujours l'apanage du sexe masculin, et il suffit de parcourir les souks de Tunis, de Tripoli où les tailleurs à façon exercent leur industrie à la vue du public, pour voir ce spectacle qui surprend toujours dans les premiers jours les dames touristes, de voir les hommes actionnant les machines à coudre.

<p>Outils Moteurs Automobile</p>

Il y a quelquefois déjà des outils moteurs employés dans les colonies, mais bien plus rarement. Ne parlons pas de la voiture motrice, de l'automobile et de l'autocar que l'on peut bien considérer comme un outil et qui a été l'instrument d'une profonde transformation sociale et notamment dans la vie des tribus, puisque c'est par l'autocar qu'a pu être unifiée la vie tribale, que des rapports de plus en plus fréquents ont pu avoir lieu de tribu à tribu et que l'ancien isolement des tribus a été brisé de plus en plus.

Il y a eu là un de ces phénomènes de psychologie collective tout à fait saisissant : un véritable engouement commun qui a saisi les populations et il n'y a rien qui plaise mieux à un indigène de l'Afrique que de monter dans l'autocar, fut-ce sur le toit ou le marchepied. Tou-

jours un autocar est plus que complet en temps normal et plus on met de voitures en service, plus il y a de clients et de passagers. De sorte que c'est un spectacle singulier de voir passer un autocar où toutes les parties où un corps humain peut se loger sont occupées.

BRICATIONS MÉCANIQUES

On en est venu parfois, dans la ville d'Alger, à introduire la fabrication mécanique dans la confection de certains aliments traditionnels. C'est ainsi qu'il y a certaines marques de couscous que l'on voyait autrefois à Paris qui sont fabriquées dans des usines des environs d'Alger par des procédés mécaniques, épargnant ainsi à la femme indigène cette tâche extrêmement pénible qui consistait pendant des heures et des jours à rouler entre ses doigts les petits grains de semoule pour les transformer en cette espèce de poussière finement pulvérisée qu'on appelle le couscous. Voilà une industrie où la transformation mécanique a pu pénétrer et où la peine de la femme indigène, restée jusqu'aujourd'hui si pesante, est déjà un peu moins lourde.

LES TRAVAUX

Par cela seul qu'on adopte des produits et des outils, on adopte aussi des gestes et des actions, tendant à fabriquer certains produits et employant certains outils. Et lorsqu'il s'agit de certains travaux véritablement organisés, ce sont des métiers nouveaux qui sont ainsi introduits et adoptés dans les pays de l'outremer. Des gestes nouveaux, des actes nouveaux, des ensembles et des systèmes de gestes et d'actions qui sont véritablement des métiers, et il faudrait pouvoir s'attarder si longuement sur la transformation qui s'est produite dans l'activité matérielle des indigènes, ou tout au moins des plus réceptifs, des moins protestants, et qui sont donc plus perméables, en vérité, à ces gestes nouveaux que la plupart des naturels de ces pays.

LES MECANOS

C'est ainsi que partout où nous avons construit des chemins de fer, il y a tout un personnel d'employés de chemins de fer, exerçant toutes sortes de travaux. Il y a ailleurs tout un personnel de chauffeurs, et en particulier de chauffeurs conducteurs de voitures. C'est un des métiers que l'indigène, même peu avancé, peut apprendre avec beaucoup d'aisance, et moyennant très peu de temps, puisque cela implique un très large automatisme : il ne faut pas réfléchir, méditer, délibérer, (ce qui fait d'ailleurs que les femmes sont normalement meilleures conductrices que les hommes). De la même façon les indigènes primitifs sont d'excellents conducteurs, qu'il s'agisse de ces Tonkinois, de ces Moïs, des Noirs ou des Berbères ; c'est une profession où ils trouvent vraiment le succès.

Il y a, par conséquent, chez ceux qui se sont un peu enrichis, le métier de garagiste, de réparateur, par moyens sommaires, principalement, et toute une série d'activités nouvelles qui sont un système de gestes, des ensembles d'actions et qui représentent au sens propre du mot de vrais métiers.

LES SCRIBES

Il y a enfin au sommet de toute cette hiérarchie d'activités nouvelles, tout un corps d'employés au sens étroit du mot, de scribes ou de clercs : tous les agents des bureaux publics ou privés, où les Indigènes ont pu pénétrer très largement, depuis des décades dans nos colonies. Autant d'activités, autant de gestes et d'actions, autant par conséquent aussi d'états nouveaux, qui sont tout d'abord état matériel, mais qui sont aussi états collectifs, parce qu'ils se forment en ces pays avec les corps de métiers, les corporations et que les chauffeurs ont leurs syndicats, qu'ils prennent peu à peu la conception d'un intérêt commun ou d'un vouloir commun et que des cadres tout nouveaux, au plan social et au sens collectif, sont déjà institués.

LE FAIT DE L'ABANDON

Du fait que ces objets infiniment divers se trouvent adoptés, produits, outils, travaux, métiers, il suit de là un fait très important dont il faut dire un mot, ne fut-ce que pour attirer l'attention sur ce fait. Ce sont les abandons d'objets anciens, lesquels sont remplacés par ces objets nouveaux que j'ai énumérés sommairement, abandons de produits, abandons de travaux et abandons d'outils, puisque deux cas ici doivent être séparés : tantôt tous ces objets nouveaux, produits, outils, travaux répondent aussi à des besoins nouveaux, à des besoins que l'indigène ignorait donc avant notre venue. Il y a là, par conséquent, un fait d'innovation ainsi qu'on peut parler et l'objet nouveau ne tient donc pas lieu de l'objet ancien. Ainsi l'automobile et quasiment partout les moyens de transport : ainsi les ornements, ainsi les parfums, tous ces objets qui n'ont pour but que la satisfaction de besoins inédits pour l'ancien naturel.

Mais un cas très fréquent, peut-être plus fréquent, c'est le cas où l'objet vient satisfaire mieux un besoin ancien, déjà existant chez les naturels, où le produit nouveau s'en vient donc remplacer quelque produit ancien qui existe déjà, mais doit le céder dans la concurrence du produit nouveau. Il faut parler alors, non pas d'innovation, mais de substitution, remplacement d'un objet ancien par l'objet nouveau, lequel vient contenter un besoin ancien déjà existant, déjà éprouvé, déjà exprimé par les naturels.

Quels abandon par conséquent ? Abandons d'objet, abandon de travaux, abandon d'outils.

ABANDON D'OBJETS

D'objets, tout d'abord. Tous ces pro-

duits, dont nous parlons, et notamment les vêtements, ont remplacé des produits anciens qui contentaient le même besoin. Lorsqu'on adopte le soulier, le chapeau, la

BURNOUS

chemise, le veston, on abandonne le burnous, le peplum des temps anciens (le burnous est probablement venu du vieux peplum romain, lequel était issu probablement du chiton grec) et il y a des causes très marquées à de tels changements. Si les Arabes ont dû abandonner, bien que souvent à contre-cœur, le vieux burnous, lequel avait ses avantages et ses commodités, c'est que l'activité où ils entraient de plus en plus eut été gênée et même empêchée par ce vieux burnous et notamment on a pu voir en Algérie (1) que le chemin de fer et le tramway font disparaître le burnous : dès qu'un indigène se met à user communément du chemin de fer, du tramway et de l'autobus, il faut à peu près inévitablement qu'il abandonne le burnous ; ce vêtement dont l'avantage était l'ampleur, est cause de toutes sortes de gêne dans le tramway et l'autobus.

De la même façon qu'on peut retrouver une ordonnance du Parlement de Paris sous le règne de Louis XIII qui rappelle aux conseillers qu'ils doivent porter la robe non seulement lors des audiences et à l'intérieur du Palais, mais même en ville "et que ce serait en vain qu'ils invoqueraient pour s'en libérer, l'incommodité de monter en carrosse". On est vraiment saisi du rapprochement, par cette grande loi de convergence des causes et des effets, puisque c'est vraiment le carrosse automobile qui a fait que le burnous est devenu tout à fait incommode.

Voilà un abandon par substitution. De

BOURSE A CORDONS

la même façon qu'on voit de plus en plus les Arabes des cités abandonner la bourse à cordons qu'ils avaient encore comme elle était chez nous en usage au Moyen-Age, qu'il faut extraire des profondeurs du burnous, sortir lentement, dénouer en prenant son temps, de façon que la perception du prix des places dans l'autobus ne serait pas possible si cet instrument archaïque était encore en usage. Par conséquent, la poche ou le porte-monnaie sont devenus des procédés de plus en plus fréquents, au fur et à mesure que la rapidité des transports faisait une véritable gêne de cette vieille bourse qui n'avait d'autre but autrefois que d'éviter d'être volé.

Il y a par contre de vieux objets qui résistent, notamment le sucre en pain, parmi les Marocains. Le sucre en morceaux n'a pas gagné, malgré sa commodité et lorsque l'on consomme le fameux thé à la menthe dans une maison marocaine,

c'est toujours le sucre en pain qui est divisé en morceaux et doit être dissous lentement dans la liqueur anglaise. (A Grenelle, dans les épiceries marocaines, vous verrez suspendus dans les vitrines encore des pains de sucre).

Il y a donc à la fois des acceptations et d'autre part des résistances que nous nous expliquons mal, dont nous ne voyons pas les raisons techniques, puisque la commodité du sucre cassé par exemple apparaît évidente pour un occidental. Il y a des cas où on voit bien le motif de l'adoption, d'autres cas où on ne voit pas les motifs de la conservation, et ce sont des problèmes dans lesquels nous avons à peine commencé à pénétrer.

**ABANDON DE TRAVAUX
FOULONS, POTERIE,
SAVON, ETC.**

Des travaux aussi sont abandonnés, mal commodes, pénibles, remplacés par des travaux plus perfectionnés; ainsi le foulage aux pieds chez les teinturiers et les foulons; ainsi toute cette fabrication de la poterie, remplacée par l'achat de ces marmites de métal. Ainsi la fabrication du vieux savon indigène qui est un travail qu'on peut voir s'effectuer dans tous les villages. Il y a maintenant des pains de savon occidental et même américain sur tous les marchés mofis, il y a du savon Palmolive. Voilà donc non seulement un objet, mais un travail qui a disparu. L'usage aussi de nettoyer les vieilles étoffes avec de l'urine était extrêmement répandu et a fait place à tous ces produits pour le nettoyage, largement répandus sur les marchés indigènes. L'usage de faire du combustible avec des excréments d'animaux, usage universel dans le monde africain et oriental, dans les pays arabes et noirs, a disparu depuis qu'a pénétré le charbon de bois et de terre, et d'une façon générale tous nos combustibles européens.

Voilà des travaux, des activités et parfois de véritables métiers qui ont été abandonnés par le fait du progrès réalisé par adoption ou réception de ces objets nouveaux.

Enfin des outils ont dû bien entendu

ABANDON D'OUTILS

être objets d'abandon: tous les outils grossiers, pesants, malaisés et mal efficaces ou mal commodes ont disparu devant nos outils et notre exportation de la quincaillerie est une de celles qui a trouvé le plus de succès dans notre monde arabe et noir. Et, notamment, les outils les plus primitifs, formés d'un objet naturel, à peine adapté, comme le vaillou, le tesson de poterie, la courge comme récipient, le boyau animal, le bambou comme récipient dans le monde indonésien, la feuille de palmier qui servait à attiser le feu chez les forgerons noirs, l'os de mouton qui servait de cheville au métier à tisser. Tous ces objets naturels à peine transformés par la main humaine, ont disparu et de plus en plus, devant tous ces outils métalliques perfectionnés que leur fournit notre

quincaillerie. Et, par conséquent, nous avons raison de dire que la transformation réalisée profondément dans ces pays au plan technologique, c'est un véritable passage à l'âge du fer, passage de l'âge de la pierre, ou tout au moins des objets et outils à l'âge des instruments en fer. Et nous savons par les résultats de la préhistoire, quel immense progrès a été l'apparition et la répartition de l'âge du fer, non seulement dans le plan matériel, mais aussi dans le plan spirituel pour les travaux, les objets, et en particulier, les ornements, décor de la vie des peuples d'autrefois.

MOULIN A BRAS

C'est enfin un outil principal qui a disparu du fait du progrès par cette adoption: le vieux moulin à bras que l'on peut voir encore ici et là, chez les Kabyles et qui impose chaque jour aux femmes en la maison un travail incessant pour faire la farine en écrasant le grain, le plus pénible des travaux des femmes en ces pays, qu'elles n'accomplissent qu'en chantant de véritables mélodies que l'on peut entendre à travers les portes et dont un observateur a pu faire un recueil. Tout cela disparaît de plus en plus. Le temps est passé où les moulins de Bonaparte avaient été un insuccès, comme aussi ceux qu'avait fait établir un sultan de Djedda, qui n'avaient pas réussi non plus à triompher de la routine. Car, aujourd'hui, il y a une autre sorte de moulin répandue dans ces pays. Ce ne sont plus les moulins à vent, ni à eau, mais à vapeur et électriques. Et il y a une telle différence de dépense et de peine que la fabrication du moulin mécanique a fait reculer et très largement le moulin à bras.

Voilà par conséquent, considérant la simple réception, ce fait qu'on peut penser superficiel au premier regard. Pourtant déjà des effets essentiels, des transformations qui vont plus profond qu'on n'imaginait, puisque non seulement le confort matériel, le plaisir matériel, seront accrus du fait de ces transformations, mais que les sentiments de l'ordre collectif, que les institutions, les procédés du groupement, seront transformés et profondément, ou tout au moins visiblement par cette importation ou cette implantation en pays colonial, de produits nouveaux, de travaux nouveaux, de métiers nouveaux, et d'outils nouveaux.

Il y aura ainsi parfois, dès le début des effets apparents, des effets saisissants. La consommation sera augmentée et extrêmement; l'existence donc sera enrichie et la consommation aussi sera organisée et ordonnée et régulière, non plus comme autrefois, irrégulière, arbitraire,

fantaisiste, oscillante, selon les états d'esprits des vieux habitants, tantôt mangeant beaucoup, tantôt très peu, sans que la règle en aucun sens vienne régir tous leurs besoins. De plus en plus, du fait de l'adoption de ces produits nouveaux, la consommation est donc enrichie, mais d'autre part organisée, ordonnée, régularisée, et nous dirons presque "rationalisée".

C'est donc, dès à présent par ce simple fait tout superficiel de la réception que l'état d'esprit des Naturels sera transformé. Le comportement, au plan matériel, viendra donc changer tout directement, très sensiblement et visiblement le comportement au plan spirituel, et, d'un seul mot, l'état d'esprit ou l'état d'âme de ces Naturels.

Onzième leçon

1 - La mutation

Traits :

- 1 - Complexe et totale.
 - 2 - Progressive ou régressive.
 - 3 - Evolutive ou révolutionnaire.
- Sources : monographies et biographies.

Modes :

- 1 - Collective (comme la conversion)
 - 1.- de Tribu à Village (fixation au sol)
parenté et localité, motifs et moyens,
conflit des pasteurs et cultivateurs.
essais : manqués ou réussis.
effets : autorité
propriété
activité : la monoculture.
 - 2.- de Tribu à Cité (Urbanisation)
aspects : émigration
désagrégation
effets : de la tente au taudis

2 - Résultats généraux.

Accroissement de la production.
Transformation de la production.
Evolution de la société : de la parenté
au ménage.

Après avoir parlé de la réception comme changement d'ordre matériel chez les populations des colonies, il nous faut parler de la mutation, du changement soudain, brusqué, qui est aussi le changement total.

Marquons d'abord sommairement, ainsi que j'ai fait pour la réception, les traits principaux ou les attributs tout à fait constants de la mutation. Il serait mieux, peut-être bien, d'user d'un autre mot plus expressif, transmutation de l'ordre culturel, ou bien aussi de l'ordre collectif, pour souligner qu'il s'agit bien d'un changement pleinier, d'un changement total, et non, comme tantôt d'un changement spécial, d'un changement partiel, puisque le premier trait de cette mutation c'est l'adoption en son entier par un peuple lointain d'un "complexe culture" ainsi que l'ont dit les Américains, ou d'un complexe de culture, d'un état social considéré comme un ensemble, ou un système pris comme un tout; ce qui implique donc pour nous survie d'un autre mot tout à fait expressif, d'un passage social, d'un état à un autre.

Cela va, dès lors, beaucoup plus profond que ne pouvait faire cette réception déjà définie, mais cependant il est un second trait qu'il convient de marquer, c'est que la mutation, si elle a lieu, assez souvent, soudainement et brusquement, a eu lieu parfois bien plus lentement, par moment, par paliers, ainsi que nous dirions. En

d'autres mots, la mutation est consommée, soit par évolution, soit par révolution, tantôt lentement par évolution, tantôt brusquement par révolution, mais le plus souvent elle est réalisée plutôt brusquement par révolution qu'elle ne l'est par une évolution plus ou moins ralentie.

Un dernier trait de l'ordre général de cette mutation, c'est qu'elle a lieu, non pas toujours en même sens, mais en deux sens tout opposés. Elle est progressive ou bien régressive, allant tout d'abord vers le futur, allant aussi parfois, mais moins souvent, vers le passé.

Transformation, transmutation qui est par conséquent, dans le jargon de la sociologie, tantôt un progrès, tantôt un régrès, mouvement rétrograde ainsi qu'eut dit Auguste Comte, et on peut voir chez des populations qui n'ont pas disparu, qui ont su résister à cet ébranlement qui résulte toujours du contact collectif avec leurs conquérants, un choc en retour qui les conduisait ou les induisait à se retourner vers leur vieux passé. Sans disparaître et sans mourir, ils résistaient au changement, comme un progrès,

et se retournaient très obstinément vers un passé qui, cependant, était déjà tout périmé et quasi disparu dans le moment de l'arrivée des conquérants.

C'est ce qu'on a pu voir au Canada et aux États-Unis jusqu'aux temps tout récents et en particulier ce que j'ai pu voir chez les Hurons, aujourd'hui subsistant, bien que très peu nombreux, tous réunis dans le village de Laurette, aux environs de la ville de Québec. Ces anciens pasteurs, ces anciens chasseurs, mais qui déjà aussi avaient été très largement cultivateurs, ont abandonné le travail cultural; ils ne sont plus vraiment que des chasseurs ou des cueilleurs, ainsi que l'étaient leurs anciens aïeux; ils vivent du produit des chasses ou bien des pêches, et ils sont aussi, dans un sens nouveau, des collecteurs ou des cueilleurs, vivent du tourisme et de plus en plus, faisant semblant de fabriquer pour les passants de ces menus produits qu'on emporte chez soi comme un souvenir de ces excursions.

Les Hurons de Québec ont donc manifesté par leur contact très prolongé avec les Blancs une mutation d'ordre régressif.

Pour exprimer les modes en premier lieu et les effets en second lieu de cette mutation, il nous faudrait avoir des documents multipliés, circonstanciés que nous n'avons pas, car le sujet que j'ai choisi offrait ce danger que je connaissais bien de ne posséder point d'informations vraiment déterminées et précisées, et d'être, dès lors, plutôt un programme ou plutôt un plan qu'un sujet vraiment qu'on puisse traiter par des documents tout à fait parlants.

Il nous faudrait, pour le traiter ainsi

SOURCES INCERTAINES : qu'il sied, posséder tout d'abord des MONO-
DU SUJET. MONOGR- : graphies qui décriraient ici et là comment un
PHIES ET BIOGRAPHIES : peuple ou tout au moins une tribu a pu changer
totalement, pleinement, dans son mode de vie et son activité, soit au sens matériel, soit au sens collectif. Mais ces monographies nous manquent tout à fait, sauf rares exceptions. Nous en avons d'incomplètes et d'imparfaites en vérité pour le Maghreb, pour le Sud-Africain, et pour l'Est-Africain parmi l'Empire anglais. Enfin surtout pour les Peaux-Rouges américains, aujourd'hui établis en pays réservé.

Il nous faudrait aussi un autre document que nous n'avons point sauf rares exceptions: des biographies de ces habitants, dont la condition s'est trouvée changée si profondément par la mutation qu'ils ont subie. Les ethnologues ont employé assez souvent le procédé de la biographie et plus précisément celui de l'auto-biographie, faisant raconter à un habitant le cours de sa vie, afin qu'apparut, moment par moment, année par année, le changement social auquel le

racontant avait été soumis. Ainsi les Anglais et, un peu plus tard, les Américains avec Paul Hading, ont pu nous livrer des biographies rédigées toujours par des habitants qui étaient donc autobiographies, confessions sociales et qui nous ont livré des documents souvent précis (1).

Nous n'avons jusqu'à présent, sauf quelques exceptions, ni ces biographies, ni ces monographies, et il nous est malaisé d'estimer le changement d'ordre total qu'il faut nommer la mutation.

Parlons tout d'abord des modes ou des

LES MODES OU ASPECTS : aspects de cette mutation, pour parler ensuite de ses résultats, bienfaits ou méfaits pour les indigènes principalement.

Quels sont en premier lieu les modes et aspects de cette mutation, laquelle est à la fois indissolublement de l'ordre matériel, mais bien aussi de l'ordre collectif.

La mutation, le plus souvent, mais non

MUTATION COLLECTIVE : toujours, est collective, en premier lieu.
ET MUTATION PERSONNELLE : Ainsi que l'est assez souvent aussi la conversion dans le plan religieux, laquelle est mutation de l'ordre spirituel, étant aussi, comme on sait bien, un changement d'ordre total; j'entends, par là, que la transformation ainsi réalisée avec tous ses effets, vient se dérouler ou se déchaîner pour un groupe entier, pour une tribu ou pour un village, et même aussi parfois pour un peuple en entier, un groupe de tribus, un groupe de communes, ayant parfois aussi de vrais cités, des groupements urbains déjà fondés et accrus.

Tandis qu'en d'autres cas dont il nous faudra ensuite parler la mutation est personnelle, a pour sujet un individu qui reste isolé, qui se détache donc tantôt plus, tantôt moins, de la vie de tribu et qui s'en allant toujours plus avant, devient "assimilé" comme on disait dans l'Ancien Temps, ou devient évolué, comme on dit aujourd'hui.

Disons plutôt qu'il est un francisé, un avancé, un adapté très amplement, mais qu'il ne l'est jamais qu'à titre personnel ou à titre individuel, se détachant par conséquent du groupe originel dont il était et s'en venant vers nous très hardiment, sans maintes fois tourner les yeux derrière soi.

La mutation d'abord de l'ordre collectif

I - LA MUTATION COLLECTIVE : et qu'on pourrait nommer la conversion dans le plan matériel a eu lieu déjà de deux façons selon les documents dont on peut disposer.

(1) Cf Westermann, Autobiographies d'Africains, Payot

Le passage d'abord de tribu à village,

DE TRIBU A VILLAGE : l'économie de la tribu faisant place ainsi à
DE TRIBU A CITE : l'état nouveau de cultivation, de fixation plus
ou moins assurée, consommée de la population dans des limites
peu étendues. Mais la mutation de l'ordre collectif a lieu,
d'autre part, moins fréquemment de tribu à cité, les habitants
de la tribu s'en allant donc vers des cités, devenant des
urbains, et participant comme travailleurs à l'activité
d'ordre industriel qui se déploie aux colonies de plus en
plus dans les cités. C'est un second procès ainsi qu'on dit
parfois, un second mouvement, une urbanisation des gens de
la tribu qui ne deviennent plus simples cultivateurs, ainsi
que c'est le cas dans le premier aspect de cette mutation
dont nous avons parlé, mais qui deviennent industriels ou
trafiquants, s'établissant dans les cités comme des citadins,
quittant la tribu, l'oubliant aussi et changeant par là de
mœurs, de façons et de statut, ainsi qu'on voudra.

Considérons par conséquent séparément et tour à tour
ces deux aspects, ces deux moments des mutations.

La tribu devient un village assez fré-
quemment du fait du contact des gens des tri-
bus avec l'occupant, et c'est alors ce qu'on a
pu nommer la fixation de la tribu, le fait de
provoquer et souvent d'imposer la fixation au
FIXATION AU SOL : sol de ces nomades invétérés et obstinés, les
transformant ainsi en des cultivateurs et les faisant aban-
donner très amplement le procédé ancien dont ils vivaient
jusqu'à présent. Ils ne seront donc plus ni cueilleurs, ni
pasteurs, mais bien cultivateurs, vivant, par conséquent,
de plus en plus en des maisons, quittant leurs tentes ou
leurs abris, formant ainsi de véritables groupements fixés
au sol.

De l'état pastoral à l'état cultural, et de la tente à
la maison, c'est bien déjà un changement d'ordre pleinier,
un changement d'ordre total, qui va profond et

PARENTE DE VOISINANCE : qui notamment dans le plan social tend à trans-
former les anciens parents qui ne connais-
sient, comme je l'ai dit, que des relations de l'ordre
consanguin entre voisins, qui sont liés déjà, de plus en plus,
par leur habitation ou leur cohabitation, un lien de rési-
dence ou de voisinance, lien matériel, et non du tout lien
consanguin des anciens.

Il suit de là et c'est l'aspect le plus frappant du
changement, fut-ce pour le passant qu'est consommé, au bout
de peu de temps, une condensation ou un resserrement du
groupement social, car la tribu, nous l'avons dit, c'était
un groupement de l'ordre dispersé, répandu toujours et non
ramassé, et non concentré, du fait précisément de ses

activités errantes ou bien itinérantes. Ni les chasseurs, ni les pêcheurs, ni les cueilleurs, ne peuvent vivre concentrés et ramassés. Mais la culture a pour besoin et pour effet de condenser étroitement le groupement social. Car le village est toujours déjà par soi groupement protecteur, ayant sa limite, ayant son enceinte, et donc de plus en plus ramassé, resserré, groupe de voisins au vrai sens du mot.

Un tel changement ainsi défini, quels sont

MOTIFS ET MOYENS : ses motifs? Quels sont ses moyens? Pourquoi
DU CHANGEMENT : se produit-il? Comment se produit-il? Et donc

la mutation doit être démontrée comme possible et effective en pays attardé.

Le motif d'abord de la mutation qui a pour

MOTIFS: CONFLIT DES: but et pour effet de rendre sédentaire des an-
CULTIVATEURS ET DES: ciens nomades et de promouvoir en cultivateurs
PASSEURS : ces anciens pasteurs, est le plus souvent

l'action réalisée par les dirigeants, lesquels ont bien tendance à imposer à ces nomades d'autrefois de devenir cultivateurs, de se fixer d'abord afin d'obtenir d'eux qu'ils produisent plus, toujours beaucoup plus, et puis aussi afin de mettre fin aux dangers qu'offraient les anciens pasteurs ou ces itinérants restés guerriers très largement, restés pillards comme on sait bien, contre lesquels dès le début le cultivateur sera donc hostile et qu'il combattra autant qu'il le pourra.

C'est le conflit profond qui s'est déroulé dans toute l'histoire des cultivateurs avec les pasteurs. Lorsque le sol de plus en plus est fécondé, mis en valeur, lorsqu'il faut cultiver afin d'alimenter des hommes plus nombreux, il faut qu'on mette fin inévitablement à l'état pastoral. Et l'autorité vient donc toujours chercher, pour autant qu'il se peut, à transformer, en les fixant, les anciens pasteurs en cultivateurs. Mais le conflit, d'ailleurs, n'est pas toujours d'ordre guerrier; il est aussi conflit de production et conflit d'intérêt, car les pasteurs en tant qu'ils subsistent parmi les cultures ont des intérêts tout à fait opposés aux intérêts de ces nouveaux cultivateurs. Il leur faut parcourir pour l'aliment de leurs troupeaux, tous ces territoires qu'on veut cultiver. Ils sont dévastateurs, rappelons-le toujours, par leur définition, et les paysans, ainsi que chez nous, comme on le sait au Moyen Age ouvrent donc le combat contre ces droits qu'implique l'élevage des troupeaux: le droit de chasse et le droit de parcours.

Ce qui a fait l'hostilité des paysans de 1789 contre le vieux régime féodal, c'était précisément qu'il avait conservé, et quasiment intacts, le droit de chasse et le droit de parcours. La culture donc, pour autant qu'on

veuille qu'elle aille plus loin, il faut qu'elle ait conflit de plus en plus marqué avec les pratiques de l'ancien état tout dévastateur.

Ce n'est pas à dire que ce changement fut

CETTE MUTATION A : toujours succès et il s'en faut. Assez sou-

TANTOT REUSSI, ET : vent, les tentatives et les essais que les

TANTOT ECHOUÉ : gouvernements ont mis en jeu pour mettre fin à l'état pastoral et pour fixer tous ces nomades obstinés, n'ont pas trouvé le succès, et la guerre aujourd'hui est restée ouverte dans divers pays entre la culture et la chasse ou l'élevage.

Ainsi déjà en pays égyptien, voici plus

EGYPTE : de cent ans passés, un souverain réformateur, Méhémet-Ali, avait tenté par coup d'autorité, de fixer tous les Bédouins, les obligeant par un décret à quitter le désert, à s'établir par conséquent dans la vallée du Nil, à vivre dans des maisons et cultiver le sable. Mais ce fut un échec et il reste aujourd'hui, dans les déserts bordant le Nil, de très nombreux Bédouins toujours pasteurs, toujours chasseurs, toujours pillards, en plus d'une occasion et un nouveau décret de l'an 1905 n'a pas pu réussir à mettre fin à ces pratiques invétérées chez les Bédouins.

Il me souvient, voici vingt cinq ans, que le chemin du Caire jusqu'à Suez, n'était pas sûr, qu'assez souvent on courait le risque d'une attaque par les Bédouins pillards et qu'il était prudent d'aller du Caire jusqu'à Suez par le chemin de fer.

De la même façon, dans le Maghreb nord-

MAGHREB : africain, différents essais ont été tentés qui, autrefois, n'ont pas réussi. En 1863 pour l'Algérie, on voulut mettre fin au vieux droit collectif de l'état pastoral; l'on voulut promouvoir une propriété de l'ordre personnel, ce qui n'eut lieu qu'imparfaitement, que partiellement, puisqu'aujourd'hui, toujours dans le Sud-Algérien, il reste des chasseurs, des pasteurs, qui à l'occasion n'ont pas oublié qu'ils étaient pillards.

Dans le Maroc, par un dahir de 1918 on a tenté aussi la fixation des Berbères pasteurs et on a tenté de faire régner parmi ces pasteurs la propriété d'ordre personnel, afin toujours de les fixer au sol, du moins avec le temps. Les droits de pacage, les droits de parcours, ces droits désastreux pour les cultivateurs ont été restreints, réduits, bornés, mais non absolument, et il reste aujourd'hui, dans le Moyen ou le Haut-Atlas, de très nombreux pasteurs.

En Tunisie, enfin, par un décret récent de 1935 (1),

(1) Pour le commentaire de cette réforme, Moussset, la réforme du statut des terres collectives en Tunisie, thèse.

il ne semble pas qu'on ait eu pour but de mettre fin totalement à l'état pastoral. Ce qu'on a voulu dans la Tunisie - ainsi qu'au Maroc et en Algérie - c'est favoriser l'appropriation de l'ordre privatif du sol tunisien, afin de transformer du moins avec le temps les chasseurs et pasteurs en des cultivateurs. Ainsi a-t-on tracé des lots en disposant des terres de tribu, appropriées jusqu'à présent dans l'ordre collectif. On a permis par conséquent à ceux qui le voudraient, de s'assurer la possession du sol à titre privatif, ce qui implique évidemment qu'ils soient cultivateurs et qu'ils soient donc fixés.

On conteste d'ailleurs que ces dispositions puissent avoir leur plein effet. D'aucuns jusqu'à présent, en Tunisie comme au Maroc, se font les défenseurs de l'ordre ancien, mais transformé et adapté à nos besoins nouveaux de sécurité et de fixité, par un changement bien moins radical, qui ne serait plus une mutation, et notamment au sens du droit, puisqu'on garderait les vieux droits de parcours et les vieux droits d'usage, puisque la possession resterait de tribu, que les droits collectifs domineraient toujours sur les droits personnels, mais que seraient tempérés, modérés les effets fâcheux du vieux nomadisme.

Même aujourd'hui par conséquent nous pouvons hésiter entre abolir et réformer.

Abolir d'abord l'état pastoral, comme on a tenté quasi sans succès et presque partout, brusquant les étapes et ne ménageant nulle transition, ou bien plutôt en modérant, en limitant tous les inconvénients du vieux droit pastoral, orienter prudemment, incliner lentement tous ces anciens pasteurs à devenir cultivateurs, mais par l'effet du temps et non pas brusquement.

C'est en Lybie aussi, par un décret des
LYBIE : Italiens de 1937 qu'a été remplacée la possession collective des tribus par un essai de propriété personnelle et de propriété singulièrement moderne, puisqu'il s'agit d'une propriété conférée aux nouveaux cultivateurs, sous condition, ainsi qu'on fait chez nous aux colonies pour les colons venus de la mère-patrie, propriété sous condition puisque le droit définitif ne pourra être acquis que si le possédant a su mettre en valeur, a fourni des animaux et des outils, s'il a travaillé, s'il a cultivé, propriété donc d'ordre différé, de même que chez nous pour les colons d'ordre européen, nous savons bien que la propriété n'est conférée jamais que sous la condition de la mise en valeur et que le possédant, comme on le dit, est investi d'une fonction, et non du tout d'un droit proprement dit, au sens civil de l'expression.

Après le motif, après les essais de ce

EFFETS DU CHANGEMENT : changement, voyons les effets, puisque déjà ici et là il est réalisé et assez amplement.

Qu'en résulte-t-il donc, tout autant qu'on peut voir du moins dès-à-présent? Différents essais qu'il faut nommer très brièvement.

MORCELLEMENT DE LA TRIBU : En premier lieu, c'est peut-être l'essentiel, par où ce changement est bien mutation de l'ordre radical, le morcellement de plus en plus de la tribu.

Lorsque les éléments ou les fractions de la tribu se sont fixées en des villages, lesquels cultivent de plus en plus leur sol privé et séparé, les intérêts communs de la tribu sont donc perdus de vue; l'activité de la tribu n'a plus motif de persister et la tribu vient se résoudre ainsi, se morceler ou se décomposer en des villages séparés. Subdivision, morcellement de la tribu, c'est bien vraiment ce qu'on a vu partout. En Algérie d'abord, et plus tard au Maroc. Plus récemment enfin en Tunisie ou en Lybie, du fait de ce passage collectif et radical de l'état pastoral à l'état cultural.

Le village donc, groupement fixé, passe au premier plan et en son sein c'est la famille aussi, le groupement des descendants d'un même aïeul, vivant sous le pouvoir d'un pater-familias. C'est un groupe nouveau qui passe au premier rang et qui devient vraiment l'organe et l'instrument du travail matériel.

Par ce premier fait en vient un second:

AUTORITE DU CHEF : l'autorité au sein de la tribu est transformée aussi, assez sensiblement, car ce n'est plus, comme autrefois dans la tribu, le conseil des vieillards, pouvoir inconsistant, plus ou moins discuté, qui règne désormais, mais c'est, de plus en plus, le pater-familias, au sein du groupe familial. Et puis dans le village, le groupe des maisons, c'est un chef élu, mais qui est doté de plus de pouvoir que n'en avait dans l'ancien temps l'assemblée des vieillards. Ce chef élu est déjà vraiment un chef à maints égards. C'est bien lui qui deviendra avec le temps, lorsque les Blancs viendront régner, chef permanent, chef établi, nommé par eux, et non élu par ses sujets, le vrai caïd que l'on connaît en Algérie, en Tunisie, ou au Maroc.

L'apparition du chef dont les pouvoirs

PROPRIÉTÉ PRIVÉE : sont déployés et accusés, c'est donc un effet tout à fait marqué de l'état nouveau. Après l'autorité, c'est la propriété qui est changée, aussi je l'ai marqué déjà en parlant des moyens de cette mutation, car la possession de l'ordre collectif doit bien s'évanouir et le cultivateur requiert très apremment la possession privée et séparée de son lopin qu'il a mis en valeur. Si le village

donc a des droits collectifs, s'il a gardé, comme autrefois chez nous au Moyen-Age occidental, des droits d'usage et de parcours, il est pourtant de plus en plus l'abri de droits individuels et de droits personnels. C'est la propriété au sens nouveau qui vient régner, propriété de plus en plus privée et séparée, non pas absolument comme chez nous, mais proche du moins et de plus en plus de notre concept de propriété. Par ce seul fait, il convient donc que nous parlions de mutation au sens légal, tout comme il convenait que nous parlions de mutation au sens du fait.

C'est enfin l'activité qui vient changer

ACTIVITE: : profondément du fait de cette fixation des
MONOCULTURE : peuples pastoraux, puisque la culture, la mise

en valeur provoquée par nous et encouragée par tous nos pouvoirs et tous nos agents, est orientée et peut-être à tort, vers la spécialité d'exploitation du sol. Les paysans nouveaux, paysans noirs comme on a dit ces ans derniers, seront orientés très délibérément par nos autorités vers la monoculture, ayant pour rôle et pour mission de cultiver tel produit pour le destiner à l'exportation. Et c'est aussi un très grand changement que de voir ainsi se spécialiser les vieux habitants qui, autrefois, avaient tout un clavier d'activités puisqu'ils suffisaient à leur existence, puisqu'ils avaient dans le plan matériel l'autonomie ou l'autarcie, ainsi que nous dirions, et que désormais ils viendront produire pour tous les marchés du monde extérieur, qu'ils seront donc exportateurs, spécialisés, qu'il leur faudra se consacrer à des cultures définies et limitées, qu'ils entreront, par conséquent, dans les remous de ce marché européen, et puis aussi parfois déjà de ce marché universel dont ils sont fournisseurs.

Cultivateurs d'abord, mais bientôt fournisseurs, bientôt exportateurs, c'est là le fait nouveau et qui produit vraiment la mutation d'ordre pleinier. Ils subiront les crises, ils connaîtront les hauts avec les bas du marché extérieur; ils gagneront ou ils perdront en même temps que les cultivateurs des pays éloignés.

Ainsi a-t-on pu voir, en pays marocain, depuis dix ans, une tribu monographiée ou observée concrètement par M. Moris. Il s'agit d'une tribu qui, par la pression de nos autorités a été transformée en peu d'années, d'un groupe pastoral qui se suffisait à soi-même et quelquefois vendait son bétail tout au plus pour acheter son céréale, pratiquait tout un système de transhumance compliquée et dont les membres ainsi demeureraient des errants, en un véritable groupement de cultivateurs.

D'abord fut réduite l'étendue des territoires de pacage du fait que des colons français sont venus s'établir dans

le terroir de la tribu, et fut donc gênée déjà la transhumance pastorale; et du fait que ces migrations furent de plus en plus empêchées, un grand nombre d'habitants se résolurent à demander des concessions privées et à se faire cultivateurs. Ils purent le faire beaucoup plus qu'autrefois, descendant dans la plaine, du fait que la sécurité, désormais, venait régner. Car c'est toujours l'état de guerre et de combat qui empêchait dans le vieux temps les anciens habitants de pratiquer, l'aient-ils voulu, une mise en valeur. C'est la paix française qui a donc permis la mise en culture, et c'est à l'abri de la protection des pouvoirs publics que les cultivateurs des diverses tribus ont pu ainsi de plus en plus être nombreux.

Un autre fait qu'il nous faut mentionner

PROTECTION DES FORÊTS : en passant, c'est la protection d'ordre forestier que les Français ont établie à très bon droit dans ces pays. Non seulement l'économie dévastatrice des pasteurs est en conflit avec les tout premiers cultivateurs, puisqu'elle a pour effet la destruction des champs des paysans, mais elle est en conflit avec ce but que nous avons toujours en pays colonial, de garder les forêts. La chèvre notamment est destructrice des forêts, et qui dira les destructions causées en pays colonial - comme dans les pays méridionaux chez nous - par les dents de la chèvre! Voilà pourquoi des règlements très draconiens pour les anciens pasteurs ont été établis par notre autorité. Ainsi en Algérie, en Tunisie, au Maroc, interdiction de tout passage au sein de la forêt, interdiction de pénétrer dans la forêt, de la traverser, interdiction de transhumier par la forêt, et perte donc par les pasteurs d'une ressource d'autrefois.

Voilà pourquoi un passage brusqué s'est donc réalisé depuis moins de dix ans de l'état pastoral à l'état cultural.

Une autre mutation de l'ordre collectif doit être signalée, mais plus brièvement, car elle est moins commune et moins marquée. C'est le passage de la tribu à la cité. C'est l'urbanisation du vieux monde tribal. Urbanisation

de l'ordre collectif, car nous parlerons de l'urbanisation de l'ordre personnel ou individuel du fait qu'un travailleur s'en va séparément de la tribu à la Cité pour s'y établir, pour y travailler, s'y faire trafiquant, s'y faire industriel, quittant donc sa tribu, et devenant séparément un citoyen. Ce n'est pas de lui qu'il nous faut parler, du moins pour l'instant, mais c'est de la tribu. Lorsqu'il advient très rarement que la tribu dans son entier, devient cité ou tout au moins est intégrée à la cité.

Lorsque telle tribu dont les moyens sont appauvris du fait que les colons sont devenus nombreux au sein de son terroir, ne peut plus cultiver avec un vrai profit son domaine premier, elle s'en va, alors en partie ou au tout, en masse tout au moins, en groupe, vers une cité où ses habitants vivront au début toujours réunis dans un même quartier, dans un même faubourg, formant, quelquefois, comme un faubourg nouveau venu ainsi se joindre ou s'annexer à la cité.

De la tribu à la cité par la transplantation

INTERVENTION DE L'ADMINISTRATION : ou par l'immigration de l'ordre collectif de la tribu en partie ou en tout. Ce qui s'est fait le plus souvent, comme on l'attend, par la pression de l'administration. Ainsi en Indoustan, en Afrique du Sud et au Tonkin aussi lorsque l'exploitation des mines a été poursuivie - mines souterraines ou à ciel ouvert - des gens de tribus, souvent très nombreux et formant un bloc sont venus ainsi transplantés en masse depuis leur terroir jusqu'à la cité.

Mais c'est bien là une exception réalisée et imposée dans la plupart des cas par l'administration; tous ces gens de tribus passant alors, non plus de leur abri ou de leur tente à la maison des villageois, mais bien au coron, comme on dit en pays mineur, au quartier réservé, construit ad hoc pour tous ces travailleurs, ou bien aussi au s ainsi qu'on dit chez les Anglais, ensemble de taudis, ainsi qu'on le peut voir à Calcutta et à Bombay; c'est le faubourg industriel ou commerçant qui est créé ainsi, peuplé ainsi en maintes occasions par les gens de tribus.

En sorte que c'est bien pour eux, si l'en

EFFET DE CE CHANGEMENT : regarde à ces effets de la transplantation de la tribu en bloc vers la cité un changement d'ordre profond, de la tribu à la famille ou au quartier.

A la famille en premier lieu et entendons

FAMILLE DESAGRÉGÉE : ce mot pour la première fois dans un sens nouveau, celui de ménage ou celui de couple. Car, quand les gens de tribus s'en vont vers le village afin de cultiver, ils restent liés en grandes familles sous l'autorité du père ou du chef. Mais quand ils sont urbanisés, quand ils s'en vont vers la cité et vivent dans des quartiers devenus des voisins et de plus en plus des purs voisins, la famille alors perd son unité, sa solidité et les ménages de plus en plus sont séparés. C'est la famille ainsi au sens occidental ou au sens citadin, c'est la famille de chez nous, le couple conjugal séparé, avec ses enfants, quand ils sont tout jeunes. C'est cela vraiment qui est révélé aux gens de tribus lorsqu'ils s'en vont vers la cité et lorsqu'ils sont urbanisés. C'est un bienfait peut-être en plus d'un sens;

c'est un méfait aussi, puisque l'ordre social dont subsistaient les relations des gens de la tribu se trouve détruit et qu'est réalisée une séparation, une dissociation, nous dirions mieux peut-être bien une dissolution, et que le ménage ainsi établi dans sa liberté, n'a plus du tout les mêmes moyens de subsistance, et puis de protection, et puis enfin de relations qu'avait la tribu ou bien la famille dans le sens ancien.

Désagrégation, c'est là le grand mot qu'on a prononcé et en particulier dans l'Afrique du Nord, pour souligner comment les gens de la tribu devenue citadine voient se briser de plus en plus le cadre ancien de l'existence en société.

Il y a donc ainsi, pour le dire d'un mot,

RESULTATS : des résultats communs à cette mutation de
GENEREAUX : l'ordre collectif, tantôt de la tribu vers la commune villageoise, tantôt aussi, moins fréquemment, de la commune à la cité urbaine, résultat heureux ou bien moins heureux. Trois résultats surtout qu'il faut mettre au premier plan.

1° - Accroissement de production et de

ACCROISSEMENT DE : consommation, c'est ce qu'on veut surtout;
LA PRODUCTION : c'est le premier bienfait, le principal de la transplantation et de la mutation. En un seul mot, prospérité donnée de plus en plus aux habitants, ainsi changés totalement, parfaitement dans leur activité et dans la société.

Des nouveaux riches ont pu déjà être observés ici et là non seulement parmi les citadins, ces émigrés de la tribu, mais bien aussi parmi les villageois, et même aussi parmi tous ces Bédouins restés pasteurs, enrichis parfois par la découverte dans leur terroir, même, de puits de pétrole ou de mines de charbon. L'apparition du nouveau riche au sein de la tribu, du village, de la cité, c'est là vraiment un changement tout à fait radical qui en fait donc vraie mutation au sens pleinier de l'expression.

2° - Transformation de leur activité

TRANSFORMATION DE : surtout de l'ordre productif, puisque déjà,
LA PRODUCTION : jé l'ai marqué, ce n'est plus pour soi que l'on produira, mais c'est pour l'extérieur, pour exporter pour vendre sur des marchés, toujours plus éloignés, pour se lier au profit du monde extérieur, pour se spécialiser de plus en plus afin de s'adapter aux besoins du marché de plus en plus universel. Et de conditionner, ainsi qu'on dit, dans le présent leur activité afin que leurs produits puissent aller partout, tous ces produits qui sont de plus en plus uniformisés afin de contenter les besoins d'outre-mer.

Ils sont ainsi, de plus en plus, ces producteurs nouveaux, cultivateurs ou industriels, esclaves du monde extérieur. Ils doivent s'incliner de plus en plus dans tous les sens de l'expression, vers les besoins du monde européen, les besoins aussi déjà du monde américain. Il leur faut donc changer leur manière d'agir et leur façon de cultiver et leur façon de fabriquer. Tout un conflit déjà est déchaîné entre les acheteurs et les exportateurs pour contraindre ceux-ci à orienter de plus en plus leur production vers les désirs et les manies des acheteurs. Tout le problème du conditionnement des produits coloniaux et qui, aujourd'hui n'est pas résolu, il s'en faut.

3° - Un dernier résultat, le plus important pour le sociologue, c'est l'évolution de la société, et nous dirions bien en maintes occasions, la révolution, du fait que les produits seront accrus de plus en plus, du fait aussi que tous les gestes producteurs seront changés de plus en plus, tous les rapports de société seront changés aussi profondément.

PARENTÉ : A la parenté, ce lien ancestral, consanguin, d'ordre racial, viendra succéder le lien des voisins ruraux, urbains selon que l'on sera dans l'un ou l'autre cas que nous avons pu définir. Un lien moins profond, un lien moins ancien et un lien moins stable. La société étant, par conséquent, déjà plus ou moins ébranlée.

C'est enfin au plan social ce changement que nous disions concernant les émigrés urbains: dissolution de la tribu, dissolution aussi du groupe familial, au sens ancien du mot, désagrégation du patriarcat, lequel, comme chez nous, est remplacé de plus en plus dans les cités pour les gens des tribus, par la famille au sens nouveau, par le ménage ainsi qu'on dit, le couple conjugal ou la famille instable, ainsi qu'a dit très bien l'école de Le Play.

Moins de continuité, moins de solidité, moins de pérennité dans les rapports sociaux, c'est déjà l'Occident avec ses bienfaits et puis ces méfaits, qui vient s'imprimer, s'imposer aux gens de tribus du fait du changement qu'ils ont subi ainsi.

Ni le travail, ni le pouvoir, ni le profit ne sont plus désormais chose de la tribu, mais ils seront de plus en plus l'attribut du ménage et l'attribut aussi de la personne ou de l'individu, maintes fois isolé. On produisait dans l'ancien temps pour la tribu, on s'activait pour la tribu et on gagnait pour la tribu. C'est devenu presque comme chez nous pour son ménage, ou bien aussi déjà pour soi que l'on produit délibérément, en le voulant, en le

cherchant et en se séparant de plus en plus des liens anciens.

Apparaît donc, ainsi parmi l'ordre social des habitants lointains, un fait nouveau qui est pour eux vraiment révolution au sens pleinier, qu'ils ne connaissaient pas et que les Blancs par conséquent leur ont donné, ou pour leur bonheur, ou pour leur malheur, et c'est, pour le nommer, l'individu.

Douzième leçon

2 - La mutation

2 - Mutation personnelle (l'"Evolué")

Vision : Les Convertis de l'action
du féliciste au positif.

Modes : temporaire ou perdurable
transplantation intérieure ou émigration ex-
térieure.

Motifs : fain, combat, vendetta et gain.

Ampleur : de la Tribu à la Commune : le paysannat
de la Tribu à la Cité :

Cités indigènes.

Cités nationales.

Marseille et Paris.

Sujets et Types.

Le planteur paysan

L'ouvrier : ses métiers.

Le servant citadin.

Le marchand.

Le banquier (musulman).

Le patron d'industrie.

Effets : Logement : chambrées et "cités"
société : relation et mariage.

possession : salaire, épargne, achat de biens-
fonds.

Conclusion : sur les Chocs en Retour.

II - LA MUTATION : Ayant considéré les mutations sous leur aspect collectif, il faut maintenant les PERSONNELLE : considérer sous un aspect plus fréquent, l'aspect personnel ou individuel, lorsque ce n'est plus toute une tribu qui s'en vient changer son état social, mais un individu isolément, séparément qui est transformé radicalement par relations avec les conquérants.

C'est celui qu'on a nommé, vous le savez, L'ÉVOLUÉ : un évolué. Le mot pourtant, me semble-t-il, n'est pas bien dit, puisqu'il est transformé isolément, mais, d'autre part, soudainement et brutalement. Il faudrait le nommer plutôt un révolu; disons aussi un séparé, un retranché, puisque désormais la vie de tribu dans sa tradition lui est défendue.

LES CONVERTIS : Ce sont aussi, nous le dirions, des DE L'ACTION : convertis, à leur façon, convertis dans le sens matériel, convertis de l'action, convertis du travail. Et il est vrai ainsi que les données ou les lois des conversions dans le plan religieux sont applicables largement aux conversions dans le plan matériel.

Ces conversions qui sont révolution de l'ordre personnel, ont lieu souvent et peuvent avoir lieu, le fait est là qu'on ne peut contester. La révolution de l'ordre social peut se trouver chez l'individu qui se trouve coupé de son état ancien et conduit, soit plus, soit moins, totalement à un état nouveau. Auguste Comte disait déjà⁽¹⁾ qu'il lui semblait possible qu'un penseur nègre pût passer directement, soudainement, sans intermédiaire et sans transition, de l'état fétichiste à l'état positif. Autrement dit, selon l'idée qu'il en avait, d'un bout à l'autre bout des trois états mentaux qu'il avait cru trouver parmi l'humanité.

Du moins est-il vrai au plan matériel, s'il n'est pas vrai au plan spirituel, qu'un individu puisse être changé au point qu'il passera du primitif à l'avancé, au civilisé et à l'unifié, qu'il deviendra du moins apparemment occidental en plus d'un sens.

Les Indigènes s'en sont avisés. Voici quinze ans passés qu'a été représenté par des jeunes acteurs noirs dans une école de Dakar, l'École Williams une pièce indigène rédigée par eux, figurée par eux. La pièce intitulée: "Les prétendants rivaux", vieux thème à coup sûr, mais l'un des prétendants était un planteur, un planteur noir, nommé Aca Lambert, qui figurait d'après le récit que j'en ai pu avoir, cet évolué, ce révolu, ce francisé qui se conduit dès lors différemment de ce que faisaient ses anciens amis. Pour triompher dans la poursuite de la fille disputée par des prétendants, il offre

à son père des alcools nouveaux, alcools français (Picon, gin). Et l'auteur satiriste a voulu expliquer que c'est par là surtout qu'il avait triomphé.

Si j'ai cité cette anecdote, c'est afin de marquer que déjà les Natifs sont très conscients du changement très radical qui peut les affecter à titre individuel.

Disons les modes, les motifs, les degrés, les sujets, les effets de ce changement d'ordre personnel.

Les modes d'abord. Ils sont déjà divers

LES MODES : et plus qu'on ne croierait puisque, c'est là le fait le plus fréquent, le contact des Natifs avec leurs dirigeants ayant sinon pour but, tout au moins pour effet, les mouvements multipliés, diversifiés de ces populations qui provoquent donc tous ces changements d'ordre individuel.

Ainsi la mutation est temporaire ou per-

MUTATION : durable, tantôt pour un temps bref, quelques

TEMPORAIRE : mois ou quelques années, quand des émigrés parvenus chez nous s'en retourneront au pays natal, et assez souvent oublieront bientôt les façons de Blancs, "manières de Blancs", les us et coutumes qu'ils auront appris parmi nos faubourgs.

Mais quelquefois la mutation est perdu-

MUTATION : rable, ou bien définitive, et l'indigène est

PERDURABLE : transformé pour sa vie durant, radicalement et totalement, et ceux qui sont restés chez nous ayant pris femme quelquefois dans le pays, sont restés tout à fait volontairement, tout à fait librement, devenus Français quant à l'extérieur, ce qui déjà vraiment est grand effet et profond résultat. Français quant au matériel, au mode de vie, au logement, à l'aliment, au vêtement. Ceux là sont francisés définitivement; on en pourrait nommer à tous les degrés de la grande échelle des individus émigrés chez nous et il y a des noms qui viennent aussitôt à votre esprit.

Mais d'autre part, la mutation individuelle est transplantation ou émigration, transplantation à l'intérieur du continent colonisé, ou bien émigration vers nos pays européens.

La transplantation est un fait ancien des

LA TRANSPLANTATION : pays noirs vers l'Algérie ou le Maroc et qui

A L'INTERIEUR DU : déjà a pu causer maintes transformations,

CONTINENT COLONISE : maintes adaptations de l'ordre individuel:

les novétals, ainsi nommés dans notre Afrique occidentale sont des ouvriers errants, travailleurs nomades, qui vont de ci de là, et notamment déjà dans les villes des Blancs, Saint-Louis, Dakar, et sont donc déjà largement francisés.

Mais c'est bien entendu l'émigration,

L'EMIGRATION VERS : autrement dit la transplantation des sujets

L'EXTERIEUR : lointains vers notre pays ou vers nos pays.

C'est là le fait surtout qui permet de changer tout à fait, absolument et parfaitement, les manières de Noirs en manières de Blancs. Et il y a déjà d'assez grands faits, des exemples anciens.

Quand Cook partit de Taïti, il prit un Taïtien nommé Omaï, dont nous avons ailleurs conté l'histoire pittoresque et d'autre part mouvementée. Omaï vint chez les Anglais, alla à la Cour, et s'en retourna là-bas muni de semences, d'aliments que les Anglais lui avaient confiés pour provoquer là-bas le progrès culturel. Il était convaincu et se fit propagandiste du progrès. C'est lui qui a donné aux Taïtiens la pomme de terre et d'autres denrées. Mais son histoire dit que ce ne fut pas du tout sans conflit, ni combat avec ses voisins qui, dans les premiers temps, discutaient fort les prêches d'Omaï. Il y eut donc déjà anciennement les amis du progrès parmi les naturels, des partisans parfois fanatisés du changement individuel.

Quels sont les motifs de ce changement?

LES MOTIFS: : Comment se fait-il que des Indigènes et assez
FAMINE, GUERRE, : nombreux, dès les anciens temps, soient venus
VENGEANCE, GAIN : ainsi à cet abandon de leurs traditions,

pourtant respectées dans l'état social qui était le leur? Ce sont des causes d'accident le plus souvent: la famine d'abord qui sévissait beaucoup en pays colonial et qui ainsi nécessitait l'émigration des habitants vers nos pays. La guerre aussi, lorsque la guerre existait bien malgré nous. Lorsque dans certains coins, elle révit parfois, elle a pour effet la déportation ou l'émigration des tribus vaincues, mais isolément et séparément, en ordre dispersé, en façon de retraite, c'est un vieux thème et c'est ainsi dès les plus anciens temps que s'est réalisée la colonisation.

Mais la vengeance aussi, autre sorte de guerre et, très fréquemment, cause d'émigration: celui, d'abord, qui craint d'être tué, ayant sur le cœur un meurtre commis et sachant bien que les parents du décédé le chercheront partout et finiront par le trouver, pour se venger sur lui, s'en va donc enfin chez nous, et c'est un cas ainsi assez fréquent. La vendetta, ce fait très primitif, est donc, par un détour inattendu, cause d'émigration, instrument de progrès, moyen de changement.

D'autre part, celui qui, aujourd'hui, se fait de plus en plus nombreux, qui ne s'est pas vengé, qui a donc violé la coutume et n'a pas rendu son devoir, tau qu'il est pour criminel par les gens de tribus, s'en ira aussi pour échapper à leur reproche véhément. J'ai connu plusieurs cas de

Berbères qui s'en étaient allés jusque chez nous, avaient pris goût à la vie de chez nous, étaient donc restés pour le motif originel qu'ils n'avaient pas suivi l'antique tradition qui imposait de se venger pour apaiser les Esprits et les Dieux.

DETTE : La dette aussi est un motif d'émigration qui est de notre temps de plus en plus fréquent, du fait que le crédit s'est répandu aux colonies par la conséquence de notre venue, et les Natifs, ces imprévoyants, se sont laissés aller trop fréquemment, et malgré nous, à s'endetter sans nul profit. Quand le moment vient de payer, il est un moyen qui leur semble aisé de se libérer, c'est de partir.

Ce sont là des accidents et des cas particuliers.

Il est un fait nouveau et un fait essentiel qui apparaît comme un motif déterminant d'émigration et de transformation dans le plan personnel et c'est l'appât du gain qui de plus en plus est révélé aux habitants par le contact. Ils savent désormais, jusqu'au fond des tribus qu'on peut gagner chez nous beaucoup plus que chez eux. Les chiffres sont connus. Les premiers émigrés revenus au pays ont pu les révéler, et un Kabyle qui gagnait chez lui voici dix ans passés deux ou trois francs par jour, cinq fra tout au plus, en travaillant bien entendu le jour entier, et sans repos, sait désormais pouvoir obtenir vingt ou trente francs et maintenant plus dans nos cités, à Marseille, à Paris, et même parfois à l'étranger, car ces Kabyles migrants depuis toujours, on peut les rencontrer non seulement dans les faubourgs de notre capitale, non seulement dans ces cités de l'Ouest, comme Clichy ou Saint-Ouen, Gennevilliers où ils font colonie, mais aussi à New-York où on voit des Kabyles, mais aussi en Espagne, mais aussi en Suède et en pays nordique. Une émigration donc très étendue et très amplifiée, provoquée ainsi par cet appât du gain de plus en plus connu des habitants de nos pays de l'outremer.

L'AMPLEUR : Quelle est donc d'autre part l'ampleur ou le degré du changement? C'est bien ici que la diversité des mutations nous apparaît et nous réapparaît. De la même façon que le changement d'ordre collectif offre deux aspects que nous avons marqués, de la tribu à la commune et de la tribu à la cité, de même façon, la mutation de l'ordre personnel offre ces deux aspects.

En premier lieu, quand il y a surtout

transplantation d'ordre intérieur dans le plan colonial, au sein du continent, c'est le passage de l'état

DEUX ASPECTS: : tribal à l'état communal, à l'état villageois
I - DE LA TRIBU AU VILLAGE : que l'on peut constater. Du fait surtout de : notre action, puisque nous cherchons par tous

les moyens à fixer les gens, afin de promouvoir la culture du sol. Nous avons donc fondé dans le sein des tribus en Afrique du Nord, et plus tard au Soudan et plus récemment dans le pays indochinois des centres culturels villages coloniaux ou centres de colonisation ainsi qu'ils sont nommés et ces villages sont ouverts à tous ceux qui voudraient à titre personnel changer d'état social, quitter donc leur tribu et devenir peut-être à tout jamais cultivateurs.

S'il est malaisé d'obtenir, dès lors, que des groupes entiers, que des tribus en bloc viennent à se fixer, il est bien plus aisé que des individus isolément, par une propagande des pouvoirs publics, s'en viennent peupler ces centres nouveaux, villages de culture où ils sont désormais séparés des tribus dont ils étaient auparavant.

POLITIQUE DU PAYSANAT : Et la politique, de mode aujourd'hui, du paysan, que vous connaissez, dans le : pays noir, aboutit aussi, avec très très grand effet, depuis déjà vingt ans, à fixer les gens issus de tribus au sein de villages, séparément, les prenant un à un, les cueillant un à un, si j'ose ainsi parler, les séparant de leur tribu, et en faisant ainsi des sédentaires cultivateurs.

C'est là, paraît-il, le projet proposé par l'organisateur du bassin du Niger, M. Béline, bien connu, qui a pour dessein d'organiser le travail noir en mettant fin à la tribu, en mettant fin aussi à la communauté de l'ordre villageois, au sens ancien du mot, vivant de tradition et n'étant pas dès lors aménagée et adaptée pour le progrès.

Il a parlé dans un rapport du taylorisme culturel. Il veut tayloriser les travailleurs du Sénégal et du Soudan et pour ce faire, les grouper en des villages culturels ou bien en des villages industriels, avec emploi du temps déterminé et imposé par les Français, avec le coup de cloche, avec les punitions, le règlement d'usine, en un seul mot, qu'il voudrait voir régner au bassin du Niger.

Y parviendra-t-il? Je ne le sais point, mais il est notable qu'un tel idéal ait été forgé par l'homme d'action qui veut nous donner des terroirs nouveaux, rendant plus fécond un pays lointain, et, jusqu'aujourd'hui, très mal exploité.

Mais plus souvent, peut-être bien, c'est

2 - DE LA TRIBU : le passage des tribus jusqu'aux cités que l'on

A LA CITE : peut observer à titre individuel, les habitants de ces tribus devenant donc des travailleurs de la fabrique ou de l'usine, des ouvriers, par conséquent des citadins, et, d'autre part, en devenant des ouvriers, ils sont devenus assez fréquemment de vrais syndiqués.

Nous avons pu dire ainsi que le passage radical était réalisé de bout en bout, à la façon d'Auguste Comte, depuis l'état tribal, jusqu'à l'état qu'on peut nommer un état syndical. De la tribu au syndicat; du groupe extrême dans l'évolution quant à leurs façons, quant à leur esprit, quant à leur action. Et c'est quelque chose donc de presque aussi fort que ce penseur nègre évoque tantôt qui passerait soudainement de l'état fétichiste à l'état positif. C'est bien dans ces deux cas révolution ou transmutation de l'ordre absolu.

Et c'est ainsi, nous le savons, que se

CITES : sont peuplées dans les colonies, en tout

INDIGENES : premier lieu, de grandes cités; cités indigènes ainsi agrandies, et parfois beaucoup par l'afflux nouveau de ces travailleurs, de ces ouvriers. Et puis aussi, en second lieu, se sont peuplées chez nous, auprès de nos cités, des cités faubourgs, garnies d'indigènes peuplées d'ouvriers, en sorte que ce changement de la tribu à la cité a alimenté, d'abord en pays colonial, les cités indigènes et aussi, dans le pays français, les cités nationales. Ce sont des mouvements qu'il nous faut mettre à part.

Ainsi d'abord, aux colonies des cités indigènes, des villes exotiques se sont agrandies, quelquefois beaucoup par l'immigration de ces travailleurs d'ordre individuelle. Ainsi Alger, banlieue quelquefois rustique, est de plus en plus façon de zone ou de faubourg, peuplée d'usines où on fabrique jusqu'au couscous, habitée donc par des milliers de travailleurs arabes ou bien berbères et même noirs. Ainsi Casablanca et sa banlieue, grand centre industriel, banlieue qu'on a heureusement aménagée, selon les lois d'un urbanisme progressif, batissant des cités aménagées ad hoc pour tous ces travailleurs, et mettant fin par conséquent aux procédés dont ils usaient dans les débuts, le procédé des "bidons-villes" ainsi nommé du fait que leurs maisons étaient formées de bidons à pétrole.

Cela a disparu non pas absolument, car j'en ai pu voir à Casablanca et même à Rabat, il y a trois ans, mais presque absolument et à Casablanca un grand effort dans tout ce plan a vraiment pu être réalisé.

Mais ce sont d'autre part les émigrations de tous ces travailleurs vers le pays français que nos propres cités se sont agrandies, CITÉS NATIONALES: : se sont transformées, non sans doute en bien, MARSEILLE, PARIS : du fait de l'afflux de ces travailleurs. Marseille et Paris en comptaient beaucoup avant la guerre qui sévit pour le présent. L'on estimait voici dix ans passés que cent mille Algériens étaient absents d'Algérie, vivant pour la plupart dans le pays français, que 15.000 Marocains déjà étaient en France, absents de leurs tribus, le plus gros bloc étant dans cette ville de Gennevilliers où ils étaient 5000, vivant côte à côte, parmi des garnis ou des immeubles à petits loyers aménagés déjà pour eux par des propriétaires toujours à l'affût de ces occasions.

Mais il en est ailleurs, jusqu'en Amérique, et jusqu'en Asie. En sorte que par ce grand fait de leur émigration de plus en plus lointaine et prolongée, par conséquent, c'est un changement et tout radical d'ordre individuel qui est consommé. Je veux donner à cet égard quelques détails, en m'appuyant sur un travail excellent, thèse d'un de mes élèves, M. Joan Miré, actuellement chargé de cours à la Faculté de Lyon: "Les marocains en France".

M. Joan Miré a trouvé d'abord, comme on s'y attendait, que c'étaient les hommes exclusivement qui venaient chez nous, et que par conséquent un premier effet de cette mutation de l'ordre personnel, c'était la rupture et de la tribu et de la famille, et en même temps enfin, de la famille conjugale ou du ménage. Ebranlement, par conséquent, et très marqué, des liens sociaux de la tribu, lorsqu'un individu reste chez nous cinq, dix, quinze ans et quelquefois prenant femme chez nous, oubliant donc entièrement les gens de la tribu.

Ce sont des non mariés, il va de soi, aussi, et ce sont des adultes, âgés presque toujours de vingt à quarante ans. La tribu ainsi se voit donc privée de ses forces vives. Les éléments actifs, sont ceux précisément qui quittent la tribu et c'est aussi grand dommage à coup sûr.

Ils sont des urbains quasiment toujours.

LIEU DE : Ils viennent vers les villes et vers les
PREDILECTION : villes seulement. Vers les campagnes, ils n'y vont pas pour ce motif, d'abord, que les salaires y sont notablement plus bas, le plus souvent; pour ce motif aussi que nos cultivateurs ont un peu peur de concurrents ou de serviteurs qu'ils ne connaissent pas. Ils passent donc de la tribu à la cité. Ils font le maximum de changement; ils battent le record et vont de bout en bout, de la tribu jusqu'au syndicat, et d'autant plus qu'ils restent

quelquefois assez longtemps.

Si l'on regarde la durée de leur séjour,

DURÉE DU SÉJOUR : ce n'est plus du tout pour quelques semaines ou quelques mois qu'ils quittent le lieu où ils habitaient, mais c'est pour deux, cinq, dix ans. On en a trouvé qui restaient chez nous jusqu'à quinze ans et quelquefois plus et on en a trouvé 10% environ qui restaient tout à fait, prenant femme chez nous, se francisant, par conséquent, au sens pleinier, réalisant ce fait que j'ai nommé l'agrégation et qui va plus loin que l'association, puisque, fondant famille en nos pays, ils seront liés tout intimement avec des Français. Ils rompent, dès lors, avec leur famille restée en tribu; ils seront un ferment de changement social et dans notre pays pour eux, mais d'autre part aussi bien entendu pour nous; pour leur femme surtout, pour sa famille aussi, on l'a pu constater.

On a cherché enfin quelle était la

VALEUR DE CETTE : valeur de cette immigration, si l'activité
EMIGRATION : de ces travailleurs était aussi grande que l'activité de nos travailleurs. Et les chefs d'industrie intéressés bien entendu directement à la question, avaient pu préparer à cet égard tout un travail qui a servi beaucoup à l'enquêteur, puisqu'ils donnaient déjà depuis quelques années des notes aux ouvriers. Et ils étaient d'accord sans s'être concertés, pour avoir découvert que l'efficiencie du Berbère était moindre bien sûr que celle du Français, mais plus grande pour tant que celle de l'Arabe et plus grande encore que celle du Noir. Cela orientait donc les choix futurs des dirigeants des industries. Et c'est ainsi qu'en peu de temps, ils ont été induits à s'orienter vers le Maroc, ayant constaté que les Marocains donnaient presque toujours meilleur travail, bien meilleur que les Nègres d'abord et les Arabes aussi.

Voilà, par conséquent, des précisions qu'on peut donner dès-à-présent sur cet aspect tout extérieur des mutations de l'ordre personnel. Quant au travail, ils sont déjà quelque peu francisés, mais non pas tout à fait. Ils sont moins productifs que l'ouvrier français, mais il semble bien, depuis quelque temps, qu'ils se sont déjà un peu rapprochés, pour l'activité, de nos travailleurs, qu'en tant que producteurs ou qu'en tant qu'instruments, ils se francisent donc assez rapidement, en sachant s'adapter à des gestes nouveaux, en vérité le plus souvent, nous allons le voir, peu compliqués.

Quels sont les sujets et quels

LES SUJETS ET : sont les types de ce changement? Que
LES TYPES : deviennent-ils? Quel rôle jouent-ils?

Quelle fonction remplissent-ils, dans le travail

industriel, ou cultural, à la colonie et aussi chez nous?

Des types nouveaux, des types nombreux, des types divers déjà apparus: le planteur, l'ouvrier, le servent, le boy ainsi nommé en pays jaune ou en pays noir, le marchand déjà, le banquier, le patron enfin, le chef d'industrie déjà, un rôle auquel ont su atteindre et s'élever certains émigrés à titre individuel.

Le planteur d'abord et surtout, dans

LE PLANTEUR : la colonie principalement, tantôt ouvrier, tantôt paysan, c'est, nous le savons ce possédant propriétaire au sens français, avec des droits privés individuels, émancipé par conséquent des liens pesants de la tribu, qu'on prétend promouvoir en pays algérien, et d'autre part aussi au pays soudanais. Le paysannat dans notre Soudan, c'est justement la diffusion de ce planteur ayant des droits individuels, ayant propriété privée, travaillant pour soi, profitant pour soi, libéré dès lors des vieilles contraintes, souvent si pesantes d'ordre familial ou bien tribal; ce paysan dont vous savez qu'il est fort répandu non seulement chez nous depuis assez longtemps au Sénégal et au Soudan, mais à Java aussi, à la Côte de l'Or parmi l'Empire anglais, et dans le Nigeria, ce pays si peuplé. En sorte qu'avant la guerre, le cacao et le café, et la banane aussi étaient de plus en plus vendus par ces planteurs nouveaux venus, planteurs paysans, travaillant pour eux, profitant pour eux et s'enrichissant très rapidement. Changement à vue dans l'état social de la colonie en maintes occasions. Mais ce n'est pas toujours, hélas, comme on sait bien, ce cas privilégié qui est réalisé et le type second dont il nous fait parler, celui de l'ouvrier, est beaucoup plus fréquent que celui du planteur.

L'ouvrier parfois dans la colonie, quand

L'OUVRIER : il y a comme à Alger et Casablanca des centres d'industrie, mais l'ouvrier surtout dans la mère-patrie, venu chez nous pour y remplir en général des fonctions serviles, fonctions de manoeuvre et non pas de vrai travailleur habile ou qualifié. Joan Miré a pu précisément, pour la banlieue Ouest de Paris donner des métiers nouveaux exercés par les travailleurs. Il a trouvé d'abord 70% de manoeuvres, puis des fondeurs, des soudeurs, des mouleurs, des travailleurs, par conséquent, surtout de la métallurgie, métiers inférieurs, et métiers pénibles, métiers qu'on peut réellement exercer sans apprendre beaucoup. C'est la raison pourquoi ces émigrés, pour la plupart, sont des manoeuvres ou tout au moins des travailleurs des industries pénibles.

Certains d'entre eux pourtant ont pu

LE MECANO : découvrir mieux et un type humain, à maints

égards, par sa mentalité et son activité, est apparu ainsi aux colonies comme chez nous. C'est le mécano déjà désigné, et c'est le chauffeur principalement. Nous entendons par là le chauffeur conducteur, celui qui a l'orgueil, aux yeux des habitants des pays coloniaux, de diriger adroitement, par des réflexes tôt appris, un très vaste autobus, et il est admiré, on peut le constater, de ses cohabitants en pays colonial. C'est un "émérgé"; s'il est révolu, s'il est adapté, s'il est francisé, il est émérgé; il s'est élevé, il est déjà un ouvrier de l'ordre supérieur; il gagne plus bien entendu que les manoeuvres évoqués il n'y a qu'un instant. Il s'est donc enrichi et il a pu donner à ses parents l'aisance ou la richesse par ses envois multipliés de mandats-poste et déjà de chèques aussi qui font le trafic principal des bureaux algériens. Celui-là vraiment est privilégié, mais ce n'est pas le cas commun.

LE MANOEUVRE

: Le cas commun, aux colonies comme chez nous, c'est celui de l'ouvrier resté manoeuvre et donc déshérité, ayant gagné un peu, bien plus qu'il n'eut gagné restant dans son pays, mais non pas enrichi, mais non pas élevé, non pas, par conséquent, émancipé, très largement, très amplement de la pauvreté qu'il avait connue au sein des tribus, et l'on a pu, depuis quinze ans ou environ, fournir pour l'Indoustan quelques monographies suffisamment élaborées pour qu'on sache aujourd'hui quelle est la condition misérable souvent des travailleurs, des ouvriers des moulins à coton de Calcutta et de Bombay, dénommés "cotton mills" pour ce motif que très longtemps dans les débuts ils marchaient pour le moyen de roues mues par l'eau.

LE DOMESTIQUE

: Il y a aussi un type nouveau qui est plus ancien, multiplié d'abord en pays colonial, et qui, de plus en plus, a pu gagner chez nous. C'est celui du servent, domestique privé, le très fameux boy jaune ou noir, beaucoup plus déléuré, beaucoup plus dégourdi, beaucoup plus débrouillard, et qui parfois peut parvenir à s'enrichir, s'il est, comme il advient de plus en plus, garçon d'hôtel, enrichi de pourboires et sur le même plan ou à la même aune que le garçon blanc, et s'il est surtout, ainsi qu'on le voit assez fréquemment, garçon d'ascenseur. Ce sont des métiers qui, dès-à-présent, sont multipliés dans nos grands hôtels, lesquels demandaient de plus en plus ces derniers temps des travailleurs issus des colonies pour les payer moins, c'est bien évident, mais d'autre part aussi pour le décor, et notamment sur les bateaux ce fut pendant un temps un engouement que d'employer ainsi pour diverses fonctions des jaunes ou des noirs.

Mais nous venons enfin à des privilégiés beaucoup plus accusés, tous ceux qui déjà ont pu s'enrichir par des initiatives déjà audacieuses, ayant déjà par leurs parents de menus capitaux qu'ils ont risqués ont rendus plus productifs qu'ils ne l'étaient dans l'Ancien Temps et qui déjà ont pu les enrichir. Ce sont les marchands, les banquiers, les patrons.

LES MARCHANDS : Les marchands, d'abord, qui sont très nombreux et depuis longtemps: marchands chinois, marchands hindous, mais d'autre part, plus récemment, marchands algériens ou marocains, établis chez nous et marchands noirs ou bien marchands cochinchinois, annamites ou tonkinois, exportateurs, importateurs, ayant pu réunir de vastes capitaux, ayant fondé déjà des sociétés au sens européen, groupements d'intérêts, et s'étant donc tout à fait francisés dans leur activité de l'ordre commercial qui va parfois jusqu'à l'activité de l'ordre spéculatif.

Exportateurs, importateurs, spéculateurs, opérant parfois pour le monde entier, il en existe donc, pas très nombreux, mais répandus de plus en plus en Indochine notamment, et d'autre part déjà, dans les cités du pays noir. En Algérie, depuis longtemps, les habitants du Mzab, pays désertique, sont venus nombreux dans les cités du littoral, parfois aussi chez nous, à Marseille, du moins, ils s'y font épiciers, s'enrichissant rapidement, fonctionnant tout seul, laissant leur femme en leur cité, puisque la tradition des "Puritains du Mzab" qui depuis longtemps ont renchéri sur le Coran interdit à tout jamais la sortie des femmes d'une des cités et tous les épiciers de la ville d'Alger sont Mozabites ou bien "moudchous" selon le sobriquet des Arabes effarés et ahuris, voyant déjà tout le trafic entre les mains de ces Mozabites.

On peut voir déjà dans notre Indochine des négociants à vaste fortune qui sont annamites ou cochinchinois ou tonkinois et l'impératrice actuelle d'Annam est la fille d'un très riche négociant de Saigon, négociant depuis plusieurs générations, exportateur et importateur. Il y a donc déjà une aristocratie qui s'est, dès à présent, élaborée, de l'ordre commercial. Ainsi des banquiers sont

LES BANQUIERS : déjà nombreux dans certains pays, non seulement bien entendu en Indoustan ou les Parsis, ces affines de caste supérieure sont presque tous des banquiers. Mais d'autre part aussi, ce qui est surprenant, en pays musulman ou le Coran interdit de prêter pour percevoir un intérêt. C'est une impiété qui est défendue de par cette obligation de ne rien changer, que d'ouvrir

guichets pour y prêter à intérêt. Et cependant il existe au Caire et ailleurs de très grandes banques musulmanes et la Banque nationale et patriotique qui prête évidemment à intérêt, car c'est en vain que l'on irait à ses guichets, fut-on un vrai croyant, afin de rappeler les exigences du Coran et d'y obtenir un prêt sans intérêt.

Le marchand, le banquier, ce type nouveau d'aristocratie, de l'ordre commercial, financier sont apparus quelquefois parmi ces révolus, gens de progrès et d'action, qui sont, par conséquent, dans le sans matériel pour leur activité tout à fait francisés.

Le patron enfin, cet aristocrate d'ordre

LE PATRON

: productif, le chef d'industrie, est apparu dans certains pays chez les habitants. Ainsi à Saigon tous ces patrons chinois très enrichis, le plus souvent, mais discrètement, sans en faire aveu, ainsi qu'il convient, lesquels possèdent tous les rizeries de Saigon, très vastes usines où est transformé le riz de culture pour en faire le riz tel qu'il est consommé. Tous ces patrons industriels sont des chinois ou des cochinchinois. C'est donc une erreur de contester l'activité que les Indigènes peuvent déployer comme producteurs et chefs d'industries. Il en est déjà dans notre Algérie, il en est dans notre Maroc et aussi quelques-uns à Saint-Louis, à Dakar qui sont des patrons noirs.

L'ouvrier noir est apparu et le paysan noir, mais bien aussi par exception le patron noir. L'industriel, tantôt patron privé, qui est possesseur à titre personnel de son usine ou de sa fabrique, mais d'autre part aussi, le patron en société, administrateur de grandes entreprises, constituées déjà par les Habitants en sociétés anonymes par actions.

Je connais ainsi des Annamites et Cochinchinois qui sont administrateurs de sociétés, qui déjà se sont adaptés sans effort aucun à cette pieuse coutume indigène des sociétés anonymes, de disposer en même temps de plusieurs sièges administratifs, d'être administrateurs d'autant de sociétés différentes qu'il se peut. Ils ont déjà appris ce menu truc et ont su rapidement s'y conformer.

Disons enfin les effets de cette mutation de l'ordre personnel. Les changements

EFFETS DE CETTE

MUTATION:

TROIS CHANGEMENTS

: humains assez profonds parfois qu'il a pu entraîner. Trois changements surtout que l'on peut souligner, quant au logement, quant à la société, quant à la possession.

Quant au logement, car tout est changé.

QUANT AU LOGEMENT : Quand les gens de la tribu devenus citadins
CHAMBREES : ont dû abandonner la tente ou la cagna pour
ET "CITES" : s'en venir loger en nos cités par deux

moyens le plus souvent: ou bien dans des chambrées, des sortes de dortoirs, ainsi que les a vus Joan Miré dans la banlieue, parfois qui demeurent groupés tribu par tribu, le cadre tribal étant maintenu dans beaucoup de cas par ce procédé. Et les chambres qui peuvent voisiner sont séparées pourtant de tribu à tribu et les fils de l'ancêtre sont réunis parmi ces chambrées.

Mais plus souvent ils sont réunis dans des cités au sens parisien: de très vastes cours bordées de bicoques ou de grands immeubles, selon les endroits, immeubles ouvriers, où ils sont logés toujours étroitement, mais séparés en ménages distincts. C'est la vie française qui est établie dans ce second cas, radicalement. Plus de chambrées, plus de tribus par conséquent venant à persister. Mais le ménage séparé, le célibataire ou le marié vivant retranché, par soi ou pour soi. La vie en un seul mot, de l'Occident qui vient s'imprimer à des milliers d'individus chez nous, à des millions ailleurs et notamment dans l'Indoustan. Et l'on pourrait voir ici encore et dans les banlieues et les faubourgs de notre ville, de ces cités qui n'ont pas disparu et subsistent par fragments, car on les détruit à juste raison.

Changement aussi dans la Société et bien

QUANT A LA SOCIETE: plus profond, car si l'on a trouvé que le contact jusqu'à présent n'est pas fréquent des travailleurs venus des colonies avec ceux de chez nous, s'ils restent séparés, s'ils ont leurs maisons, s'ils ont leurs quartiers, s'ils fréquentent peu, voisinent peu avec les travailleurs de nos pays, par contre il est assez fréquent déjà qu'ils se soient unis avec de nos femmes, illégalement ou légalement, peu importe, car c'est un contact dans le sens social, et un contact dans le sens racial.

Une influence est exercée très visible

INFLUENCE ENTRE : déjà de la française sur cet exotique et de
FRANCAISES ET : l'exotique sur notre française. Echange
EXOTIQUES : d'idées, échange de moeurs, échange de

goûts. Interaction par conséquent qu'il faudra observer, qu'il faudra surveiller, qui a ses méfaits comme ses bienfaits, et par exemple on a pu constater qu'il devenait fréquent que ces ouvriers de Gennevilliers étaient inscrits à des partis sans trop savoir lesquels, parce qu'il leur semblait que c'était là chez nous l'usage indigène,

et tel d'entre eux était ainsi inscrit à cinq ou six de ces partis de couleurs très différentes. Défaut par conséquent d'adaptation, mais qui est pourtant sur le vrai chemin d'une adaptation pour le temps futur.

On a trouvé, en 1938, par une statistique privée qu'il y avait déjà dans la banlieue parisienne et notamment dans le quartier de Grenelle 3000 Marocains mariés, unions régulières contractées avec des femmes de chez nous. C'est donc un phénomène dont l'ampleur peut préoccuper et peut-être même inquiéter. Il est incontesté que ces ménages mixtes ont leur inconvénients et de très grands inconvénients, surtout lorsque le mari s'en veut retourner parmi sa tribu. Vous pensez bien que la française entrant dans la tribu trouve un état tout différent de cet état qu'elle pouvait imaginer. Elle est intégrée à une tribu, à une famille. Elle est domestique de la belle-mère et l'espérance qu'elle avait de pouvoir former ainsi que chez nous ménage distinct, logis séparé, ne peut jamais être réalisé.

On a donc proposé de contraindre tous ceux qui sont mariés chez nous à demeurer chez nous et ne retourner point, du moins, sauf exceptions, au sein de leur tribu. C'est la séparation, c'est le retranchement définitif par voie d'autorité du groupe du père dont on est issu. Et on peut bien parler ici par conséquent d'une transmutation, d'une révolution de l'ordre personnel, mais au sens absolu et d'effet radical.

La possession enfin, disons l'aisance

QUANT A LA POSSESSION : aussi est affectée beaucoup par la transformation qui est le résultat de cette émigration et c'est, à coup sûr, un des effets les plus heureux parmi d'autres effets qui sont bien moins heureux. Ils gagnent beaucoup et voici trois ans déjà écoulés, ils pouvaient gagner, ainsi que l'on dit chez les ouvriers, des huit et dix francs de l'heure, cent francs par jour, gain très accentué pour tous ces Berbères demeurés très pauvres, qui sont économes et le sont restés, qui envoient donc dans le pays et c'est l'effet qu'il convient de viser, des sommes très grandes et accumulées. Il y a vingt ans le bureau de poste de toute l'Algérie qui faisait le plus de trafic quant aux mandats-poste, c'était le bureau de poste de Fort-National, qui est le chef-lieu de la Kabylie et ce trafic était représenté par tous les mandats-poste que les Kabyles de chez nous envoyaient dans leur pays. En sorte que s'ils retournaient là-bas, ils se hâtaient de construire des maisons neuves, à la française, avec un balcon visible, des

des fenêtres s'ouvrant sur le dehors, illuminer et aérer, le motif principal étant chez eux, surtout bien entendu d'affirmer leur orgueil et de démontrer à tout le village cette aisance dont la métropole les avait comblés.

Bien plus on a pu voir déjà en Kabylie, non seulement dans les tribus, mais dans les villes aussi, des Kabyles qui s'étant enrichis sont venus rapidement racheter les terres et les maisons qui étaient passées aux mains des colons. Il a fallu dix ans pour que dans cette grande Kabylie, très densément peuplée, tous les colons français presque sans exception, fussent expropriés pacifiquement par le moyen d'offres tentantes de l'achat de leurs terrains. Et quand je passais à Tizi Ouzou, la sous-préfecture de la Kabylie, il me fut dit que toutes les maisons de la petite ville, sans aucune exception, avaient été acquises des Français par les Kabyles, que tous les fonctionnaires, y compris quelquefois des services d'Etat, étaient des locataires donc des anciens travailleurs ayant gagné chez nous de quoi racheter les terres des pères.

Voilà vraiment un effet capital, sur le

LE CHOC EN RETOUR : quel semble-t-il on peut finir: le fait que ces Berbères, affectionnés toujours profondément au sol, ont pu le racheter, ils ont voulu le reconquérir. Ce fait indique bien que des chocs en retour, des ricochets inattendus peuvent se dérouler en pays colonial, sans qu'on les ait prévus et que les résultats, maintes fois prolongés par des répercussions toujours imprévisibles de l'expansion des Blancs en pays colonial, s'ils sont bienfaits et méfaits pour le conquérant et celui-ci dès lors devra toujours se souvenir que s'il agit pour soi, il agit pour autrui et que son oeuvre aux colonies doit être consommée pour le commun profit, pour le confort commun des Indigènes et des Français.

F I N

Cours terminé d'imprimer le 29 Avril 1943.